



Ezéchiél [Sous contrat d'édition]

par

Natalea

1. Présentation
2. Première Partie / 1. Ezéchiél Calbot
3. 2. Premier Rêve
4. 3. L'Eveil
5. 4. Anna Lépervier - 5. Un Monde Parfait
6. 6. Deuxième Rêve
7. 7. Le Bras-Droit
8. 8. Troisième Rêve
9. 9. ADN
10. 10. La Violoniste
11. 11. Théories
12. 12. Ryu et Eloïse
13. 13. Le Psychiatre
14. Deuxième Partie / 1. Guérison
15. 2. Trois Années de Rêve
16. 3. La Rencontre



Présentation

Bonjour amis lecteurs,

Ceci est mon roman, Ezéchiël, **qui a été publié aux éditions Edelweiss le 27 janvier 2021 !**

Pour vous donner un aperçu de ce long travail, et pour vous donner (qui sait ?) envie de le lire et de l'acheter, je me suis dit que j'allais partager avec vous, en avant première, le début de cette intrigue, chapitre par chapitre. N'hésitez pas à me donner votre avis : c'est toujours précieux, encourageant et constructif pour une jeune auteur.

Et si vous êtes définitivement conquis, voici les liens vers la **maison d'édition** :

<https://www.edelweisseditions.com/product-page/ez%C3%A9chiel>

Mais également pour nous suivre Ezéchiël et moi sur **Facebook** :

<https://www.facebook.com/SophieGriselle/>

Ainsi que sur **Twitter** (@Natalhea_) et **Instagram** (@sophiegriselle).

J'espère sincèrement que ce projet vous plaira, et que vous m'aidez à le faire vivre et à en parler autour de vous. N'hésitez pas à m'envoyer un petit MP ou à me laisser des commentaires si vous avez des questions.

Bisous à tous, et bienvenue dans l'aventure,

Natalea



Première Partie / 1. Ezéchiel Calbot

Ézéchiel Calbot ne connaissait pas grand-chose aux rêves. Quand on a dix-sept ans et une petite-amie, on a d'autres choses à penser. Certes, comme toute personne ayant un jour échoué sur les chaînes documentaires à trois heures du matin, il savait que les rêves pouvaient contenir des symboles, une foule de symboles. Voler, perdre une dent, évoquaient la sexualité. Bien qu'il ait du mal à y voir un lien. En fait, à cet instant précis, alors qu'il remontait à vélo la rue principale de sa ville natale, Ézéchiel était plus préoccupé par ses examens de fin d'année que par la psychologie de son subconscient. Pourtant, bientôt, la nuit ne tarderait pas à prendre pour lui un tout autre sens.

Ézéchiel était fils unique et il estimait que — dans un moment de folie — ses parents lui avaient donné le prénom le plus ignoble de la Création. Enfant, il refusait d'y répondre. Il serrait les poings, gonflait les joues, devenait tout rouge, et souvent, cela se terminait par une sévère crise de larmes. Après trois années de bataille acharnée, ses parents s'étaient résignés. Il était vrai qu'un rejet si violent de la part de l'enfant les avait amenés à regretter leur originalité. Ils avaient alors cherché une alternative, un surnom, un diminutif, et Ézéchiel était devenu ' Cal '.

Diminutif de nom de famille, donc. En apparence assez froid, un peu étrange. Mais la mère d'Ézéchiel avait rejeté l'un après l'autre ' Zec ', ' Zecky ' et autres ' Zec-suffixes '. Et puis l'enfant avait tout de suite bien réagi. C'était l'essentiel.

Si les membres de la famille et leur entourage s'en étaient étonnés, chacun s'y était fait. Désormais pour tout le monde en ville, Ézéchiel Calbot était simplement ' Cal '. Même ses professeurs de lycée avaient pris le pli.

S'il devait en parler, Cal affirmerait sans doute qu'il détestait son patronyme. Qu'il ne s'était jamais vraiment expliqué pourquoi, peut-être une histoire de sonorité. Rien de plus. Mais il y avait bien une raison, enfouie au fond de lui, une pensée qu'il évitait de réveiller. Cela, il ne l'aurait confié à personne, jamais, à aucun prix. Car lorsqu'il entendait s'égrener les syllabes de son prénom : ' É — ZÉ — CHIEL '... Il ressentait un accès de fureur bref, mais brutal. Quelque chose de noir, de brûlant, visqueux, montait par vagues jusque dans sa poitrine, engluait son coeur et pulsait au rythme de ses battements spongieux.

Cal ne détestait pas son prénom : il le haïssait. C'était fou et irrationnel, mais il lui évoquait une secte perpétrant un rite satanique, un oiseau mort embourbé dans une nappe de pétrole, une trace de sang sous un ongle qui refuse de partir et s'agrippe. Il avait l'impression qu'il appelait en lui une autre personne, une entité profonde, oubliée des temps anciens, un être sans conscience et sans forme, endormi, mais jamais totalement. Le prononcer revenait à l'invoquer. Cal ignorait pourquoi, mais son instinct lui criait qu'il fallait enterrer ce nom, creuser dans la mémoire de tous une fosse dont il ne pourrait jamais s'échapper, et faire comme s'il n'avait jamais existé.

℘

À vélo, Cal tourna à l'angle du carrefour désert et obliqua vers sa rue. Leur maison était située tout au bout d'une impasse où la nature reprenait ses droits sur le bitume. La route était creusée de nids de poule, caillouteuse, peu fréquentée. Pas de voisins directs, pas même un vis-à-vis, rien que des champs à perte de vue. L'endroit tenait plus du village isolé que de la petite ville de province.

Une volée de marches menait à la maison, entourée par une promenade. Cal l'avait toujours trouvée un peu grande pour trois. Mais il s'en dégagait quelque chose de... paisible. Les planchers craquaient, la poussière entamait sa danse dorée dans la lumière du soleil, et lorsqu'il était seul, Cal ressentait ce sentiment de chaleur qu'inspire le lieu où l'on a grandi.

Il traîna le vélo jusqu'au garage et rentra par la porte côté jardin, qui donnait sur la cuisine. Sa mère, Ariane Calbot, s'efforçait de nettoyer une poêle en fonte à grand renfort de produit vaisselle :

— Déjà de retour ? s'enquit-elle en le voyant arriver.

— Je déteste le vélo, maugréa Cal pour toute réponse.

Ariane ne releva pas :

— Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

— Réviser, je pense.

Elle s'arrêta de savonner pour se tourner vers lui :

— Mais il fait tellement beau dehors...

— Alors je réviserai dehors.

La jeune femme sourit. Cela transformait son visage d'une façon extraordinaire. Cal s'en émerveillait toujours. Debout, adossée à l'évier de la cuisine, elle rabattit une mèche de cheveux derrière son oreille avec une coquetterie toute féminine :



— Tu as une de ces façons de regarder les gens parfois...

— Alors quoi, je n'ai plus le droit de te regarder ?

— Bien sûr que si. Je suis fière de te voir si studieux alors qu'il fait si beau dehors, c'est tout. J'ai beaucoup de chance.

Cal haussa les épaules :

— Ce n'est pas comme si j'avais le choix. Les examens arrivent bientôt.

Ariane fit le tour du plan de travail et posa les mains sur les épaules de son fils, levant la tête pour le dévisager :

— Ne t'en fais pas trop pour ces examens, chéri.

— Les mères ne sont pas censées dire exactement le contraire de ce que tu me conseilles ? la nargua-t-il de toute sa hauteur.

Même si Ariane se dressait sur la pointe des pieds, il la dépassait de deux bonnes têtes.

— Tu sais bien que c'est toi qui prends soin de moi, Cal chéri.

Elle éclata de rire et s'écarta de lui, débarrassant la vaisselle du petit déjeuner dans l'évier. Cal resta quelques secondes à l'observer.

Elle avait raison, il faisait un temps magnifique. Un rayon de soleil frappait la baie vitrée et venait se perdre contre sa jambe, nue et fragile.

Ariane ne portait qu'un court peignoir beige noué sur une nuisette de soie blanche. Ses cheveux châtain ondulés se répandaient le long de son dos. De là où il était, Cal distinguait ses mains s'acharner sur la poêle négligée la veille.

Comme toujours à la regarder ainsi, il mesura à quel point il serait facile de s'emparer d'elle et de la briser en mille morceaux. Étrange réflexion qui pourtant l'assaillait tout le temps. À ses yeux, sa mère était une petite chose douce et turbulente, un fruit gorgé de vie qu'il protégeait par-dessus tout. Mais de quoi la protégeait-il ? Il n'y avait pas le moindre danger à l'horizon. Aucune raison de s'inquiéter, pas même un voisin violent ou des ivrognes échoués au volant d'une voiture. Pourtant, Cal ne voyait que la finesse des membres de sa mère, sa silhouette fragile, éthérée, comme un papillon éphémère si parfait qu'il ne pouvait survivre à la nuit.

Cal nourrissait pour sa mère une angoisse qui égalait son amour. Il n'en était pas entièrement conscient lui-même, juste un remous sous la surface de l'eau, une habitude si profondément ancrée en lui qu'elle en était devenue instinctive. Il ne voyait pas la façon dont ses mouvements anticipaient les siens, ni ses yeux qui balayaient la pièce à sa recherche comme on surveille un enfant capricieux. Cal vivait avec la crainte irrépressible qu'un jour, sa mère basculerait au-delà de son champ de vision et qu'alors, il la perdrait.

Comme si elle avait pu lire ses pensées, Ariane ferma l'arrivée d'eau et se tourna vers lui en attrapant un torchon propre :

— Allez file, tout va bien ici. C'est inhumain de rester à l'intérieur par un temps pareil.

— Tu oses dire ça alors que tu viens à peine de te lever ?

— Ne discute pas avec ta mère.

Elle ouvrit la baie vitrée et le poussa dehors d'une claque dans le dos. Cal ne ressentit rien, mais fit mine de grimacer, se penchant pour ramasser son sac à l'intérieur. Il laissa échapper un petit soupir silencieux et fit quelques pas sur la terrasse, surélevée de façon à surplomber les champs alentour.

Au final, il n'était pas mécontent de se retrouver seul. Bien sûr, il n'aurait jamais osé dire cela à sa mère, mais... Le silence, le calme. Ces concepts lui étaient étrangers.

La terrasse n'était qu'une avancée de la promenade qui enserrait la maison. Elle mordait sur les champs de blé et les terres en friche abandonnées aux hautes herbes et aux coquelicots. Une clôture ceinturait l'ensemble, garde-fou de cet étrange navire qui flottait au milieu d'un océan de fleurs. Cal n'aimait pas cette barrière ; elle restreignait son horizon. Il aurait préféré laisser les champs venir à lui, pouvoir s'agenouiller et toucher du doigt la soie des pétales, en observant le ballet incessant des bourdons mariés aux abeilles. Il aurait même pu plonger au milieu des fleurs, dans un nuage de pollen, si la perspective d'une mauvaise chute ne l'avait pas retenu.

Ariane avait préféré faire les choses simplement. Il n'y avait presque rien sur la terrasse : deux chaises longues, une table de jardin sous un grand parasol. À l'arrière de la maison, une volée d'escaliers descendait jusqu'à la piscine. Une fois encore, Cal pouvait sentir l'harmonie entre les goûts de sa mère et les siens. Aucun élément extérieur ne venait polluer le panorama qui s'offrait à lui. Le serpent glacé de la rivière au loin ondoyait paresseusement jusqu'à la lisière des arbres, et les bois plus denses au-delà. Le soleil jouait avec le moindre reflet d'eau, transformant chaque ride du ruisseau en une traînée de diamants. La forêt, très sombre, tempérerait cette surenchère de couleurs qui submergeait les sens. Il y avait trop de beauté pour la mesurer entièrement.

Cal jeta son sac par terre entre deux chaises et régla le parasol pour se mettre à l'ombre. Puis il s'assit et débilla ses affaires : une trousse à moitié vide, un livre de biologie, un paquet de feuilles blanches sur une pochette plastifiée. Le



temps était doux ; un petit vent chatouillait sa peau. Suffisamment pour lui permettre de rester concentré.

Cal entama sa lecture et, dans l'heure qui suivit, s'attela à démêler les mystères de l'hérédité chez les mouches drosophiles.

Petit à petit, le soleil amorça sa lente escalade jusqu'au zénith. La chaleur commença à exhaler de la terre, déployant les fleurs à leur maximum. La lumière pourchassait l'ombre jusque dans ses moindres recoins.

La tête inclinée sur ses bras croisés, Cal contemplant sa trousse lui sourire de sa gueule édentée. Il sentait une odeur de crêpes monter de la cuisine, mais même l'appel du ventre n'aurait pu le faire bouger. Une goutte de sueur roulait le long de son dos, le faisant frissonner alors que la chaleur le clouait à la table comme un insecte. N'y tenant plus, il se redressa lentement et étira ses membres un par un. Puis il se leva, retira son T-shirt en pleine lumière, le bermuda dans la foulée, et il se jeta tête la première dans la piscine.

La fraîcheur de l'eau lui fit l'effet d'un électrochoc. Ses muscles se contractèrent, et il refit surface en inspirant bruyamment. Le soleil n'était plus qu'un pinceau de chaleur pâle sur son visage. Il se sentait de nouveau vif, alerte, la froideur de l'eau se diluant déjà pour faire place à une agréable torpeur. Cal s'allongea sur le dos, juste sous la surface, et se laissa dériver. L'eau balayait ses cheveux et formait une couronne de fraîcheur autour de son front. Il aurait voulu regarder le ciel, mais la lumière était bien trop éclatante, alors il ferma les yeux et se perdit dans l'univers étouffé des sons aquatiques.

— ... al... Cal... Cal !

Cal se redressa brusquement. Pas à cause de sa mère, mais parce qu'il avait failli s'endormir au beau milieu de la piscine. Il fut surpris par les premières gouttes de pluie, et leva les yeux vers le ciel. Sans qu'il s'en rende compte, un énorme nuage noir avait dévoré le soleil. La colère couvait déjà au coeur de ce monstre électrique. L'air avait changé ; il était chaud et lourd, le vent plus puissant que jamais.

Cal serra les dents et sortit de la piscine, se précipitant pour attraper une serviette, fermer le parasol et récupérer ses affaires. Les gouttelettes de pluie n'avaient rien à voir avec l'eau de la piscine : c'était autant de petits glaçons piquants qui mordillaient sa peau par dizaines. Ariane ouvrit la porte vitrée, passage vers le salut :

— Allez, dépêche-toi !

Cal se retrouva dans la cuisine, trempé et dégoulinant de froid, mais ses affaires étaient sauvées. Un violent éclair lézarda alors la campagne, transperçant l'obscur, et ce fut le coup d'envoi. L'énorme nuage s'entrouvrit et le déluge s'abattit sur la ville.

— Sèche-toi comme il faut avant d'attraper froid, dit sa mère en lui pressant l'épaule. Les crêpes sont prêtes.

Cal obéit sans trop réfléchir, enfilant le premier sweat qui lui tombait sous la main, attiré par l'odeur prometteuse qui embaumait la maison. Le déjeuner combla toutes ses attentes, mais l'orage, lui, fut anormalement long. Comme si le vent rechignait à le pousser vers d'autres horizons. En début de soirée néanmoins, ils eurent droit à une accalmie. Le ciel bleu se fraya un chemin entre les légions noires de la cellule orangeuse ; des trouées apparurent ici et là, bientôt gâtées par le crépuscule approchant. Cal fit coulisser la baie vitrée précisément à cet instant. La chaleur s'était dissipée : cette fois, ce furent les odeurs qui vinrent à lui.

Il fit quelques pas sur la terrasse, les pieds nus vite trempés par les résidus de pluie. Il descendit jusqu'à la piscine et emprunta le chemin de terre qui partait du jardin, rejoignant la forêt en contrebas. L'orage avait détruit les champs alentour. Martelé les fleurs ; les pétales des coquelicots gisaient en sang partout dans les hautes herbes. De la terre montait une chaleur sourde et vaporeuse. Cal pouvait presque la voir s'échapper du sol comme le souffle humide de quelque monstre endormi. L'averse avait réveillé l'arôme des champs, mêlé à celui de l'eau, mais aussi l'arôme de l'endroit, tout simplement. S'il avait marché les yeux fermés le long de ce chemin, Cal aurait tout de suite reconnu ce léger relent de mousse en décomposition. Il l'affectionnait. Parce que c'était l'odeur de chez lui, unique et inimitable. Il se demanda soudain si, vingt ans après, trente ans après, il serait toujours capable de la reconnaître. Car il ne resterait probablement pas dans cette maison toute sa vie, pas vrai ?

Cette fragrance dans l'air lui sembla tout à coup bien fragile. Dissipée au moindre souffle de vent. Un jour ou l'autre, il allait perdre tout cela, comme tant d'autres choses. La perspective de quitter ce lieu pour ne jamais y revenir s'imposa brusquement à lui comme une intuition bouleversante, et Cal resta un long moment debout, à dévisager chaque pierre, chaque brin d'herbe, pour les graver dans sa mémoire avec ces odeurs, ces sensations, comme si c'était pour la toute dernière fois.

Enfin, ce fut le crépuscule. Ce moment étrange, impalpable, lorsque le soleil embrasse la terre pour mourir.

Lorsqu'il se coucha cette nuit-là, Cal avait la tête remplie de ces émotions étourdissantes, son coeur sur le point d'exploser comme au seuil d'une réponse qu'il touchait du bout des doigts.

Cette nuit-là, Cal fit son premier rêve.



2. Premier Rêve

L'homme marche le long d'un grand boulevard, en pleine lumière. Le ciel est blanc d'ivoire ; il se meurt d'une pluie drue, battante, chaotique. De monstrueux éperons de verre surgissent du sol autour de lui et brisent l'horizon.

L'homme se trouve dans une ville anarchique, dans une rue anarchique, où l'accouplement de centaines de milliers de sons ne donne naissance qu'à un immense hurlement : celui de l'agglomérat humain. La foule est grouillante ; pour lui, chaque visage ressemble au précédent, dans un monde où tout apparaît sans couleur et sans goût.

S'il devait décrire son état d'esprit à cet instant, l'homme visualiserait sans doute un serpent. Vif, horriblement calme, ce mélange cristallisé autour d'un noyau glacé de fureur dure.

L'homme déteste cette ville où les égouts vomissent leurs fluides dans une série de borborygmes abjects. Il déteste cette ville et pourtant il y reste ; il arpente ses rues comme on explore les pensées d'un vieil ennemi, tout simplement parce qu'il *sait* à quel point cette ville et lui se répondent. Leurs âmes sont jumelles ; leurs coeurs battent à l'unisson, et ce flot de détritiques que la pluie a fait ressortir au grand jour, c'est le même sang noir et vicié que celui qui parcourt les entrailles de son corps.

L'homme remonte le boulevard à contre-courant. Les autres, les fantômes, tous s'écartent sur son passage. Ils jettent un regard hésitant vers le trottoir d'en face, mais l'homme les a déjà dépassés. Il ne sera bientôt plus pour eux qu'un mauvais souvenir, une impression vague et diffuse d'avoir croisé un prédateur ce jour-là, qui n'aura pas voulu d'eux.

L'homme s'enfonce dans le ventre de métal bétonné et s'y abandonne totalement.

Petit à petit, l'espace se réduit. Les boyaux se rétractent ; les parois s'élèvent pour emprisonner le ciel. L'atmosphère devient irrespirable ; la pluie et le froid aiguisent les sens.

L'homme met la main sur sa proie dans une ruelle, entre deux immeubles prêts à s'épauler l'un l'autre à tout moment. C'est un très jeune garçon. Il a rabattu la capuche de son sweat pour se protéger de l'averse, mais l'ombre ne suffit pas à dissimuler les cernes qui rongent son visage. Il a l'allure maladroite, folle et empressée ; ses yeux roulent dans leurs orbites à la recherche du chasseur qui sait se cacher de lui.

Dans les faits, certains pourraient dire que l'homme et sa proie ont le même âge. L'homme pourrait même être plus jeune. Pourtant, il a cette aura indéfinissable accrochée à ses pas, à son ombre ; rien de plus qu'une volonté terrifiante qui défierait quiconque de le qualifier d'enfant.

La proie ne possède pas cela. À l'heure où le chasseur la regarde, elle n'est déjà plus rien. Pour lui, elle n'a jamais rien été.

L'homme s'avance ; le garçon l'aperçoit, mais il est trop lent. L'homme l'empoigne à deux mains et le plaque contre le mur, avec toute cette fureur contrôlée qui réside en lui. Un immense tatouage dévore son avant-bras droit.

Le gosse s'étouffe dans l'étreinte de l'homme. Le choc vient de bloquer sa respiration ; il tente d'accrocher le regard de son adversaire, mais il est bien trop grand pour lui. À défaut, sa voix se noue et glapit :

— Vous êtes Ézéchiél ? J'ai l'argent ! J'ai l'argent, je vous dis !

— Ça, ce n'est pas mon problème.

L'homme ne dit pas un mot de plus. Il saisit le garçon par les épaules et fracasse sa tête contre le mur de béton. En temps normal, un coup d'une telle violence suffirait à assommer n'importe qui. Mais l'adolescent a la malchance de rester conscient. Alors, l'homme abat son poing sur lui, encore et encore, jusqu'à ce qu'il s'effondre face contre terre, le visage en charpie.

L'homme glisse un doigt contre le cou de sa victime, ne perçoit que le silence de la mort. Il laisse une empreinte de sang sur la peau du garçon, mais cela n'a pas d'importance. Déjà, l'adrénaline reflue. La pluie lave l'hémoglobine sur ses mains, nettoie les blessures qu'il s'est infligées ; son coeur reprend rapidement son rythme englacé. Tout n'est que détachement. Les contours du réel fondent autour de lui ; tout devient flou, si ce n'est la douleur cuisante dans ses jointures écorchées. Rien qu'il ne puisse supporter. Déjà le monde s'efface ; ce qu'il lui reste d'émotions meurt ; il peut rentrer en paix.

Puisque rien n'a d'importance.



3. L'Eveil

Ézéchiél Calbot perdit la mémoire à 10 h 41 du matin, très exactement. Il ouvrit les yeux, sortit un pied de sous sa couverture, et les souvenirs de la nuit se diluèrent dans son esprit. Comme une goutte d'encre tombée dans l'eau qui se déploie, se déploie, se déploie...

Il lui restait bien une impression étrange, aux frontières de sa conscience, mais il était déjà trop tard. Les rêves perdus ne reviennent jamais. En temps normal.

Seulement, ce n'était pas un temps normal. Cal aurait pu le deviner rien qu'à l'atmosphère de sa chambre. L'air n'avait pas d'odeur. Ses draps n'avaient pas d'odeur. La pièce semblait soudain prisonnière d'une immense page blanche olfactive, et l'oxygène qui rentrait dans ses poumons, traversait son cœur avant d'imprégner ses cellules, tout ce mécanisme complexe lui paraissait brusquement artificiel, fade et froid comme les pistons d'une machine.

Cal frissonna. Son œil accrocha un rectangle de lumière éclatant sur sa droite : la fenêtre au bout de son lit. Le ciel arborait la teinte orange de l'aurore. Comme si la grande horloge du temps avait oublié de se remettre en route, ce matin.

Les pensées les plus absurdes défilèrent dans son esprit, mais cette vision ne dura qu'un instant. Un instant hors du temps. Sous ses yeux, Cal vit le ciel bleuir, les oreilles assaillies par les cris des oiseaux, et l'odeur de la glycine surchargea sa chambre. Ce fut tellement soudain, tellement violent, qu'il aurait juré entendre le cliquetis des engrenages du monde se remettre en route.

Puis son propre corps se rappela à lui. Tout à coup, il eut chaud ; une piqûre de moustique l'irritait au niveau de l'épaule, et il avait une envie pressante. Que s'était-il passé trois secondes plus tôt ? Son corps était-il mort ?

Incapable de comprendre quoi que ce soit à ces anomalies, Cal battit en retraite dans la salle de bains. Il se passa de l'eau sur le visage, longtemps. Une eau froide et mordante. Attrapant distraitemment une serviette, il rencontra son reflet dans le miroir, un peu hagard, les joues rougies, torse nu. Au niveau de son iris, une minuscule traînée brunâtre semblait avoir suinté de la surface vitrifiée.

Cal se pencha, intrigué. Il fit mine de gratter la substance du bout d'un ongle, mais celle-ci tomba aussitôt en poussière. Impossible de l'identifier. Une sorte de moisissure, peut-être. Il ignorait que les miroirs pouvaient moisir.

Ézéchiél Calbot retrouva la mémoire à 10 h 45 du matin, très exactement. Alors qu'il se contemplait dans la glace comme un parfait étranger, l'index imprégné de cette matière inconnue.

La lumière qui filtrait de l'extérieur devint soudain un éclair éblouissant, et Cal se plia en deux, à genoux sur le sol, le cerveau traversé par une onde de douleur glaciale. Ça griffait, ça mordait, ça rognait à l'intérieur de son crâne comme un animal en furie, comme un foret creusant la pierre pour la réduire en morceaux. La tête entre les mains, Cal gémit entre ses dents serrées. Il s'allongea sur le sol en espérant que la fraîcheur du carrelage le soulagerait.

Ariane entra à cet instant, un tube d'aspirine à la main, et ce détail aurait peut-être pu marquer le début de tout.

S'il n'avait pas eu l'impression qu'on lui transperçait le crâne avec un pic à glace, Cal aurait peut-être remarqué que sa mère était entrée avec le tube d'aspirine. Qu'elle lui en avait tout de suite donné deux comprimés, et que la déchirure dans son cerveau, juste au niveau de son front, s'était aussitôt résorbée. En d'autres termes, elle lui avait donné exactement ce qu'il lui fallait. Elle-même, ce matin-là, n'avait souffert d'aucune douleur particulière. Pourtant, elle était entrée avec l'aspirine à la main. Elle ne l'avait pas prise devant le miroir, ou dans l'armoire à pharmacie — seuls endroits de la maison susceptibles de contenir de l'aspirine. Non, elle était entrée avec. Comme si elle avait su, en un sens.

S'il n'avait pas souffert le calvaire, obnubilé par les visions de meurtre qui défilaient par bribes devant ses yeux, Cal aurait remarqué tout cela. Ce minuscule gravillon d'étrange qui aurait pu déclencher l'avalanche beaucoup plus vite. Mais il s'inscrivit quelque part dans son esprit, dans un recoin obscur et inusité au fond de sa mémoire, comme chaque image sur laquelle se pose notre regard. Et un jour ou l'autre, il faudrait bien qu'il s'en souvienne.

— Ça va mieux, mon chéri ?

Cal releva la tête et sentit le parfum de sa mère, un mélange de fleurs et de pain grillé :

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, balbutia-t-il. Je crois que j'ai eu une mauvaise nuit.

Elle l'embrassa sur le front, lui toujours assis sur le carrelage de la salle de bains :

— Allez, descends vite, l'enjoignit-elle. Le petit déjeuner est prêt.

De nouveau seul, Cal demeura un instant appuyé contre le pied du lavabo. Il se sentait plus groggy qu'un boxeur étalé sur le ring. Son esprit marchait au ralenti, englué dans la purée mentale qu'avait laissé le mal de crâne derrière lui. Et puis, il y avait ce rêve.



Cal s'en souvenait à présent. Il était aussi limpide que l'eau du robinet resté ouvert. La trame se déroulait par fragments, mais des fragments d'un réalisme horrifiant. C'était comme saisir les restes de véritables souvenirs, ses souvenirs, après une nuit un peu trop arrosée.

Il lui fallut encore quelques minutes pour que toute l'histoire se remette en place. Il se retrouvait dans la peau de cet homme, dans une ville inconnue, mais de toute évidence, un grand centre urbain. Il voyait à travers les yeux de cet homme ; il pensait ce qu'il pensait, vivait ce qu'il vivait, mais le pire de tout : il percevait ses émotions comme si c'était les siennes. Il avait saisi la fureur dans ses veines, l'immobilisme glacé de son cœur ; il avait éprouvé une assurance noire comme il n'en avait encore jamais ressentie.

Et puis les sensations. Le crachin sur son corps. Le froid qui dévorait ses mains ; le contact du tissu qui adhérait à sa peau. Cal pouvait se les remémorer encore, les *sentir* encore. C'était comme ces rêves qui semblent si réels qu'on s'en retrouve presque prisonniers. On se réveille le matin en pleurant, persuadés que le drame que l'on vient de vivre s'est réellement déroulé, ou alors déçus, car la réalité ne rattrape pas nos attentes. Ces rêves qui nous paraissent interminables et dont le résidu s'étire, miroite au loin comme un trou noir psychique.

Son souvenir poursuivit Cal jusqu'à la table du petit déjeuner, où il fut incapable d'avalier quoi que ce soit. Le simple fait de presser une orange sanguine lui rappelait le visage du garçon massacré en pleine rue. Il devait falloir une de ces forces pour tuer quelqu'un à mains nues... Rien que d'y penser, il en frémissait de dégoût. Parce qu'il avait été le meurtrier. Il avait *éprouvé* l'envie d'assassiner ce garçon, il l'avait souhaité, de toutes ses forces, et il avait jubilé en passant à l'acte. Ce rêve laissait une empreinte amère sur sa langue : celle de la culpabilité. Ce n'était peut-être que le fruit de son imagination, mais... il ne comprenait pas ce qu'il avait ressenti.

Sa mère dut percevoir son trouble, car elle débarrassa les oranges presque aussitôt. Elle faisait la conversation, enjouée, comme à son habitude. Victor Calbot disparaissait derrière son journal sans leur prêter attention, comme à son habitude également. C'était un matin normal, dans une vie normale, mais Cal se noyait dans ses songes.

— Jeune homme, secoue-toi un peu !

Cal sursauta si fort qu'il faillit tomber de sa chaise. Il n'y avait qu'Ariane pour lui parler comme cela :

— On va au barbecue chez Charlie tout à l'heure, tu le sais. Alors prépare-toi et arrête de rêvasser : il est déjà onze heures et quart.

— Oui, Maman.

Ariane se fendit d'un sourire amusé, mais toujours tendre :

— J'adore quand tu fais cette petite moue. Allez, file.

Cal se prépara rapidement. Une douche froide, un bermuda en jean et une chemisette blanche, et il s'estima présentable. Il ne faisait jamais très attention à ce qu'il portait, mais devant Charlie... il se devait de faire un effort.

La fin de la matinée, il la passa à attendre Ariane sur un transat devant la piscine. Il s'était mis en plein soleil et la chaleur le brûlait cruellement, mais il avait d'autres soucis en tête. Alors qu'il restait là à patienter, certains éléments commencèrent à éclater dans son esprit pour compléter son rêve, comme autant de petites bulles d'oxygène crevant la surface de l'eau.

Par exemple, il savait désormais que l'homme qu'il avait incarné était aussi grand que lui, qu'il avait les cheveux noirs, comme lui, mais qu'il les portait plus longs. Le tatouage sur l'avant-bras droit, il l'avait aperçu dans sa vision, mais il y avait à présent plus choquant : Cal savait que l'homme avait perdu un doigt. L'annulaire gauche : le doigt du mariage. Et il avait la quasi-certitude que son double était un peu plus âgé que lui : vingt-trois ans.

Toutes ces choses, Cal ne les avait pas vues dans son sommeil, mais il avait l'impression de les connaître. C'était comme une extension de son rêve, qui s'opérait là alors qu'il était pleinement conscient, et c'était complètement absurde. Comment pouvait-il en savoir plus sur un personnage imaginaire qui lui était apparu en plein cauchemar ? Pourquoi ce flux d'informations, envers un individu purement fictif ?

Et puis, il y avait cette chose que Cal avait entendue de la bouche du gamin assassiné. Cette chose qui à elle seule suffisait à lui glacer le sang... L'homme de son rêve s'appelait Ézéchiël.



4. Anna Lépervier - 5. Un Monde Parfait

4. Anna Lépervier

Anna Lépervier était la petite amie d'Ézéchiél Calbot. Depuis quand exactement, personne en ville n'aurait été en mesure de le dire. Depuis leur naissance, peut-être.

Anna et Cal, c'était un duo naturel. Ils avaient grandi ensemble, dans la même ville, à deux rues l'un de l'autre ; ils étaient allés à l'école ensemble, toujours dans la même classe ; leurs parents étaient amis de longue date. Et pour encourager encore leur destin commun, si c'était nécessaire, les parents d'Anna étaient tous deux professeurs au lycée qu'ils fréquentaient.

Autrement dit, les vies des Calbot et des Lépervier s'entremêlaient étroitement. Du haut de leur adolescence, Anna et Cal pouvaient pratiquement déjà dire qu'ils avaient passé toute leur vie l'un auprès de l'autre.

Anna était un peu plus âgée que Cal : dix-huit ans bien entamés. Elle appartenait à cette catégorie de gens à part, qui nous subjuguent, nous agacent ou nous interrogent, ceux qu'il nous arrive parfois d'appeler des ' rayons de soleil '.

Si Cal pouvait se vanter d'un certain charisme, Anna, elle, irradiait. D'une façon totalement spontanée et involontaire, bien sûr, et c'était peut-être cela qui la rendait justement aussi irrésistible. Il était impossible de rester indifférent à sa présence. Elle suscitait l'admiration, l'affection immédiate ou au contraire la rancœur la plus totale. Elle était belle à s'en faire détester.

Ce jour-là, elle portait un short en jean et un chemisier blanc. Cela fit sourire Cal lorsqu'il la vit. Ils s'étaient accordés inconsciemment. Peut-être pas si inconsciemment que ça, mais, bien sûr, il ne pouvait pas encore le savoir.

La journée promettait d'être chaude et pétillante de bonheur. De grandes bourrasques de vent tiède allégeaient l'atmosphère ; le ciel n'était qu'une vaste étendue sage et sans nuages. Ariane et Cal venaient passer l'après-midi chez Charlie.

Charles Lépervier, le père d'Anna.

5. Un Monde Parfait

Cal oublia tout de son rêve. En arrivant chez Charlie, il se permit de vivre, enfin. S'il se faisait toujours un devoir d'être correct et droit face à lui, c'était par respect. Au fil des années, implicitement, Charlie était devenu son beau-père. Mais à ses yeux, il était surtout devenu son père, tout simplement. Bien plus que Victor Calbot ne l'était.

Cal éprouvait pour Charlie un attachement si sincère que chacune de leurs rencontres le remplissait de fierté, de confiance en l'avenir, mais surtout : de reconnaissance. Charlie avait toujours été là pour lui. Il était là depuis son enfance.

Il en allait de même pour Caroline, la mère d'Anna. Une jolie trentaine, des cheveux sombres et bouclés, les yeux d'un vert si concentré qu'ils en paraissaient noirs, elle était tout le contraire de sa fille. Mais elle était surtout la femme la plus éclairée que Cal avait jamais rencontrée.

Les parents d'Anna étaient merveilleux, car ils provoquaient chez les gens un sentiment aussi rare que précieux : l'inspiration. Cal devait à Charles et Caroline Lépervier tout ce qu'il croyait savoir de sa jeune existence, tous les principes auxquels il tenait, et c'était grâce à eux, surtout, qu'il avait le sentiment de découvrir chaque jour un peu plus la valeur de la vie.

Charles était professeur de philosophie, Caroline professeur de littérature. À eux deux, ils formaient un phare éblouissant dans la banalité ambiante, et Cal s'était toujours demandé pourquoi ils s'étaient échoués ici, à des milliers de kilomètres des étoiles où ils avaient leur place.

Il se souvenait d'avoir posé la question à Charlie, une fois, par une soirée d'août alors qu'ils observaient les étoiles, justement. Il était plus de minuit. Le ciel scintillait comme un immense velours de joaillier, et le moment lui avait paru propice :

— Charlie, avait-il commencé. Comment avez-vous atterri ici,

Caroline et toi ? Au tout début, je veux dire. C'est une petite ville, un petit lycée... Avec les études que vous avez faites, vous auriez pu faire...

— ... tellement plus ?

Charlie l'avait dévisagé, le regard perçant, comme toujours, même à travers la nuit noire. Et Cal avait soudain eu honte de sa question. Deux mots et une inflexion avaient suffi à le réduire au silence. C'était toujours comme ça, avec Charlie.

Pendant un instant, il avait cru qu'il venait de signer les dernières paroles de la soirée, mais Charlie l'avait pris au dépourvu. C'était un manège qu'il exerçait très souvent. ' Il faut stimuler l'esprit ', avait-il coutume de dire. ' Le prendre à



contre-pied '. Et c'est ainsi qu'il avait répondu cette nuit-là :

— Nous sommes venus pour toi, voyons.

Et encore aujourd'hui, Cal n'était pas sûr de comprendre cette réponse. Le souvenir même de cette soirée lui paraissait étonnamment lointain. C'était plutôt ironique, quand il y réfléchissait. Il parvenait à se remémorer le moindre détail d'un de ses rêves idiots, mais il était incapable de se rappeler une vraie conversation qui lui avait paru si importante, sur le moment. Il en venait presque à douter qu'elle ait vraiment eu lieu. Le souvenir perdait en intensité chaque fois qu'il tentait de l'évoquer, comme l'aurait fait un rêve, justement. Presque comme s'il faisait partie d'une autre vie, d'un passé enfoui qui n'était pas le sien.

L'odeur des merguez sur le barbecue balaya ses pensées en même temps que le vent. Il dressa la table avec Anna, dehors, sur la terrasse de Charlie. Ils n'échangèrent pas un mot, mais ils n'en avaient pas besoin : ils se connaissaient depuis suffisamment longtemps pour être tous deux au-delà de ces nécessités. Lorsqu'ils eurent terminé, la jeune fille l'embrassa sur la joue, laissant sur sa peau un frisson sucré. Cal sourit.

Ces émotions, son cœur et sa gorge qui se serraient encore en la voyant, peu importe le nombre d'années qu'ils avaient passées ensemble, l'exaltation infinie qu'il ressentait auprès d'elle, l'impression d'être galvanisé et prêt à décrocher la Lune d'une seconde à l'autre pour elle, c'était sa drogue à lui. Il aimait Anna, et il aimait ce qu'il devenait avec elle, grâce à elle. L'envie de se montrer meilleur qu'il ne l'était vraiment.

— À table, tout le monde ! s'écria soudain Charlie de sa voix tonitruante. À moins que vous ne teniez tous à manger du charbon brûlé !

Cal et Anna s'assirent côte à côte en rang militaire, immédiatement rejoints par Ariane et Caroline. Ne manquait plus qu'un seul participant : Nathalie, la jeune soeur d'Anna, innocentée du haut de ses six ans. Si Charlie était comme un père pour Cal, Tali était comme sa petite soeur. On l'appelait ainsi parce que, plus jeune, elle était incapable de prononcer son prénom correctement, et le surnom était resté. Cal pensait sincèrement que si ses parents avaient décidé d'avoir un autre enfant, il aurait voulu qu'il soit comme elle. Pourtant, elle avait tout de la petite fille ordinaire : tyrannique, capricieuse, boudeuse, adorable, manipulatrice. Cal n'y pouvait rien : il la trouvait tout simplement à croquer. Une fois les rondeurs de l'enfance dissipées, cependant, il n'était pas difficile de deviner que Tali n'aurait pas autant de charme que sa grande soeur. Blonde comme Anna, mais les yeux noisette comme son père, elle présentait déjà un physique ordinaire que seule une âme brillante pouvait animer. Du haut de ses six ans, Tali n'avait pas encore trouvé ce pouvoir.

— J'ai dit à table, jeune demoiselle, l'interpella Charlie.

Tali obtempéra, non sans un regard outré pour son père, et ses bouclettes blondes retombèrent de chaque côté de son visage de poupée. Ses parents l'ignorèrent pendant les cinq minutes qui suivirent, temps qui parut suffisant pour qu'elle oublie tout de ses griefs et s'amuse à voler des tomates dans l'assiette de son père. Charlie faisait semblant de ne pas la voir et accusait Anna, qui faisait des efforts pitoyables pour se défendre. Le déjeuner se transforma rapidement en une vaste comédie où Charlie était la cible d'irréductibles voleurs de tomates, et leurs rires résonnèrent dans la chaleur sèche de l'après-midi.

Plus tard ce jour-là, Anna s'assit au bord de la piscine et y trempa ses jambes, sans se baigner. Cal, lui, n'avait pas résisté longtemps à la tentation de plonger, comme à son habitude, et il luttait à présent avec sa conscience pour ne pas saisir Anna par les poignets et la précipiter tout habillée dans l'eau.

La piscine des Lépervier n'était pas chauffée ; elle ne devait pas faire plus de vingt degrés ; Anna aurait froid. Ça, c'était ce qu'il se répétait en boucle pour se dissuader. La vérité était qu'Anna lui crierait après s'il cédait ; pas longtemps, mais elle lui crierait après. Il préférait de loin la voir sourire sous la lumière de ce beau soleil. Lorsqu'ils étaient mouillés, ses cheveux perdaient leur ondulation naturelle. Sa peau devenait laiteuse de façon malsaine, même si la vision de son corps en maillot de bain restait inoubliable.

Anna n'aimait pas spécialement l'eau. Cal était même persuadé qu'elle en avait peur, mais bien sûr, c'était le genre de choses qu'elle ne lui avouerait jamais. Elle savait nager, mais... il y avait une sorte de retenue dans ses gestes lorsqu'elle s'approchait de la piscine, une retenue qu'elle ne manifestait pas sur la terre ferme.

Cette certitude dissuada Cal d'attirer Anna dans l'eau, même s'il aurait pu la serrer fort contre lui une fois le choc passé. À la place, il se hissa sur le rebord à côté d'elle et passa ses bras trempés autour des siens. Elle cria de surprise, de froid et de colère mêlés, ce qu'il trouva tout à fait charmant. Elle tenta de le repousser, juste histoire de protester un peu, mais ne résista pas longtemps. Au final, il glissa un baiser glacé au creux son cou et contempla son oeuvre : son chemisier trempé frissonnant sous la caresse du vent, sa respiration haletante.

— J'aimerais bien aller au torrent avec toi, lui confia-t-il avant même de s'en rendre compte.

— Ah oui ? répondit-elle d'un air distrait. Pas aujourd'hui.

— Non, pas aujourd'hui, mais... bientôt. Ça fait longtemps qu'on n'y est pas allés. Et te voir comme ça... ça m'y fait penser.

Le torrent. Le seul fait d'en parler rappelait à lui des odeurs de chèvrefeuille, de forêt sous la pluie, la saveur dure et



plate de l'eau froide sur le tranchant des rochers. C'était leur endroit à eux, leur jardin secret, un lieu on ne peut plus ordinaire qui apparaissait sous une lumière différente à *leurs* yeux : la lumière des souvenirs.

C'était au torrent qu'ils s'étaient rendu compte qu'ils s'aimaient. Depuis longtemps déjà sans doute, mais d'un sentiment vague et nébuleux. Ce n'était alors qu'une émotion sauvage, terrifiante d'instinct, sur laquelle l'enfance n'avait pas su poser de nom. Tous les couples ont leurs références : la chanson qui les a fait se rencontrer, le lieu du premier rendez-vous, la demande en mariage. Ce sont des codes qui n'appartiennent qu'à eux, des endroits devenus marqués, à jamais, par l'empreinte de l'instant. En général, ces secrets se gardent jalousement. On préserve la magie et une certaine dose de mystère, intactes.

Ce jour-là au torrent, Cal avait douze ans, Anna treize. Ils partaient en escapade comme ils le faisaient souvent à travers la forêt voisine. Leurs parents habitués ne s'inquiétaient pas de les voir disparaître ainsi ensemble pour des journées entières. Ils exploraient les sous-bois dans leurs moindres recoins, jusqu'à rentrer couverts de piqûres le soir, une araignée coincée dans la jambe de leur bermuda, des griffures partout, mais ils s'en moquaient. La soif d'aventure était beaucoup plus forte. Ils traversaient les bosquets entrelacés comme d'obscurs explorateurs au fin fond d'un temple maya ; ils retrouvaient les vieilles pistes de bûcherons, les abris de chasseurs ; les chênes majestueux terrassés par la tempête devenaient l'espace de quelques heures le bastion défensif d'une cité médiévale, le poste avancé d'un vaisseau de guerre, ou même un labyrinthe végétal lorsqu'ils se sentaient d'humeur plus romanesque.

Ce jour-là, donc, ils avaient fait une pause au bord de la rivière qui passait derrière la maison de Cal, traversait les champs de coquelicots et se changeait en rapides en se jetant dans les salles ombrageuses de la forêt. Ils avaient déniché une clairière où la treille végétale desserrait un peu son étreinte sur le soleil, suffisamment pour qu'ils plongent les pieds dans l'eau sans se sentir geler instantanément. Les pierres étaient coupantes et traîtres à cet endroit, à tel point qu'ils avaient dû renfiler leurs chaussures pour suivre le courant à gué. L'eau gargouillait contre leurs mollets, s'engouffrait dans de brusques vasques pour reparaître quelques mètres plus loin dans un tourbillon d'écume, pétillant dans la lumière du jour. Ils se sentaient bien ; ils se sentaient en vie, transportés dans leurs rêves de cités perdues et de trésors mythiques.

Et puis Anna avait glissé. Simplement, bêtement, elle avait glissé sur la vase qui tapissait les rochers. Le courant avait fait le reste : elle s'était trouvée brusquement entraînée, aspirée en plein déséquilibre vers le fracas de l'eau sur les pierres, leurs lames affluant du tumulte, et Cal l'avait rattrapée. Comme la plupart des réflexes, il ne s'était rendu compte de son geste que quelques secondes plus tard, mais le résultat était là. Anna avait déjà une jambe enfoncée jusqu'à la cuisse dans une de ces cuvettes obscures que formaient les rochers entre eux, le genre d'étranglement qui lui aurait brisé l'os net à l'articulation si le torrent l'avait emportée. Son short en jean était trempé et elle se mordait la lèvre pour contrôler l'afflux de panique qui se déversait dans ses veines, mais ses ongles s'enfonçaient fermement dans le bras de Cal.

Cal lui avait agrippé la main gauche, au dernier moment, quand ses bras avaient battu l'air pour retrouver l'équilibre. À présent, il fallait qu'il la remonte, et il avait le courant contre lui. Anna avait glissé dans le défilé du torrent, là où les flots plongeaient pour mieux repartir à l'assaut des rapides. En d'autres circonstances, cela aurait été un endroit palpitant pour du canoë-kayak. Cal avait dû réfléchir et vite, car les grands yeux d'Anna le suppliaient, et sa prise n'était pas très assurée.

— Je te tiens ! avait-il grommelé entre ses dents, puis il avait testé la résistance des rocs à ses pieds, là où l'eau s'enfonçait, et il avait porté tout son poids sur eux.

Il avait poussé de toutes ses forces sur ses jambes, poussé et reporté la force accumulée sur cette main qu'il devait attirer à lui, jusqu'à ce qu'Anna puisse prendre de l'élan et s'appuyer elle aussi sur les rochers. Il s'était rendu compte qu'elle allait sauter : il l'avait vu dans ses yeux. Elle avait alors bondi en avant vers lui, contre le courant, et Cal avait tiré si fort que, s'il l'avait lâchée à cet instant, il se serait étalé de tout son long dans le lit du torrent. Mais il avait contrôlé son élan, une jambe déportée en arrière sur une pierre émergée, et son bras était venu ceinturer Anna pour l'empêcher de glisser encore. Il l'avait ramenée contre lui et tous deux avaient contemplé les rapides, les ressauts furieux de l'eau grondante sous leurs pieds, et ils avaient pleuré de joie et de peur réunies, plus que jamais conscients du sang qui coulait dans leurs veines : gorgé de vie et d'adrénaline ; le sang des aventuriers.

Alors, le temps avait semblé s'étirer inlassablement, suspendu au rocher comme eux, insensible au courant. Cal s'était rendu compte qu'il serrait Anna contre lui, fort, et qu'il ne voulait pas la lâcher. Il tenait toujours sa main dans la sienne ; ils ne bougeaient pas, mais il l'avait regardée, et c'était soudain comme s'il la voyait pour la première fois. En une fraction de seconde, il avait décelé une infinité de détails qui avaient accroché ses iris, avaient résonné dans son esprit, dans sa poitrine, en lui, et la tête lui avait tourné : c'était à peine s'il osait respirer. Cal voulait sentir le corps d'Anna contre le sien, comme à cet instant, toujours, même s'il était froid et mouillé : il en aimait l'odeur, et cette révélation l'avait pétrifié de stupeur. Il aimait la douceur de sa peau, ses cheveux qui chatouillaient sa joue, la chaleur qu'ils irradiaient, ses formes à peine esquissées. Ce n'était plus cette bonne vieille Anna, son amie qui courait nue autour de la piscine quand ils avaient six ans. Une fille, certes, mais ça ne voulait pas dire grand-chose à l'époque. Qu'est-ce que c'était, au fond, être une fille ?

Cal avait dévisagé Anna ce jour-là, et il avait soudain vu une autre personne : il avait vu la femme qu'elle allait devenir,



assise au bord de la piscine, dans le jardin à deux rues de chez lui. Quelque chose en lui s'était brisé, car il avait su qu'il ne la verrait jamais plus comme avant, jamais plus comme elle lui était apparue ce matin sur le pas de sa porte. Ces émotions s'étaient débattues en lui : il en avait été terrifié, absurdement bouleversé, et dans le même temps, il observait Anna. Il sentait sa respiration contre la sienne, et il avait réalisé à quel point elle était belle. Jamais il ne s'était rendu compte qu'elle était belle.

Il éprouvait quelque chose de nouveau, qu'il ne pouvait pas encore exprimer par des mots, mais qui enflammait ses joues, le remplissait d'une gêne intense et différente de celle qu'il ressentait lorsqu'il était humilié. Il voulait la garder contre lui, la garder *elle*, et cela dépassait la raison.

Il n'était sûr que d'une chose : si l'un d'eux devait mettre fin à leur étreinte, ce ne serait pas lui. Une vague formule lui était revenue en mémoire à cet instant, une phrase découverte au détour d'un coin de page dans l'un de ses romans, abandonnée là comme une vérité incontestable : ' Éternité est l'anagramme d'étreinte '. Ce jour-là seulement, il avait compris ce que l'auteur avait voulu dire. Ce qu'il avait pris pour une démonstration de français l'avait soudain frappé d'un tout nouvel éclairage. C'était court, c'était implacable, c'était ce que les garçons de son âge appelaient avec une grimace de dégoût ' à l'eau de rose '... mais c'était pourtant bel et bien l'impression qu'il ressentait, en tenant Anna contre lui au milieu de ce torrent.

Et puis tout à coup, Anna avait bougé dans ses bras et il s'était dit : ' Ça y est. C'est fini, mon vieux. Remballe tes rêves et vide ton esprit avant d'avoir l'air d'un parfait imbécile. '

Mais au lieu de cela, Anna lui avait fait face et l'avait serré contre elle, très fort, les deux mains croisées dans son dos, le visage tout contre son cou — déjà à cet âge, il était plus grand qu'elle. Il n'avait pas su dire si elle pleurait ou non : il s'était contenté de rester là, les bras ballants, trop saisi pour réagir.

— On l'a échappé belle, cette fois, Cal, avait-elle dit en le regardant.

Elle était sérieuse et grave. Jamais elle ne s'était adressée à lui de cette façon. Ils n'étaient plus Cal et Anna, les aventuriers du temple maudit. Elle ne pleurait pas : elle lui souriait ; un sourire d'adulte, car seuls les adultes peuvent sourire avec gravité. Un sourire qu'il ne lui avait encore jamais vu.

Elle lui avait alors pris la main pour revenir sur la rive et ils avaient regagné la clairière, sans parler. Cal n'aurait absolument pas su quoi dire de toute façon. Son cerveau était en vacances ; il planait loin au-dessus de la forêt. Il pouvait démêler des équations du troisième degré à seulement douze ans, mais il aurait été incapable de comprendre quoi que ce soit à la situation qu'il était en train de vivre. Il sentait la finesse de la main d'Anna dans la sienne et souhaitait qu'elle ne le lâche jamais. Il se demandait si elle le presserait encore contre elle comme elle l'avait fait, et son visage rougissait à vue d'oeil rien que d'y penser.

Mais elle l'avait lâché, une fois arrivée au soleil, près de leurs sacs à dos qu'ils avaient laissés aux pieds des arbres. Elle avait ouvert le sien en silence et en avait sorti une petite nappe à carreaux rouges qu'elle avait étalée bien à plat sur le sol. C'était signé Caroline : sa devise aurait pu être : ' toujours prête '.

Incapable de prendre une décision de lui-même, sans savoir même ce qu'il y avait à décider, Cal avait alors été frappé de mimétisme et avait déballé ses affaires : deux sandwiches à la confiture de framboise emballés dans de l'aluminium, un paquet de gâteaux, une pomme et deux canettes de soda. Il s'était rendu compte qu'il avait faim, en marchant dans le torrent, mais l'adrénaline ou ce brusque cocktail de sentiments étranges lui avait coupé l'appétit. Il avait mangé malgré tout, essentiellement pour justifier son silence. Jamais le silence n'avait été gênant entre Anna et lui. Mais là, il l'avait senti grossir, s'appesantir entre eux, augmentant la pression qui séparait leurs deux corps, creusant un abyme dans ce relief de carreaux bariolés.

Il avait fini par s'allonger sur la nappe en regardant les branches, les dessins qu'elles découpaient dans le ciel bleu, espérant ralentir les battements de son coeur et faire taire cet embarras stupide qui ne voulait pas le lâcher. Il sentait qu'Anna l'observait, alors il lui avait jeté un coup d'oeil en retenant son souffle sans s'en rendre compte. Il s'était redressé sur un coude à l'instant même où elle se penchait sur lui.

Sur le moment, il n'avait pas compris son geste : elle avait glissé un index sur la commissure de ses lèvres, très doucement, si hésitante qu'il l'avait à peine sentie. Anna semblait surprise elle-même, mais incapable de s'arrêter, comme lui n'avait pu se résoudre à la lâcher au-dessus du torrent. Sur son doigt, il y avait un peu de confiture de framboise. Sans réfléchir, elle l'avait porté à ses propres lèvres, et ce geste avait décuplé au centuple les émotions de Cal par ce qu'il avait d'attirant. L'instant d'après, il avait posé sa main sur la sienne, et leurs visages s'étaient rapprochés ; il ne savait comment. C'était comme un rêve un peu fou. Il n'avait pas peur : un calme limpide s'était emparé de son esprit, où ne régnait plus qu'une chose : Anna, Anna, Anna...

Il l'avait embrassée sous le soleil chaud, sur ses lèvres chaudes, et tant pis pour les conséquences. C'était nouveau et sucré ; il découvrait un territoire inconnu et tout un monde s'ouvrait à lui, un monde avec Anna. Il l'avait sentie sourire tout contre sa bouche, et la joie qu'il avait éprouvée à cet instant était sans limites. Ils s'étaient embrassés longtemps au milieu de cette clairière, au bord du torrent, et lorsqu'ils étaient enfin sortis de la forêt, ils étaient changés. Ils laissaient leur enfance derrière eux.

Cal contemplait Anna auprès de la piscine, six ans après ce fameux jour. Ils avaient pris l'habitude de revenir à la rivière



au moins une fois tous les ans. C'était presque comme un pèlerinage. Une pensée en entraînant une autre, Cal réalisa soudain qu'il avait connu Anna à toutes les étapes de sa vie, ce qui le fit rire sans comprendre pourquoi. Une réflexion à la fois curieuse, nostalgique et... pleine d'avenir.

— À quoi tu penses ? l'interrogea Anna, intriguée.

Agitant gracieusement ses jambes dans l'eau, elle posait sur lui un regard curieux.

— Je me demandais simplement quelle serait la prochaine étape, répondit le jeune homme.

— La prochaine étape à quoi ?

— À notre vie.

Anna s'esclaffa :

— C'est ton quart d'heure philosophique ? glissa-t-elle, malicieuse. Tu penses déjà mariage, grande maison, voiture cinq places et enfants ?

— Oui... Non ! Enfin...

Sentant qu'il s'embrouillait, Cal finit par trancher :

— Pourquoi pas ?

Cela eut le mérite de faire éclater de rire Anna, même si ce n'était pas la réaction que Cal attendait. Anna et lui divergeaient rarement d'opinion, et lorsque cela arrivait, c'était toujours sur des sujets mineurs, comme leur couleur préférée, le goût de la glace au caramel, ou qui prendrait le fauteuil à droite de la cheminée. Sa désinvolture à cet instant, pourtant, le contrariait. Il ne savait pas comment l'interpréter. Il était presque stupéfait de se sentir vexé.

' Ne sois pas idiot... ', le sermonna son esprit. ' Tu n'as pas six ans comme Tali. '

Cal pensait rarement à l'avenir. C'était presque une première pour lui. Peut-être parce que son présent lui suffisait amplement. Il avait entendu dire un jour que si l'on avait bien vécu, il arrivait un moment dans la vie où l'on ne désirait plus rien. Où l'on était comblé à tous points de vue. Pas de regrets, plus d'ambitions. L'achèvement grandiose et serein d'une existence bien remplie. Lorsque venait cet instant, on était prêt à lâcher prise. Et cela procurait à Cal un sentiment étrange, car à dix-sept ans, il avait déjà l'impression d'avoir atteint cet état d'esprit où tout lui était acquis. C'était le sentiment d'un vieil homme qu'il portait sur le monde, et c'était peut-être aussi ce qui le dissuadait de penser à l'avenir.

Ils restèrent jusque tard dans la soirée, jusqu'à ce qu'Anna et lui puissent pourchasser les étoiles filantes en s'allongeant sur les chaises longues au bord de l'eau. Loin de la ville et de ses lumières incessantes, le ciel resplendissait de mille feux.

— On y va, Cal ?

Ariane finissait son verre de vin, penchée au-dessus de lui de telle sorte qu'il la voyait coiffée d'un million de diamants.

— Je dis au revoir et j'arrive, répondit-il.

— Ça marche.

Elle l'embrassa sur le front. Cal la regarda s'éloigner puis saluer Caroline, essayant d'attraper Tali qui courait en rond autour d'elles. Ariane avait un peu de rose aux joues et ses yeux brillaient, mais cela lui allait bien. Ce n'était pas chez eux qu'elle risquait de s'amuser comme ça. Heureusement, comme à chacune de leurs petites réunions festives, Victor Calbot avait préféré rester à la maison aujourd'hui...

Cal refréna cette pointe de pessimisme, qu'il oublia de toute façon aussitôt : Anna prit son transat à l'abordage et l'embrassa sans préavis. Y repenser déclencha chez lui un fou rire coupable lorsqu'il arriva sur le pas de sa maison, à minuit passé. Ce n'est qu'en pénétrant dans sa chambre qu'il retrouva soudain une lucidité glaçante.

Tout était normal. Bien sûr. À quoi s'attendait-il ? Pas de craquement suspect, pas de silhouettes mystérieuses, il n'y avait même pas de quoi se donner le frisson en entendant le vent hurler aux barreaux ou en se glissant dans des draps gelés comme un suaire. Son lit était doux et accueillant, l'air délicieusement tiède ; le parquet sentait la cire d'abeille qu'avait passée sa mère le matin même. Pourtant, alors qu'approchait l'heure de s'endormir, Cal ne pouvait s'empêcher de penser à l'homme qu'il avait vu dans son rêve. Il s'allongea presque avec réticence, refusant de confier sa tête à l'oreiller, tenaillé par une angoisse superstitieuse, une peur de gosse. Le reverrait-il cette nuit ? Allait-il refaire ce rêve, lui qui ne rêvait jamais, ou pas suffisamment pour s'en souvenir ? En ayant ces réflexions, il n'imaginait pas l'homme visiter son esprit, mais le visiter lui. Dans cette chambre, aussi réel que son propre corps, armé de ses seuls poings meurtriers. Il ne pouvait pas discerner son visage ; il ignorait tout de lui, et pourtant, il le terrifiait aux portes de son sommeil : c'était Ézéchiél.



6. Deuxième Rêve

L'homme s'appelle Ézéchiël, il a vingt-trois ans, et c'est un meurtrier. Cela résume bien les choses, du point de vue du principal intéressé. Il ouvre les yeux sur une lumière striée, décomposée et sinueuse, qui court le long des murs en tôle ondulée. Les velux la laissent transpercer son sommeil. Ils n'ont de velux que le nom : quelques verrières crasseuses constellées d'insectes.

Ézéchiël se redresse dans son lit et s'accorde quelques secondes pour trouver une raison de se lever ce matin. Son premier réflexe est pour la boîte de comprimés qui étale ses plaquettes à même le sol, le second pour une cigarette qu'il allume à l'ancienne, une allumette entre les doigts. Cela devrait suffire.

Les vêtements de la veille gisent encore au pied du lit comme un tas de chiffons sales. Il les attrape sans même y penser et sort par la porte arrière du hangar, dans l'espèce de décharge automobile qui leur sert de cour. Il y a là un vieil incinérateur pourri, calciné jusqu'à la moelle, et qui a sans doute vu bien pire qu'une paire de jeans et un sweat noir imbibé de sang. Ézéchiël brûle les vêtements sans regret. Il en a d'autres, et les moyens de s'en procurer des meilleurs. Il accorde un vague intérêt à la chaleur de la trappe avant d'écraser son mégot dans la poussière.

Il y a des voix dans le hangar : trois hommes, peut-être quatre. Encore des rebuts... Ézéchiël attrape des vêtements propres dans un casier métallique, à côté de ce qui lui fait office de lit. Rien qu'un matelas sans sommier et des draps défaits. Il s'habille dans la semi-obscurité, sachant que les autres ne s'intéresseront pas à lui. Bien trop occupés à reluquer il ne sait quel match à la télé. Il est prêt à parier qu'ils tournent le dos à l'entrée...

Que faire de cette matinée ? Que faire pour ne pas penser ? Il ouvre les stores rouillés les uns après les autres dans un grincement de poulie. Le hangar n'a pas beaucoup de fenêtres ; c'est un vaste rectangle fracturé de coins d'ombre, mais c'est le seul endroit qui lui procure un sentiment d'appartenance. Peut-être parce que personne d'autre n'en voudrait...

Les hommes savent qu'il est réveillé à présent. Ils se taisent, et la voix surexcitée du commentateur télé comble le silence. Ézéchiël se verse une tasse de café immonde et bien noir. L'espace qu'il occupe servait autrefois de dépôt pour des palettes de stockage. Cela plairait sûrement beaucoup à un artiste contemporain : immense et vide, gris, impersonnel. Cela aurait pu avoir de la valeur, si l'on n'avait pas vue sur les immeubles désaffectés et les poubelles de la ville. À la limite des parkings déserts, des cimetières de métal et des parcelles gangrenées de la cité dont personne ne veut entendre parler. L'hiver, le chauffage au poêle et le simple vitrage qui oscille dans ses joints ne suffisent pas à se préserver du froid. L'été, la tôle chauffe et l'air devient irrespirable, concentré sous les verrières qui l'ensoleillent encore plus. Ézéchiël a réussi à en faire quelque chose sans vraiment le vouloir. Plus par nécessité. Il y a l'espace ouvert où n'importe qui peut entrer n'importe quand, comme les squatteurs de ce matin qui considèrent le hangar comme leur QG. Et, par une étrange hiérarchie dans le lugubre, plus on s'enfonce dans le dépôt, plus on se rapproche de lui. Quoique les visiteurs se fassent rares à ce stade.

Ézéchiël ne possède pas grand-chose : sa vie s'étale au fond de ce hangar comme il l'y a lui-même jetée. En contemplant la fumée des aciéries au loin, il éprouve pour la première fois depuis longtemps une profonde indifférence. Quelques jours auparavant, les questions auraient déchiré son esprit. Est-il arrivé ici par choix ? Y a-t-il été contraint dès le départ, n'y avait-il aucune autre option ? Sa décision de rester jour après jour relève-t-elle vraiment de sa propre volonté ?

Aujourd'hui, les produits qu'il ingère dès le matin répondent à ces questions pour lui : de choix, il n'y en a plus aucun. Il s'est fait une raison depuis longtemps, mais l'esprit humain, lui, ne renonce pas à se torturer. Alors il a tué son esprit, comme il a tué ce gamin dans la ruelle la veille. Ézéchiël avale deux autres comprimés et abdique devant l'Éternel, devant la lueur crue de l'aube sur les entrepôts, parce que tout sera bien plus facile de cette manière. Il n'a pas honte de le dire : il jette tout aux oubliettes, et advienne ce qu'il adviendra.

— Je comprends rien à cet engin...

— Montre voir.

— Pas moyen d'entrer les cartouches.

Des rires, et le cliquetis d'une arme qu'on manipule :

— T'es con, mec, elles sont trois fois trop grosses !

De nouveaux rires gras, sans intelligence. Ézéchiël se tourne vers les hommes assemblés autour d'une table à tréteaux, dans la lumière du hangar ouvert. Il s'approche et s'assoit avec eux. À la télé, deux équipes de football quelconques s'affrontent. Ézéchiël regarde ces joueurs courir après leur ballon comme s'ils n'avaient pas d'autre but dans l'existence, et, après un instant de silence hésitant, les commentaires des hommes du hangar reprennent :

— C'est les seules que j'ai !



— T'as pas les cartouches qui vont avec le flingue ?

Soupir.

— Je l'ai volé... C'est celui du flic de l'autre fois. Il s'est rendu compte de rien.

— Mais qu'est-ce que t'avais besoin de le prendre ?

— J'étais dans le feu de l'action ! Je l'ai déchargé sur toute leur bande et je me suis barré.

— T'en as eu un ?

— Non... Je touche pas aux armes à feu d'habitude.

— On comprend pourquoi.

Ézéchiél prend le pistolet des mains de l'imbécile qui le fait tourner à côté de lui. Les deux hommes se taisent aussitôt. Les deux autres qui regardaient le match les fixent, sur la défensive. Ils sont tous plus âgés que lui. La quarantaine bien passée. Pourtant, aucun n'ose dire un mot.

— C'est un Sig Sauer, énonce Ézéchiél calmement. Semi-automatique.

Il lève les yeux sur la table et fouille distraitement dans un amoncellement de cigarettes, d'emballages de fast-food tâchés de graisse, de canettes vides. Il y a des paquets de chips, des sachets de substances moins recommandables entreposés là en pleine lumière, et, bien sûr, des cartouches. Un cran d'arrêt fait de l'oeil à la télé sur le bord de la table. Ézéchiél attrape une boîte nue sans distinction et recueille un chargeur dans le creux de sa main :

— Il lui faut du neuf millimètres, au mieux. Du trois cent cinquante-sept s'il n'y a rien d'autre.

L'arme cliquette entre ses doigts lorsqu'il la charge ; c'est presque mélodieux. Il sait que les regards des hommes sont fixés sur son annulaire amputé, détail qui ne manque jamais d'angoisser ses collaborateurs.

Il tend le pistolet à son nouveau propriétaire, qui a une seconde de doute avant de s'en saisir :

— Et maintenant, vous allez me faire le plaisir de débarrasser ce foutoir, enchaîne Ézéchiél sans changer d'inflexion. Si un flic débarque ici et voit ça, vous êtes tous fichus.

Les quatre hommes se lèvent comme montés sur ressorts. Ce serait presque comique s'il ne les trouvait pas déjà pitoyables. Il sait ce qu'ils pensent. Il n'est qu'un gamin qui se permet de leur donner des ordres. Ils ne le connaissent pas vraiment ; ils ont surtout entendu parler de lui, mais le fait est là : ce ne sont que de petits revendeurs, des dealers, consommateurs eux-mêmes, mais lui est leur tueur. Alors ils la ferment et ils obéissent.

— Pas toi. Rassieds-toi.

L'homme qui tient l'arme reprend place sur la chaise en face de lui. Il est neuf heures du matin, mais il sent déjà l'alcool. Ézéchiél serait mal avisé de le critiquer.

— Tu vas retirer les cartouches de cette arme et la nettoyer, ordonne-t-il. Convenablement. Ensuite, tu iras la jeter dans le canal.

— Mais...

— Parce que j'ai cru comprendre que tu n'avais pas besoin d'une arme à feu, et aucun d'entre nous n'a besoin d'une arme de flic. Si tu descends quelqu'un avec une arme de flic, Ryu te lâchera, le ramassis d'abrutis que tu prends pour tes potes te lâchera, et ce sera à moi de t'éliminer, parce que tu seras devenu un boulet, un cadavre dans un placard, appelle ça comme tu veux.

Il voit le regard de l'homme s'écarquiller. Lui-même n'a pas élevé la voix, jamais.

— Je dis ça pour toi. Alors fais-le.

Différentes émotions passent dans les yeux de son interlocuteur : de la peur bien sûr, mais aussi une étrange forme de reconnaissance. La reconnaissance des rebus.

Ézéchiél envoie ça aux ordures avec tout le reste. Il sort faire un tour dehors, fumer encore un peu, peut-être. Il ne pense pas à ce qu'il a fait ni à ce qu'il fera plus tard. Il se sent comme un étranger dans son propre corps.

Lorsqu'une main se pose sur son épaule, il se retourne et agrippe instinctivement le coupable par le devant de sa chemise :

— Lâche-moi, espèce de cinglé ! s'exclame l'homme au pistolet.

Ézéchiél voit s'évaporer l'étincelle de confiance dans son regard, comme une bulle de savon dans l'air. Il n'y a plus que la peur. Et Ézéchiél ressent comme une sorte de soulagement. Il sait qu'il n'a pas réagi par réflexe, mais à dessein : parce qu'il faut que ces hommes le craignent, parce que c'est le rôle qu'ils attendent tous de lui qu'il joue, parce qu'il n'y a pas de place pour l'attachement quand on fait ce qu'il fait.

— Le patron est au téléphone : il veut te voir, reprend l'homme, haletant. Il est à...

— Au Renaissance, je sais. Dis-lui qu'il vienne.

— Mais il est au beau milieu d'une négociation, il dit qu'il a besoin de toi tout de suite.



Ézéchiel l'écarte d'un coup d'épaule et retourne dans le hangar. Il prend le téléphone mural qui pend au bout de son fil dénudé :

— Si tu veux me voir, ramène-toi, lâche-t-il, laconique.

Une voix stupidement joviale lui répond :

— Ézéchiel ? Comment tu v...

Il raccroche et supporte les regards lourds de ses squatteurs matinaux. Il vient de faire ce qu'aucun d'eux ne pourra jamais se permettre. Il retourne dans les ombres, sa tanière, son antre. C'est précaire, mais entretenu : les vieilles habitudes sont tenaces. Il a monté la cloison qui délimite une salle de bains de ses propres mains. Du bon travail, évidemment. Quoi qu'il fasse, c'est toujours du bon travail.

Au bout de quelques minutes, il se met à tourner en rond comme un tigre en cage. Incroyable. S'il a désormais l'esprit aussi vide qu'un atome, c'est pour mieux se complaire dans l'ennui. Il rit de son propre trait d'humour.

Seigneur, voilà qu'il commence à rire... Dans quelle mesure ces pilules sont-elles en train de le transformer, exactement ?

Il pousse le panneau de contreplaqué qui sert de porte à la salle de bains et s'asperge d'eau au lavabo, une eau glaciale qui sent les conduites de plomb et la vase. Le miroir lui jette un bref regard qu'il ne retient même pas. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il n'a jamais eu de problème avec les miroirs.

Au final, Ézéchiel attrape son livre de chevet, repousse une bouteille de scotch dont il n'a de toute évidence plus besoin, et se jette sur son lit en attendant le claquement des portières de voiture qui ne manqueront pas de se manifester bientôt. Si l'un des hommes à l'entrée lui avait glissé un coup d'oeil à cet instant, il aurait vu entre ses doigts la couverture de *L'Apologie de Socrate*. En grec ancien.

℘

— Tu sais que tu auras ma peau, un de ces jours.

Une heure et demie s'est écoulée, peut-être deux. Ézéchiel n'a pas à lever les yeux de son livre : son visiteur le lui arrache des mains et se laisse rebondir sur le matelas :

— J'étais avec la version féminine de Jack l'Éventreur...

— Je ne veux pas entendre la suite.

— Ne sois pas si rabat-joie. Non, sérieusement, j'étais avec Mariaquer.

— Et il ne t'a pas tué ?

— Il faut croire que non. Mais c'était tout juste, Ézéchiel. Une prochaine entrevue pourrait s'avérer... fatale.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Le baratin habituel, sauf qu'il y avait deux gros bras avec lui. Il ne veut pas de petits joueurs qui se tapent l'incruste dans son arène. Le vieux croit encore que la ville lui appartient ; il ferme les yeux alors que même ses gorilles savent que c'est nous qui contrôlons le marché des basses terres et les docks. Il a pris son air paternaliste, du genre : ' Vous êtes jeunes et cons, mais vous avez du potentiel, vous aurez droit aux miettes du gâteau si vous écoutez ce que papi vous dit '. J'ai horreur de ces mecs qui se donnent l'air respectable alors qu'ils ont bâti leur vie entière sur le marché noir.

— Ce que précisément tu as l'intention de faire.

— Oui, mais je n'ai jamais prétendu que j'étais respectable.

Ézéchiel hésite quelques instants, puis se ravise. Ça ne mérite même pas une réponse.

— Enfin bref, reprend son interlocuteur. Le fait est qu'il ne veut pas lâcher le morceau. Le vieux s'accroche à son orgueil comme une moule à son rocher, et j'ai bien cru qu'il allait me faire ma fête ce coup-là. Un rendez-vous imposé, imprévu, dans *mon* hôtel.

— Après tu t'étonnes que je ne veuille pas vivre dans le centre-ville.

— La ferme. Il aurait pu me tuer, mais il ne l'a pas fait. Il a encore assez de confiance en lui pour croire qu'il va m'intimider et que je vais me rallier à lui la queue entre les jambes. Il nous sous-estime, et c'est ça qui va le perdre, je peux te l'assurer.

— Qu'est-ce que tu lui as dit, toi ? Je suppose que tu n'as pas pu t'empêcher d'ouvrir ta grande gueule, même en mauvaise posture.

— Je lui ai dit que le quartier nord était à nous, et que s'il n'était pas décidé à se faire une raison, je me ferais un plaisir de l'y aider. Je lui ai dit que nous étions autre chose qu'une bande de gamins avec une poussée d'ambition, et que s'il ne nous cédait pas le quartier nord, s'il ne laissait pas nos gars bosser comme il faut, ce serait toute la ville que je lui prendrais, avec un bonus.

— Un bonus ?



— Je lui ai donné un ultimatum de quatre heures pour répondre.

Un des nôtres attendra à la cabine du *Coxbomb*, l'endroit est assez neutre. Après quoi, en cas de réponse négative... j'ai bien peur d'avoir recours à tes services.

— Je suis déjà étonné qu'il t'ait laissé en vie après ce que tu lui as balancé.

— Moi aussi. Mais tu me connais : je force ma chance. Je ne peux pas m'écraser devant un type pareil, surtout si ce n'est qu'un sale con.

— Un vieux con.

— On s'est compris. Il croit qu'il m'a fait une faveur en m'épargnant.

Sérieusement : je suis trop merdeux pour lui voler son business, mais je suis assez bon pour qu'il m'engage et se fasse un pécule sur mes revenus.

— Il ne perd pas le nord. Il a le sens des affaires.

— Tu parles. C'est le moment, Ézéchiel. Si on abat Mariaquer, ce sera un véritable coup de tonnerre dans cette ville. C'est le moment de montrer qui nous sommes, et ce que nous sommes vraiment capables de faire.

— Arrête de tourner autour du pot. Dis-moi ce que tu veux.

— Pour tout te dire, j'espère sincèrement que le vieux va décliner.

— Comme ça tu auras un prétexte pour que je le tue.

— Pas lui. Quand tu coupes la tête d'une mauvaise herbe, elle repousse. Il faut frapper le coeur, et je veux voir le vieux se retirer tout seul de l'arène.

Ézéchiel fixe l'homme qui lui parle, un gamin à peine plus âgé que lui, et un mauvais pressentiment lui vient à l'esprit. Ce n'est pas pour rien s'il fait tous ces tours et ces détours pour lui dire ce qu'il attend de lui... Quoi que ce soit, c'est délicat, cela le met mal à l'aise. Ça ne va pas lui plaire... Mais cela n'a pas d'importance : à présent Ézéchiel ne s'inquiète plus de rien.

— C'est pour ça que je t'ai appelé, tu comprends ? insiste son associé. Si tu avais été là, mes paroles auraient eu plus de poids.

— Tu avais surtout peur pour ta précieuse petite personne. Tu voulais que je te sauve la mise si jamais ça tournait mal.

— Oui, mais tu vois, je m'en suis tiré tout seul. Tu t'en doutais, hein ? C'est pour ça que tu n'es pas venu.

— J'ai une entière confiance en toi.

Le gamin le regarde sans savoir s'il faut déceler de l'ironie dans ses paroles ou non. Ses yeux se posent sur les plaquettes de comprimés, qu'il attrape en s'appuyant de tout son poids sur Ézéchiel, en travers du lit :

— Nom de Dieu, t'en as pris combien ? s'exclame-t-il.

— Quatre.

— Depuis ce matin ? Mais t'es...

— La ferme, Ryu. Pour la première fois de ma vie, je ne ressens absolument rien.

— Ça m'étonne que tu puisses encore *penser*.

Le dénommé Ryu se met à genoux sur le lit, et toute sa fausse innocence disparaît. Le garçon désinvolte s'efface, révélant son véritable visage : celui d'un homme grave, implacable en affaires, et prêt à tout pour survivre :

— Tu m'as l'air d'aller mieux, déclare-t-il sévèrement. Remarquablement mieux par rapport à ces derniers jours : tu es quelqu'un d'autre, vraiment. Et ça me rassure. Si ces pilules te permettent de t'accepter, tant mieux, je t'encourage à les prendre. Mais ce ne sont pas des bonbons.

— Alors quoi, ça pourrait me tuer ?

— Bien sûr que oui ! Tu...

— Tu t'es ramené avant-hier soir la bouche en coeur et tu m'as dit : ' Tiens mec, prends ça, ce n'est pas de la drogue, ça va t'aider à aller mieux ! '

— Ce n'est pas de la drogue. Tu me connais, non ?

Ézéchiel est forcé de lui concéder ce point-là. Si ses dix années d'amitié avec Ryu lui ont bien appris une chose, c'est que ce dernier ne toucherait à la drogue à aucun prix. La vendre, oui. Mais en devenir l'esclave... Il laisse cela à ceux qu'il désire exploiter :

— C'est un médicament expérimental, reprend Ryu comme en écho à ses pensées. Un antidépresseur, une connerie comme ça. Sauf qu'il ne sera probablement jamais commercialisé.

— Pourquoi, il fait quoi exactement ?

— Il n'y a que toi pour poser des questions pareilles après t'en être tapé quatre en deux heures...



— Trois heures.

— Peu importe. Il n'y a pas d'accoutumance, pas d'altération de tes facultés intellectuelles. Par contre, ça réduit sérieusement ta capacité émotionnelle. Je crois que le brevet a été racheté par l'armée, tu te doutes bien pourquoi : il y a de quoi créer de parfaits petits soldats.

Ézéchiël récupère la boîte et rentre une à une les plaquettes à l'intérieur :

— Eh bien je t'assure que ça marche. Hier soir, j'ai connu ma première nuit paisible depuis plus de deux ans.

— Plus de cauchemars ?

— Aucun. Et quand j'augmente la dose, c'est comme si plus rien... n'existait. C'est comme si les choses autour de moi perdaient tout leur poids.

— Vas-y doucement quand même...

— Où tu l'as trouvée, cette cochonnerie ?

— Gardener les vend dix cents la boîte. Tu y crois ça ? Il en a récupéré tout un stock je ne sais pas comment, mais personne n'en veut parce que ce n'est pas de la drogue.

— Mais toi, tu l'as acheté.

— Oui. Trois cents billets que j'ai payés, tu te rends compte ? Faut dire que les tueurs de Mariaquer n'ont pas tellement besoin d'un effaceur de conscience en général. Je suis le seul à employer une chochette.

— Ça te perdra.

— J'espère bien que non.

Ryu ajoute en le fixant intensément :

— J'espère que toi, ça ne te perdra pas. Ne me fais pas regretter de te les avoir données.

Ézéchiël balaye sa remarque d'un revers de la main :

— À ce propos, tu engages des mecs de plus en plus minables, élude-t-il. L'un d'eux ne savait même pas se servir d'une arme tout à l'heure. Si c'est avec ça que tu veux monter ton affaire...

— Fais-moi confiance. Depuis quand tu te soucies de ce genre de choses ?

— Tu as raison.

Ils rient doucement, en silence. Les hommes à l'entrée les prennent pour des cinglés, mais quelque part, cela vaut sans doute mieux. Ézéchiël attrape la bouteille de scotch à côté du lit ; il a le temps d'en avaler une gorgée avant que Ryu ne la lui arrache des mains et n'en renverse la moitié sur le sol :

— Pas dès le matin, t'es malade ! Avec les comprimés en plus, tu veux vraiment mourir ?

— Ça va...

— Parfois, j'ai l'impression d'être ta mère.

— Hum, tu pourrais.

Ézéchiël lui fait un clin d'oeil :

— Je t'ai toujours trouvé un petit côté féminin.

— T'es con. Je préférais quand tu n'avais pas d'humour.

Ils savent tous les deux que ce n'est pas vrai. Une heure plus tard, le téléphone de Ryu sonne dans le hangar et le couperet tombe :

— Richie s'est fait descendre devant le *Coxbomb*.

— C'est qui, Richie ?

— Le type que j'avais envoyé pour la réponse à l'ultimatum.

Ryu tend son poing fermé :

— Mariaquer refuse notre offre, mec.

Ézéchiël frappe son poing contre le sien, quelque part fasciné par l'horreur que dissimule un geste aussi anodin. Qui pourrait se douter qu'il vient de signer avec le diable pour un nouveau contrat ? Ryu lui sourit, comme une incarnation de ses démons :

— À toi d'entrer en scène, Ézéchiël.

℘

Anthony Mariaquer possède une villa à la périphérie de la ville. Le genre de grande propriété bien gardée, avec un jardin démesuré déguisé en oasis, et des gardes du corps sous tous les palmiers.

Aujourd'hui, Mariaquer est absent ; il occupe une chambre au Grand Hôtel, dans le centre-ville. Sa famille est laissée seule, loin des intrigues sales du patriarche. Une occasion parfaite pour Ézéchiël. Le conflit entre Ryu et Mariaquer ne



date pas d'hier, aussi a-t-il déjà fait quelques petits repérages. Entrer et sortir, il en fait son affaire : c'est le genre de propriété ancienne avec pas mal de brèches dans son mur d'enceinte, et dans les rondes des gardiens.

Mariaquer s'attend à être attaqué sur son propre terrain. Il a tué l'un des hommes de Ryu et sait que les représailles vont venir, mais pas forcément de là où il le pense. Il appartient à la vieille école, avec son code d'honneur ; il n'imagine pas qu'on puisse s'en prendre à sa famille.

C'est pourquoi Ézéchiél pénètre si facilement dans la véranda ce soir-là. Le vieux ne se doute pas que Ryu inaugure une toute nouvelle génération de criminels : qu'il n'a aucun sens moral et qu'il n'hésitera pas une seule seconde à piétiner tout ce en quoi il croit.

Ézéchiél suit un chemin détourné pour éviter le grand hall. Les lumières sont allumées partout, ne laissant aucune place pour l'ombre. Il croise des domestiques par dizaines qui le prennent pour un garde du corps et s'écartent sans poser de questions. Il est vrai qu'il porte un costume noir, une oreillette éteinte : tout ce qu'il y a de plus cliché, mais les gens adorent croire aux clichés. Il finit par monter à l'étage par l'escalier de service, et tout est silencieux. Un coup d'oeil par la fenêtre lui permet de s'orienter. Il remonte un long corridor où ses pas s'enfoncent dans un épais tapis bordeaux. Une porte ouverte donne sur la bibliothèque, immense, sur deux étages, comme il en a connu étant enfant. Il ne s'attarde pas trop dans ces parages : ici, qu'il ait l'air d'un garde du corps ou non, il n'est pas le bienvenu. Le son d'un piano lui parvient, étouffé par des dizaines de pièces. Les chambres donnent juste à côté.

Ézéchiél ne choisit pas cette pièce au hasard : il connaît cette maison aussi bien que Mariaquer, si ce n'est mieux. Il est deux heures de l'après-midi, et quand on a cinq ans, à deux heures de l'après-midi, c'est l'heure de la sieste. En tout cas, c'était ce que sa propre mère lui disait.

Immobile au milieu du couloir devant une porte close, Ézéchiél perçoit son sang battre à ses tempes tel un compte à rebours surréaliste. Il a l'impression que son coeur est descendu au creux de son ventre et qu'il s'y débat comme une masse spongieuse en ébullition. Tout cela lui donne envie de vomir : ce qu'il est et ce qu'il s'apprête à commettre le dégoûtent. C'est comme d'être prisonnier d'un immonde déjà-vu. Un clin d'oeil du destin qui l'enferme dans un cercle d'horreur où les rôles se renversent avec le temps.

Ses doigts fouillent ses poches à la recherche des deux comprimés qu'il a emportés avec lui, en prévision du retour en choc de ses émotions mortifères. Il avait prévu que cela arriverait, lorsqu'il serait sur le pas de la porte. C'est comme d'être au seuil de lui-même. La chose qu'il va affronter dans cette chambre, ce n'est pas le fils de Mariaquer : c'est lui, sa conscience, qu'il s'apprête à assassiner une fois de plus.

Ézéchiél avale les deux comprimés sans une goutte d'eau, les papilles sèches, et il les sent descendre et fondre le long de sa gorge, laissant derrière eux leur traînée de saveur âcre. Il ne peut plus revenir en arrière à présent. Le ' médicament ' de Ryu bâillonne la voix dans son esprit, libérant toutes brides.

Ézéchiél entre dans la chambre et perçoit tout de suite une présence étrangère. Les stores sont baissés ; la lumière filtre à travers les persiennes, mais il voit un enfant sur le lit et une femme penchée sur lui. Il n'hésite pas : il abat la femme en premier et le recul du silencieux fait vibrer les os de sa main. Son geste tient plus du réflexe que de l'acte conscient. Le petit garçon dressé dans le lit le regarde, immobile, et Ézéchiél rajuste son arme. Ce moment a quelque chose de décisif, il le sait, tout comme il sait que Ryu l'a délibérément envoyé ici. Il n'a encore jamais tué d'enfant.

Cinq secondes s'écoulent, cinq secondes pendant lesquelles le garçon réalise que l'homme debout devant lui vient d'assassiner sa mère. Ézéchiél le voit dans ses yeux ; il peut suivre le cheminement de ses pensées avec la clarté de ses propres souvenirs ; il voit cet enfant devenir lui. Il relève la sécurité du silencieux pour la deuxième fois, sans trembler. Il ne tremble jamais, qu'il soit ivre ou shooté aux antidépresseurs, comme une preuve de plus de son inhumanité.

Plus que jamais, il sent le goût des cachets dans sa bouche, une pourriture de mort qui remonte des entrailles de son corps, mais ses pensées s'insinuent malgré tout en lui comme un flux toxique. L'espace d'un instant, il ne voit plus que la jeunesse de l'enfant, ses yeux grands ouverts qui ne savent pas comment réagir, fixés sur lui, mémorisant son visage. Mais soudain viennent la panique, la terreur et une colère suffocante. Ézéchiél ressent les pensées du garçon comme un écho de ses propres émotions, et ce qu'il voit devant lui n'a plus rien d'un petit de cinq ans : ce n'est qu'une chose terrible qu'il vient juste de créer, un monstre privé de joie et sans innocence, une enveloppe sans âme qui lui ressemble beaucoup trop. C'est cela, sans aucun doute, qui le décide à tirer. Il ne peut pas laisser vivre une telle créature. Sa créature.

L'enfant s'écroule sans bruit dans les couvertures. Ézéchiél ne ressent rien d'autre qu'un immense soulagement. Sa haine envers lui-même enfle et cogne aux portes de son esprit, mais les comprimés les maintiennent fermement closes. Il ressort par le chemin qu'il a pris pour entrer, retrouvant sans difficulté la partie écroulée du mur d'enceinte, dans un coin envahi par les hautes herbes. Il ne fait même pas nuit ; il n'a pas de sang sur lui ; le monde est abominablement normal. Il sait qu'en arrivant au hangar, il prendra deux autres comprimés, peut-être trois, et il finira le scotch dans son lit jusqu'à se noyer dans un sommeil sans rêves. Il n'a qu'une seule chose à laquelle se raccrocher : la certitude d'avoir empêché aujourd'hui la naissance d'un nouvel Ézéchiél.



7. Le Bras-Droit

Cal ouvrit les yeux et plongea immédiatement dans une lucidité glaçante. Ses globes oculaires étaient gelés sous ses paupières. Son corps impatient de quitter le lit, comme s'il y croupissait depuis des heures alors que dehors, il faisait toujours nuit. Pendant un bref instant, il hésita. Mais il n'y eut pas de vision bizarre, pas de lever de soleil en accéléré, rien que la clarté surnaturelle qui précède l'aube, et cette sensation d'être parfaitement réveillé.

Il se redressa, horriblement conscient de la mécanique de ses muscles sous sa peau, les draps glissant entre ses doigts. Son sang reflua brusquement de son cerveau vers le reste de son corps, et le monde sembla osciller entre deux moments différents, deux images superposées espacées d'une seconde, qui se disputaient l'une l'autre pour devenir la réalité. Sa tension finit par se stabiliser et le vertige disparut. Le temps était à sa place ; tout était d'une banalité aberrante.

Cal n'avait qu'à regarder autour de lui pour s'en convaincre. Pourtant, il serra les poings sur les draps au bord du lit, affûtant le moindre de ses récepteurs nerveux, et il oublia de refermer l'annulaire gauche. La présence de son doigt le frappa comme un uppercut en plein visage : soudain il était de trop, il ne savait pas quoi en faire, il avait appris à vivre sans. Certains amputés souffrent de douleurs fantômes, lui c'était l'inverse : il souffrait d'absence fantôme. Le vide entre ses doigts se déroba à sa perception ; l'espace avait été comblé par cet annulaire qu'il n'avait jamais perdu. Évidemment. Quoi de plus normal ?

Petit à petit, il comprit que les sensations de son rêve le parasitaient : il percevait encore le goût âcre des comprimés dans sa bouche, la brûlure de l'alcool, une odeur de cigarette alors qu'il n'avait jamais fumé de sa vie. Mais il était soudain plus faible, moins corpulent, moins réactif. Bien que parfaitement réveillé, tous ses sens en alerte, l'attitude d'Ézéchiel commençait déjà à le quitter : la lenteur de ses réflexes l'exaspérait, comme son incapacité à aligner une pensée devant l'autre.

Un poids formidable enserrait sa poitrine, une pression de pessimisme dur qui l'empêchait presque de respirer, mais qui se dilua rapidement, comme un galet dans de l'acide sulfurique. Cal redevint lui-même, mais ce qu'il avait été durant ces quelques secondes le terrifia.

— Qu'est-ce qui m'arrive... ?

Même Socrate ne devait pas avoir la réponse à cette question. Le réveil indiquait en lettres digitales : 5 h 15 du matin. Il ne se réveillait jamais aussi tôt d'habitude, et s'il n'y avait que ça... Qu'il fasse un cauchemar, soit. Cela arrivait à tout le monde ; cela devait même être une preuve d'équilibre mental. Un deuxième le soir d'après, pourquoi pas. Mais que les deux soient liés... il ne comprenait pas. Les rêves n'étaient pas censés se compléter les uns les autres, pas vrai ?

— Bon sang, ça ne marche pas comme dans un putain de roman !

Il se rendit compte qu'il avait crié et tendit l'oreille. Aucun bruit. Ses parents dormaient toujours à l'autre bout du couloir, pour autant qu'il puisse en juger.

Cal se prit la tête à deux mains, et il mesura soudain toute la portée de son ignorance, les corrélations qui devaient se nouer chaque soir dans son esprit à l'abri de son inconscience, sans qu'il ne s'en rende compte. Comment pouvait-il affirmer que les rêves ne se passaient jamais ainsi ? Se rappelait-il d'au moins un seul de ses rêves avant aujourd'hui ? Peut-être suivait-il cette histoire de fous depuis des années déjà, sans s'en souvenir.

Il se leva d'un bond avec une irrépressible envie de hurler. Là, il aurait été définitivement bon pour l'asile. Se rendormir, inutile d'y songer. Une douche lui ferait du bien.

Il se lava avec une ardeur impitoyable, parce qu'il se sentait sale à l'intérieur de lui-même. Comme la dernière fois, les images de son rêve lui revinrent par fragments, et il resta obsédé par les yeux de ce petit garçon que le monstre avait tué de sang-froid. Un tel être humain pouvait-il exister ? Comment pouvait-il ressentir tout cela dans son sommeil, être lui ? Pourquoi est-ce qu'il s'imaginait qu'il abattait des enfants dans les bras de leur mère, pour le compte d'une espèce de psychopathe qui se prenait pour un chef de gang ? Il lui suffisait de fermer les yeux pour le voir encore, *Ryu*, et l'amitié qu'il avait ressentie pour lui. Cet homme lui avait ordonné d'assassiner ces gens, et il avait obéi sans poser de questions.

— Non, Cal ! C'était dans ton rêve ! Tu n'as tué personne, personne n'est mort !

Comment pouvait-il en être aussi sûr ? Peut-être parce que dans le cas contraire, la vérité aurait été trop dure à affronter.

Il arrêta l'eau de la douche quand il se rendit compte qu'il s'ébouillantait. Des nuages de vapeur avaient envahi la salle de bains ; ils tourbillonnaient comme des halos de brume dans l'obscurité de la nuit. Cal avait allumé la lumière, mais cela ne faisait que renforcer les ténèbres au-dehors ; elles apparaissaient noir abysse. La buée agrippait les miroirs, ruisselait sur les parois dans un silence étouffant.



Cal s'accrocha au lavabo des deux mains, comme à son dernier point d'ancrage, et l'intégralité du songe lui revint cette fois sans douleur. Avec quelques bonus en prime.

Une fois encore, il savait des choses supplémentaires : l'homme de son rêve s'appelait Ryu Hinata ; il avait vingt-trois ans. Ézéchiél et lui s'étaient rencontrés quand ils avaient douze ou treize ans : une amitié d'enfance. Un peu étrange, puisque dans les souvenirs qui revenaient à Cal en masse, Ézéchiél et Ryu passaient leur temps à se battre comme plâtre.

Ryu était orphelin : un fils de junkies qui ne lui avaient rien laissé d'autre après leur overdose qu'un passé lourd de misère et une enfance détruite. Ézéchiél, lui, avait perdu sa mère très jeune, et il haïssait son père de toutes les fibres de son être. Comme Cal.

Les deux garçons avaient basculé dans le caniveau à peu près au même âge, et ils n'en étaient jamais remontés depuis. Ils s'y étaient trouvés, enfoncés dans une délinquance de plus en plus crasse, du fight club clandestin au passage à tabac en règle entre bandes rivales.

À l'adolescence, Ryu était parti à la capitale pour tenter d'en investir les bas-fonds. Ézéchiél l'y avait rejoint peu de temps plus tard, poussé par une tragédie inconnue, et Ryu avait sauvé la vie de son camarade de rue. Dans quelles circonstances, pour quelles raisons, c'était un mystère que le cerveau de Cal n'était pas décidé à lui délivrer. Du moins, pas aujourd'hui.

Le coeur au bord des lèvres, le visage de Ryu envahit soudain son esprit. Ryu qui prenait la mort par la main comme une vieille amie et l'entremêlait à sa propre vie, Ryu qui dissimulait une âme sans pitié sous son masque de désinvolture monstrueuse, Ryu qu'il connaissait plus que quiconque, et qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer, d'aimer et de haïr tout en même temps, Cal et Ézéchiél réunis. Il se sentait déchiré en deux, infecté d'émotions purulentes qui voulaient s'échapper de lui par tous les pores de sa peau, une folie malsaine qui n'était pas la sienne et qui pourtant le contaminait comme une lèpre.

Cal recueillit son visage entre ses mains en coupe, parvenant sans savoir comment à faire le vide dans son esprit.

— Je ne sais plus qui je suis...

Il se redressa lentement, le dos ankylosé d'être resté courbé. Son reflet lui apparaissait trouble dans le miroir, comme s'il lui dissimulait une vérité insoutenable. Cal effaça la buée d'un revers de la main, et se rendit compte immédiatement que quelque chose clochait dans son regard. Il se rapprocha jusqu'à ce que son nez touche le miroir.

La substance brune était revenue. Une grosse coulée peu engageante, durcie par l'atmosphère. Comme la veille, Cal gratta la surface, essayant de recueillir un peu de matière sur son doigt, mais son souffle dispersa les granules dans l'air. Alors seulement, il releva les yeux sur son reflet, une boule d'incertitude au creux du ventre. Il se contempla sans vraiment se voir, comme on dévisage un inconnu dans la rue. Il déglutit lentement, ramenant sur sa langue le goût de la peur, qui cette fois n'avait plus rien d'irrationnelle. Il porta une main à son visage — la main gauche, avec ses cinq doigts — et il tira doucement sur ses mèches de cheveux noirs, plus longues à la base du cou. Il prit une profonde inspiration pour gonfler sa poitrine au maximum, tendre ses muscles, et lava son visage de toute expression. Voilà. C'était lui.

Les deux images se superposèrent à la perfection, lui debout à moitié nu devant son miroir, et l'homme de son rêve, Ézéchiél, se jetant un bref regard avant de sortir de sa salle de bains en contreplaqué.

Les mains de Cal se mirent à trembler contre le lavabo. Il sentit des larmes piquer ses pointes lacrymales, lui qui n'avait presque jamais l'occasion de pleurer. Il refusait de l'admettre ; il ne voulait pas.

L'homme de son rêve s'appelait Ézéchiél, il avait vingt-trois ans, et c'était un meurtrier. Mais l'homme de son rêve était également son jumeau parfait. Il aurait pu s'en douter dès la première fois qu'il l'avait incarné, mais cette nuit, il s'était vu lui-même en songe, il avait vu son reflet, et cela lui donnait quelque chose de si... tangible.

Cal resta suspendu à son propre regard, avec cette féroce envie de hurler, incapable de croire que son visage pouvait aussi être le sien, à lui, l'autre. Les changements étaient subtils : un doigt en moins, un tatouage en plus, des cheveux plus longs, peut-être quelques centimètres également. Quelle était la différence ? Six années de plus. Cal avait dix-sept ans, l'homme de son rêve vingt-trois. Il pourrait être lui. Il était lui.

— Tu es debout si tôt ?

Cal sursauta, mais son premier réflexe fut de fermer les poings, réflexe qu'il ne se connaissait pas. Il venait de sentir une décharge d'énergie brutale traverser son corps...

— Maman ! Je t'ai déjà dit de frapper, s'il te plaît.

— Désolée. Tu as encore la migraine ?

Ariane s'approcha. Elle voulut dégager une mèche de son front, mais il détourna la tête, ce qui le fit aussitôt culpabiliser :

— Je viens de prendre une douche, et je suis déjà couvert de sueur..., s'excusa-t-il.

— Tu es sûr que tu te sens bien ?



— Oui, c'est juste...

Il pensa à ses rêves, à ses visions, ses connaissances extralucides, et secoua la tête :

— Je vais très bien. Je dois manquer un peu de sommeil, c'est tout. Si ça se trouve, tu déteins sur moi : je ne supporte plus de me lever tôt. D'ailleurs, qu'est-ce que tu fais debout ?

— Je t'ai entendu prendre ta douche. Vu ce qui s'est passé hier matin, je voulais vérifier si ça allait.

Elle sourit avec une sincérité désarmante. Ariane était la seule personne qu'il connaissait à ne jamais forcer un sourire.

— Bon, et maintenant on fait quoi, jeune homme ?

— Va te recoucher.

— Hum, j'en serais bien capable... Mais toi, quelque chose me dit que tu ne vas pas te rendormir de sitôt. Je vais préparer le petit déjeuner.

— Mais Maman...

— Aucune objection : tu t'habilles et tu descends.

Ariane sortit sans rien ajouter, parfaitement consciente du regard indulgent qu'il lui adressait. Cal se dévisagea une fois de plus. Il était lui et rien que lui. Qu'allait-il donc s'imaginer ? Il posa sa paume contre celle de son reflet, la surface glacée du miroir, comme lorsqu'on laisse effleurer sa main tout contre de l'eau très froide. Du bout des doigts, il suivit le tracé de son bras nu, pâle, sans tatouage, pour remonter jusqu'à son poignet. Il se regarda dans les yeux. Jamais il ne pourrait faire de telles choses.

℘

Ce matin-là se produisit un événement dont Cal ne fut et ne serait jamais averti. Cela se passa dans la cuisine, dans sa propre maison. Ariane préparait du thé en se servant de tous les ustensiles dédiés à cet art : boule percée, composition à base de Darjeeling, sucre de canne artisanal. Pendant qu'elle s'affairait, une jeune fille poussa la porte et vint s'adosser au comptoir de la cuisine américaine. Ses longs cheveux blonds étaient réunis en une natte très serrée.

— Tu devrais faire attention, Anna, lui lança Ariane sans la regarder. Cal ne va pas tarder à arriver.

Elle avait dit cela sans qu'un seul bruit n'ait pu révéler la présence d'un intrus. Derrière elle, Anna se tortilla sur son siège :

— Je le sais bien, répondit-elle. Il ne sera là que dans quelques minutes, nous avons le temps.

— Qu'est-ce qui te préoccupe tellement ?

Ariane s'était retournée pour lui faire face. Sa voix ne trahissait aucune émotion : c'était celle d'un employeur à son subalterne. Anna, elle, tordait ses mains sur le comptoir comme en proie à une torture personnelle :

— Il a commencé à rêver, n'est-ce pas ?

— Oui. Je t'avais dit que c'était inévitable. C'est une des conséquences, il n'y a rien que nous puissions y faire. D'ailleurs, il ne devrait pas tarder à t'en parler, je pense. À toi ou à moi.

— Mais ce n'est pas...

— Ça n'a aucune importance ! Anna ! Il va rationaliser tout seul, ne t'en fais pas. Il va angoisser, se poser des questions, et puis il finira par l'accepter, tout simplement. Notre rôle à toi et à moi, c'est de faire en sorte qu'il n'y pense plus. Tu dois détourner son attention, c'est pour cela que tu es là, je te le rappelle. Tu y arriveras sans doute mieux que moi : tu as une plus grande influence sur lui.

Anna secoua la tête, sourcils froncés, une ride verticale au milieu de son front :

— Que doit-on faire alors ? s'enquit-elle.

— Attendre qu'il nous en parle. L'écouter lorsque ça viendra, lui donner toutes les explications rationnelles auxquelles il pense déjà. Et puis le danger sera écarté.

— Donc il y a un danger !

— Mais non ! Les choses ne peuvent pas se passer autrement, fais-moi confiance.

Ariane avait dit cela, mais sans la moindre douceur pour la jeune femme :

— Tu n'as qu'à jouer ton rôle exactement comme on te demande de le faire, conclut-elle.

Anna acquiesça, guère émue par la froideur d'Ariane. Elle-même observait la mère de Cal avec le regard d'un soldat pour son officier, non pour une femme qu'elle était censée connaître depuis l'enfance.

— Et détache cette natte, tu sais qu'il te préfère les cheveux lâchés !

Anna fit glisser l'élastique de sa tresse, et ses mèches ondoyèrent sur ses épaules avec une sensualité étudiée. Sans un mot de plus pour Ariane, elle passa son sac d'école en bandoulière et sortit de la cuisine.

À peine dix secondes plus tard, Cal descendait l'escalier et jetait son propre sac sur le comptoir, à l'endroit même où Anna s'était accoudée un instant plus tôt. Il prit son petit déjeuner, but le thé que sa mère lui avait préparé, et partit pour



le lycée sans que rien n'éveille ses soupçons.

℘

Cal n'avait jamais trouvé une journée aussi épuisante de toute sa vie. Le manque de sommeil embrouillait son cerveau, renvoyait son cauchemar contre les murs de son crâne comme une balle de squash. Il ne pensait plus qu'à ça ; l'image absorbait son esprit jusqu'à la dernière goutte. De minuscules aiguilles irritaient ses prunelles dès qu'il fermait les yeux.

Après les cours, il rentra directement chez lui. Depuis le début de la matinée, Anna semblait s'obstiner à le suivre comme une ombre, un inexplicable air inquiet plaqué sur le visage, et il était content de se retrouver enfin tranquille. Même s'il ne le lui aurait jamais avoué, bien sûr. Assis à son bureau à présent, seul dans sa chambre, il faisait tourner un crayon entre ses doigts sans même y penser. Il fixait le vide, rien en particulier, en proie à une profonde introspection. Il avait peur de découvrir ce qui se cachait au fond de lui-même.

Saisi d'une brutale inspiration, Cal réveilla son ordinateur d'un mouvement de souris et ouvrit Internet. Il inscrivit dans la barre de recherche : '*cauchemars violents récurrents*'. Il était peut-être un peu tôt pour s'alarmer, mais...

Il n'obtint qu'une série de forums plus insipides les uns que les autres, où des dizaines de personnes énuméraient leurs visions gores au possible.

' *Au moins, je ne suis pas le seul dans ce cas...* ', songea-t-il.

Mais aucun des rêves décrits par ces inconnus n'était aussi précis que le sien, et, paradoxalement, aussi dénué de signification. Là où les uns et les autres finissaient par retrouver derrière leurs visions un souvenir enfoui, une dispute avec un proche, voire une brève envie meurtrière comme il nous arrive à tous d'en avoir, Cal ne retrouvait strictement rien. Il ne connaissait aucune des personnes qui lui apparaissaient dans son sommeil, à l'exception de ce sosie de lui-même. Et encore, il doutait que ce monstre sans conscience lui ressemble vraiment.

Le fait de rêver de parfaits étrangers avait quelque chose de dérangent, presque surnaturel... Il leur devinait à tous, inconsciemment, une profondeur et une existence qu'un simple songe n'aurait pas suffi à leur engendrer.

Et puis il aurait dû retrouver des symboles, des références plus ou moins cachées à sa vie quotidienne... Ses visions n'étaient pas sombres, confinées et inextricables : tout avait lieu en pleine lumière, sans le souci d'aucune morale, sans le moindre remords de sa part...

Il découvrit sur l'un des sites que la violence exprimait un conflit, antérieur ou pressenti, mêlé à une sensation d'impuissance. Quel conflit ? Pourquoi toutes ces conneries d'émotions refoulées, de désirs inassouvis ? Est-ce qu'il pouvait vraiment vivre dans une tension constante, tirant un peu plus sur la corde chaque jour jusqu'à ce que ses nerfs claquent d'un seul coup ? Tant de violence gratuite... Ces émotions n'étaient pas les siennes.

Dans ses rêves, il ressentait un contraste permanent, partagé entre un plaisir de brutalité éphémère, inconsistant, et une haine sans cible précise, contre lui-même, mais aussi contre tellement plus... Il paraissait plus sûr de lui, mais c'était une confiance froide, quasi scientifique, tournée avant tout vers ses capacités physiques. Mentalement, le paysage était noir. L'homme qu'il incarnait était dérangé. Il souffrait et la colère l'avait dévoré jusqu'à la folie.

Même à présent qu'il était éveillé, Cal percevait ces émotions s'agiter en lui. Il pouvait les faire revivre pour mieux les comprendre, comme s'il avait soudain le pouvoir d'invoquer quelque esprit étranger à l'intérieur de son corps. Il se sentait brusquement l'âme d'un chaman vaudou...

Mais le panorama n'était pas complet : il lui manquait l'atmosphère si froide de son rêve, incontestablement l'hiver, la sensation de se trouver en un lieu bien réel...

Pendant quelques instants, Cal observa son lit. Il envisagea de faire une sieste : s'il fallait partir à la pêche aux indices, autant faire le plongeon tout de suite...

La certitude qu'il ne parviendrait pas à s'endormir lui fit abandonner l'idée aussi vite qu'elle lui était venue. C'était stupide ; il manifestait tous les symptômes du manque de sommeil : mal de tête, yeux irrités, bâillements incontrôlés... Mais quelque chose maintenait son esprit en alerte. Pour quelle raison ? Aucune idée. Au stade où il en était, il ne réagissait plus qu'à l'instinct.

Il y avait un sous-main calé sous son clavier d'ordinateur. Sans chercher à comprendre où cela le mènerait, l'envie de dormir déjà loin derrière lui, Cal raffermi sa prise sur le crayon qu'il tenait et commença l'esquisse d'un ovale, qu'il espérait voir devenir un visage.

Il n'était pas bon en dessin. Depuis l'enfance, cet art ne représentait pour lui rien d'autre que de la frustration, et cette fois encore cela ne rata pas : au bout de quelques traits, l'image qu'il visualisait dans son esprit s'évapora dans un entrelacs de formes grotesques. Le portrait était là, dans sa tête, mais impossible de le retranscrire. Sa main ne voulait pas, elle n'en avait pas le pouvoir...

Il ratura son esquisse et en commença une autre, furieux contre lui-même. Cette fois, il versa dans l'abstrait, sans chercher à s'imaginer quoi que ce soit. Il laissa son trait se délier en mouvements gracieux, attentif au frottement du crayon sur le papier qui faisait naître des frissons dans l'ensemble de son corps. Au bout d'un moment, il comprit où son cerveau voulait le mener. Il avait déjà entendu parler de ce phénomène autrefois, mais jamais il n'aurait cru que cela marcherait aussi facilement. L'écriture par libre association. Sauf qu'ici il n'écrivait pas : il dessinait. Ce qu'il avait pris



pour des courbes aléatoires reconstituait en réalité un motif qui s'était imprimé comme une tache d'encre dans sa mémoire.

Cal se recula sur sa chaise et considéra son oeuvre un instant. Il ne savait pas s'il devait se sentir terrifié ou satisfait. Il parvenait à un état d'aseptisation où aucune émotion ne semblait plus pouvoir germer en lui.

Il fit à nouveau tourner son crayon entre ses doigts. Cette fois, il prit conscience de son geste :

— C'est donc cela que tu m'as légué ? murmura-t-il, à la fois pour lui-même, pour sa main qui obéissait à des réflexes étrangers, et pour le dessin qui le fixait sur le bord de la feuille.

Le tatouage d'Ézéchiél s'épanouissait devant lui. Remis à plat, il formait un réseau de filigranes entrecroisés, une alternance de pleins et de courbes fluides, comme autant de serpents resserrés autour du bras de leur porteur, refermant boucles, spirales, noeuds et contre noeuds, avec une grâce magistrale.

Cal toucha le motif du bout des doigts, le souffle court, comme s'il allait lui transmettre quelque pouvoir occulte par ce simple contact.

Le grain du crayon de papier était doux sous sa peau. Il pouvait suivre les impulsions de sa main lorsqu'il avait tracé chaque aspect de la trame. Il y avait quelque chose de presque végétal dans ce dessin. Comme un boisseau de ronces dissimulant leurs épines. C'était délicat et poétique, et pourtant si fort, puissant, quasiment... clanique.

D'où lui venait cette intuition ? Pourquoi est-ce qu'il pouvait entendre le résonnement grave d'un tambour de cuir tendu à la simple idée de porter ce motif sur son bras, quand il ne s'agissait que des battements de son propre coeur ?

Il ralluma Internet et chercha : '*tatouages claniques*'.

Les résultats ne furent pas très probants : une fois encore, rien que des inconnus qui exhibaient leurs biceps comme un ensemble de cartes postales reliées pleine peau, et davantage de motifs motards que de majestés comme celle qu'il avait sous les yeux.

Mais, saisi d'une brusque inspiration, il sut soudain ce que ces entrelacs lui rappelaient et modifia sa recherche : '*tatouages celtes*'.

Cette fois, l'idée y était. Il y avait bien ces courbes imbriquées les unes dans les autres, à tel point qu'il était impossible de savoir où elles commençaient et se terminaient, comme un ouroboros sans fin. Mais rien de comparable au dessin qu'il avait vu. Il l'avait restitué à la perfection malgré ses piètres talents artistiques, comme si quelque chose d'autre avait guidé sa main. Cette main qui faisait tourner des stylos comme un voltigeur de haut niveau, la main qui recevait le tatouage dans son rêve...

Sans céder au pressentiment qui le gagnait, à la sensation de plus en plus poignante que ses membres ne lui appartenaient plus, Cal tenta de trouver des significations dans ces labyrinthes infernaux. Ils étaient captivants, capturaient le regard telles une illusion d'optique, une hypnose...

' *Tu en fais trop, Cal.* '

Il sut soudain où il devait aller. Cette fois, pas de prédiction étrange : c'était simplement son bon sens qui le guidait. Enfin, s'il en avait toujours un...

Cal déchira la feuille du sous-main à la hâte, sans froisser le tatouage, qu'il glissa dans son sac en bandoulière. Puis il sortit par la cuisine pour récupérer son vélo et deux minutes plus tard, il filait vers le centre-ville, vers une petite enseigne peu fréquentée dont le néon clignotant rose fluo annonçait : '*Lenny's Tattoo*'.

Si la ville où il avait grandi comportait une rue mal famée, c'était bien la rue où se dressait fièrement le *Lenny's Tattoo*. Il n'y avait personne, des monceaux de papier journal éparpillés sur le sol, des générations de sacs-poubelle délaissés par les éboueurs, et une rance odeur d'urine incrustée. La boutique où il se rendait ne répondait pas aux clichés du genre, pourtant. Cal n'aurait jamais pensé y mettre les pieds un jour. Pas tant qu'il dépendait toujours de ses parents pour financer ses études, en tout cas...

' Lenny ', même si tout le monde en ville savait qu'il s'appelait en réalité Gilles Kleber, s'était installé dans cette rue depuis presque dix ans. Il avait repris l'ancienne boutique de tatouage, devenue un taudis abominable fermé par l'inspection sanitaire, et était demeuré un an en travaux, portes closes.

Monsieur Kleber n'avait donné aucune explication. Pendant toute la durée du chantier, les vitrines avaient été recouvertes de peinture blanche, et, s'il se montrait poli et étrangement banal pour un écorcheur de chair, Kleber n'avait manifesté aucune intention de se lier avec sa nouvelle clientèle. Jusqu'au jour où des ouvriers avaient dressé des échafaudages pour refaire la façade, et là, il était devenu évident que le *Lenny's Tattoo* — à l'époque le *Kevin's Tattoo*, comme quoi les modes ne changeaient pas — allait connaître une véritable renaissance.

Aujourd'hui, le *Lenny's* était reconnu par la majorité des autres commerçants de la ville. Kleber avait longtemps irrité par son mutisme buté, mais son talent avait vite coupé les langues de fourche. Il travaillait lentement, avec soin et dans la plus grande hygiène, si bien que Cal avait entendu sa mère le qualifier un jour de 'tatoueur respectable', ce qui n'était pas peu dire quand on connaissait son aversion pour les dessins organiques.

Cal poussa la porte de la boutique, qui carillonna comme un tintement d'apothicaire. Encore un choix plutôt curieux,



mais c'était le cadet de ses soucis. Gilles Kleber était seul à son comptoir, penché sur des livres de comptes rédigés à la main. Un haut-parleur diffusait de la musique rock à l'autre bout de la boutique, dans une pièce qu'il ne pouvait pas voir. Il savait que Kleber engageait un apprenti à mi-temps, un jeune homme couvert de tatouages, comme il se devait, alors que son patron n'en portait aucun. Du moins aucun de visible.

Monsieur Kleber était petit, enrobé, âgé mais bien portant, le crâne totalement chauve souligné par des lunettes rondes. Il avait l'air à cent kilomètres de la discipline qu'il s'était choisie.

— Je peux faire quelque chose pour toi ? demanda-t-il à Cal de sa voix calculée, sans une inflexion au-dessus de l'autre.

Une parfaite voix de commerçant.

Cal se frotta la tête, par nervosité, sans vraiment savoir ce qu'il était censé dire.

— Je voudrais juste un renseignement en fait, Monsieur... Lenny.

Le visage de Kleber ne changea pas d'expression :

— OK, approche.

— Voilà...

Cal défit son sac, de plus en plus mal à l'aise, et en sortit la page déchirée qu'il posa à plat sur le comptoir, sans toucher au livre de comptes.

— Je voudrais savoir si... si vous pouviez me dire à quoi vous fait penser ce genre de tatouages.

Monsieur Kleber considéra la feuille un moment, leva sur le garçon un regard circonspect, puis la tourna dans l'autre sens.

— Non, c'est dans ce sens-là que...

— Je m'en doute, petit. Laisse-moi regarder maintenant.

Cal ravala sa salive, se sentant rougir. Kleber rajusta ses lunettes et déclara, après quelques secondes de réflexion :

— C'est un motif celte.

— J'avais cru reconnaître ça moi aussi...

— Non, ce que je veux dire, c'est que c'est un véritable motif celte. Pas une espèce de symbole tarabiscoté comme on en fait beaucoup maintenant. Deux-trois spirales enroulées, quelques arabesques à droite à gauche, et tout devient *celte*. Tu peux me croire, j'en vois beaucoup défiler. C'est plutôt populaire en ce moment.

— Et qu'est-ce que ça signifie ?

— Eh bien à la base, ça servait à marquer les guerriers de chaque tribu. Comme tous les tatouages claniques, d'ailleurs. Tu avais des marques pour les guerriers, pour le chef, pour le chaman... Aujourd'hui, je ne peux pas te dire ce que celui-là signifie en particulier. Ils ont perdu tout leur sens avec le temps. Ils se sont transmis de peau en peau, si tu vois ce que je veux dire. Maintenant, on ne les choisit plus que pour leur côté esthétique.

— Est-ce que...

Cal hésita, mais il devait poser la question :

— Est-ce que ce serait le genre de tatouages qu'on pourrait trouver chez un gang ?

Kleber plissa ses petits yeux ronds, qui paraissaient minuscules derrière ses lunettes en écaille :

— Les gangs aiment bien ce genre de motifs, c'est vrai, répondit-il avec prudence. Les symboles celtes, chrétiens, ou alors asiatiques.

— Et donc ça voudrait dire quelque chose ? Vous savez, comme les tatouages qu'on se fait en prison, les trucs comme ça...

— Tu regardes un peu trop de séries télé, toi.

— Non, mais sérieusement ! Si un type avait ça sur son avant-bras droit, est-ce que ça voudrait dire quelque chose ?

— Tu sais, je ne suis pas un tatoueur de gang, rétorqua Kleber sans plus cacher une pointe d'ironie. Je ne suis même pas sûr qu'il y ait un gang dans cette fichue ville. Franchement, tu as vu où on est ? Tu veux faire quoi, petit ? Tu es le fils de Victor Calbot, c'est ça ? Tu veux monter ton groupe, jouer les durs et faire peur aux riverains sur ta bécane à roulettes ?

— Non ! protesta Cal, de plus en plus désespéré par le tour que prenait la conversation. Je suis juste curieux, c'est tout.

Monsieur Kleber jeta de nouveau un oeil sur le dessin, comme s'il l'aspirait, lui aussi.

— Où tu l'as vu, ce tatouage ? demanda-t-il finalement.

— Sur le bras d'un type.



— Et il faisait partie d'un gang, ce type ?

— Je n'en sais rien ! Vous l'avez dit vous-même, il n'y a pas de gang dans cette ville. Ça m'a juste marqué, c'est tout.

Cal se sentait hors d'haleine, hors de lui, mais il ne pouvait pas en dire plus. Il espérait seulement que Kleber ne répandrait pas la rumeur du fils Calbot magouillant avec des zonards dans toute la ville.

— Bon, écoute, reprit le tatoueur. Et ça, n'importe qui pourrait te le dire, d'accord ? C'est de la pure logique... Les gangs ont une hiérarchie, pas vrai ?

— Je suppose...

— Les mecs qui se font tatouer comme ça, ils ont leur propre langage, ils donnent le sens qu'ils veulent aux symboles. Mais ce qui compte le plus, c'est la localisation.

— Comment ça ?

— Ton type s'est fait tatouer ça sur l'avant-bras droit : logique. C'est un bras droit. Un second.

— Vous croyez vraiment que ça pourrait être aussi simple ?

— Tu me demandes des réponses, petit. Moi je te dis juste ce que j'en pense. Et puis, j'ai beau ne pas verser dans les gangs, je connais des mecs qui le font. Un chef se ferait tatouer quelque chose de bien central : ici par exemple.

Il pointa la poitrine de Cal, qui recula inconsciemment.

— Mais celui-là, c'est un sacré beau tatouage, ajouta Kleber en revenant au dessin. Je pourrais te le faire, si tu veux.

Cal en resta muet. La proposition le frappa de plein fouet, tentante, irrésistible. Il pourrait demander à monsieur Kleber de le lui faire. Là, tout de suite. Ce serait tellement facile, tellement facile de devenir lui...

Pendant quelques secondes, Cal s'imagina lui-même, et non plus l'homme de son rêve, ce tatouage sur le bras. Il n'aurait plus qu'à se laisser pousser les cheveux, et d'ici quelques années...

Le motif lui plaisait ; il le voulait, même si tout ce qu'il y avait de raisonnable en lui se dressait contre cette seule volonté. Que dirait sa mère, que diraient ses proches, et puis pourquoi, au nom du ciel, voudrait-il un tatouage pareil ?

Il revit son reflet dans le miroir, ce matin, et le reflet dans son rêve. Cela provoqua quelque chose en lui, quelque chose qui resta bloqué dans sa gorge, qui délivra ses pensées du carcan de ronces où elles s'étaient repliées :

' *Ce serait comme ça que tout commencerait...* ' songea-t-il sans se soucier de s'il parlait à voix haute ou non. ' *Ce serait la première étape pour devenir lui. Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas laisser cela arriver !* '

Il se rendit compte qu'il haletait, et que monsieur Kleber le fixait d'un oeil inquiet derrière son comptoir :

— Tu sais, tu n'as pas à avoir peur, tenta de le rassurer le petit homme. Ce ne sera pas agréable, pour ça je ne peux pas te mentir, mais si des dizaines de personnes le supportent, tu peux bien y arriver.

Cal baissa les yeux :

— Non... Il faut que je parte...

D'un seul geste, il récupéra la feuille sur la table et la fourra dans son sac sans plus se soucier de la froisser.

— Attends ! s'écria Kleber. Tu pourrais me la laisser comme modèle ?

— Certainement pas !

Cal ne s'entendit pas répondre : il se rua dehors, enfourcha son vélo et sortit aussi vite qu'il le put de la ruelle. Il avait l'horrible sensation de s'être trouvé au bord d'un grand précipice. D'avoir failli basculer dans quelque chose de sombre, innommable et sans fond.

Comment décrire cette attraction magnétique qui l'avait saisi dans la boutique de tatouage ? Ce besoin irréprensible de porter ce motif sur sa peau, comme si c'était là qu'il devait se trouver ?

En rentrant chez lui, sa mère le cueillit dans la cuisine, et Cal dut faire un effort surhumain pour se contrôler :

' *Je suis en train de devenir complètement psycho...* '

— Cal, tu es sûr que ça va ? s'enquit aussitôt Ariane.

— Non, je vais...

La recette du parfait mensonge : incorporer une dose de vérité pour le faire avaler :

— J'ai foiré la biologie ce matin.

Ariane parut sincèrement surprise, et même inquiète :

— Assieds-toi, raconte-moi tout, lui intima-t-elle.

Cal fit le tour de la table, réticent, mais il finit par obéir avant qu'elle n'insiste :



— J'étais déconcentré, c'est tout. J'avais beau réfléchir, mon esprit restait blanc.

— Ça fait deux nuits de suite que tu ne dors pas bien ! Tu n'aurais pas dû y aller.

— Maman, je ne suis même pas malade !

— Ça suffit maintenant, écoute-moi. Tu vas aller dans le salon te mettre un film, et tu ne bouges plus. J'appelle Anna pour qu'elle vienne. Le dîner sera bientôt prêt, et ensuite, je t'envoie directement au lit.

— Tu n'as pas besoin d'appeler Anna !

— Allons donc. Tu as mauvaise mine, je le vois. Les mères sentent ce genre de choses. Ariane le fixa un instant dans les yeux, sans ciller. Cal eut l'impression qu'elle voulait lui transmettre quelque chose par ce simple regard.

— Tu sais que tu peux tout me dire, Cal, reprit-elle très doucement.

' Elle se fait du souci à cause de moi... Non, mais quel idiot je fais !'

Cal lui prit la main, si petite entre les siennes :

— Tout va bien, Maman, la rassura-t-il. Tu ne crois pas que tu en fais un peu trop ?

Elle secoua la tête avec un sourire :

— Pas quand il s'agit de mon fils.

Puis, d'un air plus ferme :

— Allez, file !

Cal se déroba dans le salon pendant qu'il l'entendait presser les touches du téléphone mural. Voilà qu'il allait aussi devoir jouer la comédie devant Anna...

Mais Cal était forcé de l'admettre, sa mère avait raison : il se sentait mal. Un mal-être intérieur, et non une douleur physique. Une pensée de son alter ego lui revint soudain en mémoire : ' Je me suis fait une raison depuis longtemps, mais l'esprit humain, lui, ne renonce pas à se torturer. Alors j'ai tué mon esprit '.

Il comprenait à présent l'origine d'une telle réflexion, et cela ne fit que le déprimer encore plus.

Il ignora le canapé et se laissa tomber dans un pouf, rien de plus qu'un grand sac de toile rempli de billes de polyester, qui prit immédiatement la forme de son corps. Il se rendit compte qu'il avait allumé la télévision sur les dessins animés seulement quand il entendit le rire d'Anna qui l'espionnait depuis l'encadrement de la porte :

— Tu retombes en enfance ? le taquina-t-elle. Ta mère a raison, tu dois vraiment être fatigué.

Elle prit place sur le pouf à côté de lui, avec grâce, comme toujours. Puis elle saisit sa main dans la sienne, et il ne put se résoudre à l'ignorer plus longtemps :

— Je sentais bien que quelque chose n'allait pas aujourd'hui, commença-t-elle avec un petit sourire d'excuse. Je suis désolée, j'aurais dû te demander.

— Mais arrêtez tous de vous en faire pour rien ! s'exclama Cal en se retenant d'exploser. C'est de la paranoïa !

Elle éclata de rire, puis fit tomber son pouf sur le sien avant qu'il n'ait le temps de réagir. Tous deux roulèrent aussitôt sur le plancher, emportés par leur élan, jusqu'à ce qu'Anna immobilise Cal en pesant de tout son poids sur sa poitrine :

— Tu devrais être content qu'il y ait autant de gens qui s'inquiètent pour toi, objecta-t-elle.

— Ça m'énerve plus qu'autre chose.

— Cal, s'il te plaît.

Il vit qu'elle était sérieuse, alors il la laissa continuer :

— Tu ne t'en ferais pas pour moi, si tu me voyais errer toute la journée comme un zombie ? Ose le nier.

Il poussa un profond soupir, puis glissa une main dans ses longs cheveux blonds. Elle allait réussir à le rendre coupable, en plus de tout le reste.

Anna baissa la tête pour écouter les battements de son coeur. Il l'enlaça tout contre lui, et ils auraient pu s'endormir ainsi si le temps s'était arrêté.

— Je suis désolé, murmura Cal au bout d'un moment. Mais je n'ai rien, vraiment.

Cela l'affligeait de lui mentir, mais... tant qu'il n'avait aucune réponse, qu'aurait-il bien pu lui raconter ? Cela ne ferait que l'inquiéter encore plus, et sans raison valable.

— Les enfants, à table !

Cal et Anna se redressèrent aussi vite que l'éclair, pas suffisamment pour éviter Ariane qui les fixait d'un air entendu :

— Anna, tu manges avec nous ?

— Bien sûr.

Les deux femmes disparurent dans la cuisine, et Cal ressentit soudain l'envie de ne pas se retrouver seul. Il avait pris



leur présence pour une nuisance, alors qu'en fait... elles le réconfortaient. Le dîner fut un vrai soulagement, à tous points de vue. Victor Calbot ne rentrerait pas avant tard le soir ; Ariane et Anna se renvoyaient la balle pour savoir qui devait rester au chevet de Cal ; c'était un repas chaleureux. Assez pour dissiper tous ses troubles de la journée.

Cal se mit au lit tôt ce soir-là, comme sa mère le lui avait recommandé. En vérité, il attendait l'heure du coucher depuis déjà bien trop longtemps. Depuis qu'il avait ouvert les yeux ce matin, peut-être bien. Son cœur palpitait d'anticipation, parce qu'il savait que d'une façon ou d'une autre, le sommeil lui apporterait des réponses. Si les forums qu'il avait consultés dans l'après-midi disaient vrai, ses rêves étaient un message de son subconscient, qui se répéterait tant qu'il ne l'aurait pas compris.

Il était temps d'aller voir ce que son esprit avait à lui dire.



8. Troisième Rêve

— Ézéchiel. Ézéchiel ! Réveille-toi.

Ézéchiel ouvre les yeux, au sortir d'un sommeil en demi-teintes, et tombe sur le visage de Ryu :

— Qu'est-ce que tu fous là ? s'exclame-t-il. Il est quelle heure ?

— Dix heures du soir.

— Quoi ?

— Tu as dormi toute la journée, tu ne crois pas qu'il est temps que tu te bouges ?

Ézéchiel se redresse lentement. Tout son corps est ankylosé, comme si le moindre de ses muscles pesait plus de cinq tonnes. Il a mal à la tête, une gueule de bois comme il n'en a encore jamais connu, qui aspire son cerveau et le broie de l'intérieur :

— Je ne suis pas dans ma meilleure forme, Ryu...

Son associé le dévisage, agenouillé sur son lit comme si c'était le sien :

— Tu en as pris trop, je t'avais prévenu.

— Tu as dit qu'il n'y avait pas d'effets secondaires.

— Quand on respecte les doses.

— Quelles doses ? C'est un médicament expérimental, il n'y a pas de doses.

— Ah, laisse tomber.

Ryu ramasse les comprimés sur le sol et lui en donne deux dans un verre d'eau :

— Tu en as pris trop d'un coup, et ensuite plus du tout : ton corps s'est sevré trop brutalement. Prends ceux-là tout de suite, et on rééquilibrera le dosage progressivement.

— Pas d'accoutumance, hein ?

— Il faut que ton organisme s'habitue, c'est tout.

Ézéchiel ne réfléchit pas. Une foule de souvenirs se presse à la barrière de son esprit ; il pourrait les faire éclater s'il forçait ne serait-ce qu'un tout petit peu, mais il avale les comprimés et tout repart immédiatement aux oubliettes. Son mal de crâne s'estompe aussitôt ; ses sensations fondent pour devenir molles. Il baigne dans une sorte de soupe anti-sensorielle où tout lui apparaît flou.

Ryu lui secoue l'épaule, son regard aiguisé concentré sur le sien :

— Ça va, mon vieux ?

— Maintenant oui.

Ézéchiel évolue dans un monde irréel, sans perception, où pourtant il ne perd rien de ses facultés précises. Il lui suffit de porter son attention sur un point en particulier pour diluer le brouillard en lui, le temps d'accomplir sa tâche. Il se sent plein, entier, et c'est une curieuse certitude : quelque chose remplit sa poitrine, dissipe le vide, écrase toute émotion négative. Bien qu'un peu groggy, il peut réfléchir vite, sans effort, avec plus d'acuité même. Et sans aucune souffrance.

— Ézéchiel, insiste Ryu. Allez, viens, on a un travail à faire.

Ézéchiel regarde Ryu, et il sait à cet instant qu'il pourrait lui demander n'importe quoi. Il pourrait lui demander n'importe quoi, il le ferait, car il n'a plus d'ambitions, plus de regrets, plus de rêves personnels : seule subsiste leur amitié, et il serait capable de lui dédier sa vie entière. D'ailleurs, il l'a déjà fait.

— Où est-ce qu'on va ? demande-t-il sans plus hésiter.

— Au *Coxbomb*. J'ai rameuté tous nos hommes là-bas.

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Je te raconterai quand on y sera. Allez, viens.

Ézéchiel se lève, enfille une chemise qu'il boutonne à moitié et esquisse un geste vers la boîte de comprimés. Ryu lui donne une tape dans le dos :

— Oui, prends-en quelques-uns.

Voilà qui promet d'être de bon augure...

℘

Le *Coxbomb* est un night-club en périphérie du centre-ville, dans une rue animée où les sorties de boîte sont monnaie



courante. À cette heure-ci néanmoins, c'est encore la queue devant l'entrée. L'homme qui barre la file est l'un des employés de Ryu. Plus loin dans la foule, Ézéchiél aperçoit les tocards qui squattaient chez lui la veille. Tout le monde est là.

Ryu a réussi à le trimbaler à bord d'une Mercedes, qu'il s'est payée avec toutes leurs recettes de l'année précédente. Ézéchiél touche d'un air distrait la conduite intérieure cuir de la voiture. Ryu mène une vie largement au-dessus de ses moyens, avec la gestion de son hôtel, le *Renaissance*, le loyer de ses deux appartements, la voiture, le hangar, le prix des marchandises, et il en a parfaitement conscience. Mais c'est parce qu'il a également confiance en ses futurs profits. Il a une manière si offensive d'attaquer la vie... Ézéchiél l'admire depuis toujours pour cela, même si bien sûr il ne le lui avouera jamais. Dans le milieu qu'il s'est choisi, Ryu ne risque pas seulement un redressement fiscal en cas de faillite, mais sa propre vie. Il doit faire preuve d'une confiance absolue en ses capacités pour oser faire ce qu'il fait...

Ryu ne conduit pas lui-même : leur chauffeur arrête la voiture devant le club et tous deux sortent en pleine nuit comme deux superstars au clou de la soirée. Leurs recrues viennent former une haie d'honneur autour d'eux, éloignant les gens qui se demandent qui ils sont. Ils entrent dans le *Coxbomb* en maîtres des lieux. Ce n'est pas le cas, bien évidemment. Mais même s'il ne lui raconte pas tout, Ézéchiél a perçu une partie du plan de Ryu, qui tient à faire croire, absolument, que le night-club lui appartient.

— Quand tu auras fini ta comédie, tu m'expliqueras ce qui se passe, murmure Ézéchiél à l'oreille de son ami pendant qu'ils s'installent dans un salon privé au fond de l'établissement.

Comme on pourrait s'y attendre, il fait sombre ; des lumières psychédéliques révèlent par intermittence des jeunes filles qui se déhanchent sur des rythmes endiablés, se disputant la vedette de la soirée.

Le bar occupe tout un mur de la boîte, bardé de néons phosphorescents. Plusieurs groupes se rassemblent sur de longs sofas couvés, les bras possessifs des hommes enroulés autour de jeunes femmes lascives. Lorsqu'elles aperçoivent Ryu et Ézéchiél seuls, plusieurs d'entre elles tentent d'ailleurs rapidement de les approcher, mais Ryu les repousse :

— On a d'autres choses à faire ce soir, déclare-t-il de son air déterminé. Mariaquer a bien reçu ton message d'hier, mais ce sera loin d'être suffisant pour le retirer des affaires.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je l'ai appelé ce matin. Je lui ai demandé comment il avait trouvé mon petit bonus.

— Tu as vraiment envie de mourir toi !

— Du calme. Ça va marcher. Et tu sais pourquoi ?

Ryu se rapproche de lui. Ézéchiél ne se dérobe pas, habitué à ses combines théâtrales :

— Mariaquer a deux autres enfants. Celui que nous lui avons pris, c'était son plus jeune fils. Une fleur de notre part, en quelque sorte. Je lui ai dit que la prochaine fois, je pourrais bien m'en prendre à son petit héritier, *Louis*.

— Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

— Il m'a envoyé me faire foutre, et je sais de source sûre qu'il a lancé tous ses hommes à notre recherche en ce moment.

— Non, sans blague ? Et c'est pour ça que tu te pointes ici bien sûr, quelle logique.

— Franchement, tu me vexes. Je croyais que tu avais un peu plus confiance en moi.

Ryu garde un instant le silence, le temps de se faire prier. Pire qu'une vedette :

— Tu te rappelles ces mecs, dans le hangar ? finit-il par lâcher. Ceux que tu as traités d'incapables ?

— Oui.

— Eh bien tu avais parfaitement raison, c'est pour ça que je les ai engagés.

— Après tu t'étonnes que je me demande ce que tu fais...

— C'est de la chair à canon, Ézéchiél !

Le regard de Ryu s'enflamme, fiévreux, comme lorsqu'il a l'une de ces idées lumineuses qui lui ont rapporté plus de trois cent mille billets en un an :

— Mariaquer sait déjà que j'ai l'habitude de me montrer au *Coxbomb*, poursuit-il. Avec l'arrivée qu'on vient de faire, ses hommes ne vont pas mettre plus de cinq minutes à nous repérer. Alors qu'est-ce qu'ils vont faire, à ton avis ? Ils vont se pointer, massacrer tous ces pauvres glands que j'ai postés à l'entrée, et nous on s'éclipse tranquillement par la porte de derrière.

— Quoi ?! Mais tu es...

Ézéchiél n'a pas le temps de finir sa phrase : surmontant le boucan infernal de la musique électro, deux hommes enfoncent soudain la porte de la boîte, suivis d'une dizaine d'autres. Ce n'est qu'un petit contingent de l'armée qui les attend.



Ézéchiel se lève en sursaut. Il n'a pas emporté d'armes et il maudit Ryu pour son insouciance, mais tout se précipite : Ryu l'attire sous les projecteurs, là où tous leurs ennemis peuvent les voir, puis il le pousse vers les portes battantes des cuisines. Ézéchiel ne se pose plus de questions : il se laisse entraîner dans les entrailles de la boîte, entre des couloirs obscurs, des salles carrelées malades, des loges élimées jusqu'à la moelle, le tout dans un chaos ininterrompu, leurs poursuivants derrière eux. Ils s'enfuient ; ils courent comme des dératés, les pulsations de la musique semblables aux battements de leur coeur, rythmant leur désordre effréné. Ils finissent par sortir à l'arrière de la boîte, dans une ruelle qui pue les rats et l'urine. Une moto les attend, les clés sur le contact, avec deux casques. C'est un bolide, un monstre, mais Ézéchiel ne se demande pas comment Ryu a encore pu se payer cet engin : il monte derrière le jeune homme qui a déjà relevé la béquille et démarre.

La bécane fonce dans la nuit, sous le crachin naissant. Il y a plus discret pour disparaître, mais ils s'enfoncent dans un dédale de venelles où aucune voiture ne pourra jamais les suivre. Les hommes de Mariaquer ont le temps de les apercevoir, tous les deux bien vivants sur le dos de la moto, et quelque chose murmure à Ézéchiel que c'est exactement ce que Ryu recherche.

— On s'arrête là pour ce soir.

Ryu stoppe l'engin devant le hangar, après un long détour à la périphérie de la ville, au bord du canal. Ils ont roulé presque toute la nuit pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Il est trois heures du matin quand Ézéchiel rouvre enfin la porte coulissante, les jambes en coton, fatigué alors que ça ne fait même pas six heures qu'il s'est levé. Sa vieille colère pointe à l'horizon, sa Némésis qui s'incarne dans presque chaque chose qui touche son regard. Ryu lui tend une cigarette qu'il allume au bout de la sienne. Il a une telle faculté à anticiper les gens que cela confine à la divination...

— Maintenant, tu vas m'expliquer ta petite mise en scène, lui lance Ézéchiel d'une voix sans appel.

— Ça ne devrait pas être trop difficile à saisir.

— Je crois que je te suis. Mais seulement jusqu'à un certain point.

Ryu s'adosse à la paroi du hangar, sans y entrer. Ils ne peuvent pas voir les étoiles à cause de la ville qui ne dort jamais. Le ciel est obscur, mais les yeux de Ryu le sont encore plus. Il exhale une longue bouffée de cigarette qui se perd en volutes, quelque part vers la Voie lactée.

— Dans quel état se trouve Mariaquer à ton avis en ce moment ? lui demande-t-il alors. Qu'est-ce que tu ressentirais si tu étais à sa place ?

Ézéchiel tente d'y réfléchir, sincèrement, mais il en est incapable. Il se rappelle de ce qu'il a fait, mais impossible d'y rattacher la moindre émotion. Donc comprendre celles d'un autre...

— Ah oui, j'oubliais que tu n'es pas vraiment le mieux placé pour répondre à ce genre de question, se corrige Ryu. Plus maintenant en tout cas.

Il désigne les comprimés dans sa poche d'un signe de tête. Ézéchiel en avale deux sans y penser. Le geste devient vite une habitude, lui qui fuit la routine comme la peste. Les habitudes sont les pires ennemies des meurtriers.

— Bref, reprend Ryu comme s'il ne s'était pas interrompu. Il est fou de chagrin, ça, c'est un fait. Il est choqué, en colère, enfin je te passe toutes les étapes du deuil. En ce moment, il ne peut plus penser qu'à une seule chose : me faire la peau. Parce que c'est comme ça qu'il a été élevé, c'est comme ça qu'il a appris à réagir. Ce n'est pas le genre de mec qui va rentrer dans sa tanière pour consoler ses proches, même s'il a peur pour eux. Autre variable ça d'ailleurs : il a peur. Parce que je l'ai menacé, je suis passé à l'acte, maintenant il sait que je suis sérieux, et que je peux m'acharner sur lui si je le désire. Alors qu'est-ce qu'il doit faire selon lui ? M'éliminer. Quoi de plus logique ?

— Jusque-là, je crois que n'importe quel imbécile trouverait ça logique.

— Donc tu devrais être en mesure de suivre.

Ryu lui adresse un clin d'oeil joueur :

— Maintenant, réfléchis à ce qui vient de se passer ce soir.

Mariaquer me sous-estime, il me prend pour un petit morveux arrogant.

— Il n'a pas tout à fait tort.

— Ah, ne te venge pas sur le mauvais front, je ne suis pas arrogant.

— Continue.

— Bref, pour lui ça semble normal que je sois assez stupide pour me montrer à la boîte ce soir. Ses hommes nous ont repérés, il a envoyé toute sa garde rapprochée et ils ont massacré tous ceux qui travaillaient pour nous. Alors maintenant, qu'est-ce que Mariaquer doit penser ? Il a détruit tous mes alliés, donc il me croit faible, ce qui va l'amener à me sous-estimer encore plus. *Mais...* il sait que je me suis échappé et que je suis en vie, quelque part.

Sur le visage de Ryu s'esquisse alors un sourire cynique, celui qu'il affiche quand il croit parler des grandes vérités de l'existence :

— Il n'y a rien de pire qu'une vengeance inachevée, Ézéchiel, murmure-t-il. Si cela ne suffit pas à le rendre



cinglé, je suis prêt à me livrer à ses hommes sur-le-champ. J'ai fait tuer son fils, et je suis toujours libre. Le meurtrier de son fils ! Tu vas voir. On n'a qu'à attendre ; je lui donne quatre mois, tout au plus. Son organisation va se démanteler de l'intérieur, à commencer par la tête.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Puisque les sentiments ne sont pas ton fort, laisse-moi m'occuper de cet aspect-là. Je vais m'installer ici pendant quelque temps.

— Quoi ?

— Je t'en prie, cache ta joie. J'ai vendu les deux appartements, et j'ai confié la direction du *Renaissance* à Hoffman. Il faut que tout le monde croie que j'ai quitté la ville, au moins le temps qu'il faudra.

Ézéchiël se tourne pour lui faire face, hérissé par l'instinct du danger :

— Ryu, tu es complètement malade ! Qu'est-ce que tu prévois de faire ? On n'a plus rien ! Plus d'hommes, plus de QG, et je suppose qu'on n'a même plus la voiture non plus !

— Non, je l'ai vendue hier matin. Un mec de la boîte l'a récupérée au parking. Et puis calme-toi, regarde autour de toi. On a le hangar. En plus, il n'y a pas plus sûr comme endroit : il n'est pas à mon nom. On a l'argent des apparts, donc pas de problème pour acheter la marchandise. Quant aux hommes, on s'en occupe dès demain.

— Qu'est-ce que tu...

Ryu le saisit par l'épaule :

— Relaxe, Ézéchiël. Réfléchis cinq minutes et tu comprendras. Tu n'es pas sorti d'un lycée privé pour rien, je sais que tu as de la cervelle. Si tu ne la réduis pas trop en bouillie.

Ézéchiël détourne la tête, mais ne peut pas échapper à la poigne de Ryu :

— Tu sais que je ne fais pas ça, proteste-t-il à voix basse.

— Je le sais. Alors fais-moi confiance. À partir de maintenant, Mariaquer va se concentrer sur un seul et unique objectif : me retrouver. Il va employer tous ses hommes rien que pour y parvenir, jusqu'à ce que ça devienne obsessionnel, et ses seconds ne vont pas tarder à s'en apercevoir, crois-moi. Ils vont se poser des questions, ça va descendre l'échelle de ses adjudants qui vont tous remettre son pouvoir en cause, et puis ce sera la chute du vieux lion. Précipité par sa propre folie. Les gens deviennent fous, Ézéchiël, d'amour ou de chagrin, souvent les deux. Il y aura des problèmes de succession pendant un temps, des guerres intestines, et ils finiront par s'entre-déchirer les uns les autres sans que nous n'ayons plus rien d'autre à faire. Tu as étudié l'histoire, tu sais qu'il suffit d'observer n'importe quel système politique pour comprendre que cela fonctionne toujours pareil.

— C'est vrai...

Ézéchiël fixe son ami dans les yeux, si insoupçonné de l'extérieur :

— Tu es un vrai manipulateur...

Il dit cela sans émotion, un peu d'admiration peut-être... Ryu le sait et c'est pour cela qu'ils s'entendent si bien depuis toujours. Il paraît que les grands esprits se rencontrent, pour le meilleur et cette fois-ci pour le pire.

Ils passent le reste de la nuit dehors, à regarder le jour se lever sur les entrepôts. Ézéchiël ne se rappelle pas de leur discussion, si ce n'est qu'il ne s'est pas senti aussi serein depuis très longtemps. Vers six heures du matin, Ryu se redresse et lui tape sur l'épaule :

— Il est l'heure d'aller chercher nos hommes, décrète-t-il.

— Et où est-ce que tu vas les trouver ?

Ryu lui lance un casque et enfourche à nouveau la moto :

— Si tu es sage, je te laisserai conduire au retour.

— Va te faire foutre.

Ézéchiël monte derrière lui et ils partent, destination inconnue, mais cela n'a pas vraiment d'importance. Il a confiance en l'ami qui le précipite vers ce futur obscur.

Leur périple les emmène jusqu'aux hauts plateaux de la ville, communément appelés les quartiers chics. Ryu gare la moto à l'arrière d'un lycée et tous deux vont s'abriter dans les ombres, attendant que la cloche sonne.

— Je ne savais pas que tu faisais les cours d'école, maintenant, commente Ézéchiël, qui ignore toujours ce qu'ils viennent faire ici de si bon matin.

— On attend les Scorpions.

— Les quoi ?

— Les Scorpions. Un groupe de fils à papa qui se prennent pour un gang histoire de se donner le frisson. En fait, ils ressemblent plus à un boys band, mais on ne va pas leur dire ça. Ça risquerait de les vexer.

— Tu peux m'expliquer pourquoi on les attend ?



— On a besoin d'hommes.

— Pas ceux-là !

Ryu lui adresse un sourire sardonique :

— Et pourquoi pas ? Où crois-tu que je t'ai pêché ?

— Ça n'a rien à voir, proteste Ézéchiël, qui a de plus en plus de mal à cacher son énervement. Tu ne m'as pêché nulle part !

— En fait, le chef de la bande est plutôt bon. Et tu ne soupçonnes pas à quel point les fils à papa sont dignes de confiance. J'ai besoin d'hommes efficaces, fiables et obéissants ; celui-là ne tardera pas à être les trois. Et puis l'avantage, c'est que quand je les aurai tous impliqués jusqu'au cou dans nos affaires, ils auront tellement peur pour leurs jolies petites fesses qu'ils n'oseront jamais nous trahir. On ne peut pas se faire des alliés plus discrets. En plus, ces chères têtes blondes dirigeront la ville dans quelques années. Je suis sûr qu'ils se souviendront de leurs vieux amis de lycée quand viendra le partage du gâteau, tu ne crois pas ?

— Diabolique. Pire que ça, tu es machiavélique.

— Arrête, tu vas me faire rougir.

Ryu scrute les grilles de l'établissement avec l'attention d'un fauve aux aguets. Ézéchiël se surprend à avoir pitié de ces adolescents qui vont tomber dans le piège sans même s'en rendre compte, un piège qui va conditionner le reste de leur vie. À quel moment le piège s'est-il refermé sur lui ?

La réponse à cette question risque de lui faire encore plus de mal, alors autant ne pas y réfléchir. Il vient d'épuiser sa première plaquette de comprimés.

— Ce n'est que la première étape, tu t'en rends compte ?

Ryu le regarde dans les yeux avant de continuer, peut-être pour s'assurer qu'il le suivra jusqu'au bout :

— Je veux écraser tous les gangs de cette ville, Ézéchiël. J'ai mis des années à éliminer Mariaquer, et maintenant que le champ est libre, la guerre est déclarée.

Ézéchiël lui presse l'épaule, attention rare de sa part :

— Je n'en attendais pas moins de toi, approuve-t-il. Regarde, tes recrues arrivent.

Et effectivement, un groupe d'adolescents approche. Ils sont à peine plus jeunes qu'Ézéchiël et Ryu, mais impossible de les placer au même niveau qu'eux. Celui qui les mène a un air de jeune premier, un petit con arrogant qui s'immobilise dès qu'il voit les intrus qui squattent son territoire :

— Qu'est-ce que vous foutez là ? lance-t-il de sa voix traînante.

Ryu ne lui répond pas : il tire une cigarette de son étui et souffle la fumée droit devant lui. C'est trop loin pour atteindre l'adolescent, mais la provocation y est : le gamin se jette sur lui, tente de l'attraper par la chemise, mais Ryu s'esquive. Il éclate de rire, s'esquive encore et encore jusqu'à ce que l'autre devienne fou furieux. Essoufflé sans avoir porté un seul coup de poing, le rouge aux joues, l'adolescent tente à nouveau de frapper, mais Ryu réagit : il lui pulvérise l'estomac d'un unique geste vif et le retourne sur le sol, le maintenant immobile du bout du pied, si tant est qu'il puisse toujours bouger :

— Salopard, je vais te tuer ! crache le gamin face contre terre.

— C'est mal parti.

— Et vous, vous foutez quoi, bande de cons ?!

— Ézéchiël, tu m'aides ?

— Je trouve que tu t'en sors très bien.

— Sois sympa, il faut que je discute avec celui-là.

— Ça marche.

Ézéchiël claque sa main dans celle de Ryu. Les autres ' Scorpions ' le dévisagent. Il est vrai que de leur point de vue, le combat doit paraître peu engageant : une espèce de zombie immense avec un sourire de cinglé, seul contre dix.

— Alors, on commence ? lance Ézéchiël.

Les gamins optent pour l'attaque frontale et chargent tous en même temps : la sécurité du nombre... Ézéchiël se sent à peine réagir ; trop de scènes déjà vues depuis trop longtemps. Son corps bouge indépendamment de sa volonté : un mélange de krav-maga et de street fight qu'il a appris sur le tas, appris de Ryu, un style de combat qui prend ses adversaires au dépourvu. Il en fauche trois pour se redresser aussitôt, la respiration fluide, le pouls très lent. Dans un tel état de concentration, rien au monde ne pourrait accélérer son cœur d'un seul battement : il sait ce qu'il a à faire dans un enchaînement logique de mouvements et de force, sans avoir besoin de réfléchir. Viser les points faibles : l'estomac, les yeux, la gorge. Frapper vite et fort, le tout dans une parfaite économie de gestes. Il a immédiatement le dessus et il le sent : rapide, mais surtout brutal, aucune retenue dans ses coups, tous ses muscles tendus galvanisant une énergie



qu'ils ne peuvent maîtriser : ce ne sont que des raclures qui ne savent pas ce que c'est que de se battre pour sa vie, face à une arme braquée sur leur poitrine. Il les voit s'écrouler sous ses coups de poing, sans avoir le temps d'opposer aucune résistance. Une fois à terre, il leur balance deux ou trois coups de pied pour la forme, histoire de casser quelques côtes, mais surtout quelques nez : il faut que ça saigne, que cela les marque pour le reste de leur existence. Ézéchiël se redresse et essuie ses mains sur sa chemise détrempée. Il a été bien inspiré de porter du noir aujourd'hui...

Un peu plus loin, Ryu tabasse le chef du groupe à côté de sa moto. Lui aussi n'a sans doute plus l'usage de son nez. Il essaye à tout prix de se relever, mais Ryu ne lui laisse aucune échappatoire : il ne peut que se rouler par terre en protégeant tant bien que mal sa tête et ses flancs des coups qui pleuvent sans discontinuer.

Ézéchiël regarde Ryu faire sans s'inquiéter. La façon dont son ami frappe, en des points stratégiques pour imprimer des blessures bien visibles, mais somme toute superficielles... Ils ne font que monter un nouveau spectacle ici. Une supercherie de plus pour prendre ces innocents dans leurs filets. C'est fou ce que quelques gros hématomes et du sang partout sur un T-shirt peuvent impressionner. La douleur est bien réelle, bien sûr, mais... c'est le genre de sensation auquel on peut s'habituer.

Ryu jette un coup d'oeil à Ézéchiël, qui lui fait signe. Les adolescents gisent toujours sur le macadam, incapables de produire quoi que ce soit d'autre que des grognements. Alors, Ryu attrape le chef de la bande par le devant de son uniforme et le redresse, face à ses copains étalés par terre. Il a le visage tuméfié, les poings rougis de s'être défendu, mais il ne supplie pas et aucune larme n'a été versée. D'après ce qu'Ézéchiël peut en voir, il a même réussi à égratigner Ryu. Un bel hématome bleuâtre se forme sur la joue de son associé :

— Regarde-les bien, et regarde-moi, surtout.

— Mais qu'est-ce que vous nous voulez ?

Ryu s'agenouille auprès du gamin pour être à sa hauteur :

— À partir de maintenant, tu m'obéis.

— Je quoi ?

Ryu lui enfonce son pied en pleine poitrine, lui coupant la respiration :

— Tu n'en as pas eu assez, peut-être ? Toi et tes petits copains, vous allez obéir à tous les ordres que je vous donnerai. Sinon, je risque d'abîmer ta belle petite gueule. Est-ce que c'est assez clair comme ça ?

— Je ne comprends pas...

— Je ne te demande pas de comprendre. Tu m'obéis et tu auras de l'argent, des filles, de la coke, tout ce que tu voudras. Je t'offre l'occasion de devenir un vrai caïd. Tu travailles pour moi et dans moins d'un an, on sera le gang le plus puissant de cette ville.

Le Scorpion examine Ryu entre ses yeux mi-clos. Sa fierté est blessée bien sûr, mais... Ézéchiël connaît ce genre de personnalité. Il ne peut pas aller pleurer dans les jupes de sa mère à cause de ce qu'on lui a fait. Pas quand ses parents doivent déjà songer à le déshériter pour ses pratiques illicites. Alors que d'un autre côté, obtenir plus de pouvoir, plus de reconnaissance...

Ryu relâche la pression sur sa poitrine :

— Je t'apprendrai à te battre comme ça, si tu veux. À te battre pour de vrai.

Il lui tend une main pour le relever. Le garçon la saisit, scellant ainsi le pacte d'un même geste. Ézéchiël peut presque voir l'âme du jeune homme s'évaporer dans le regard sans pupilles de Ryu. Il est moins grand que lui, mais tout est dans l'aura qu'il dégage. Ses cheveux rassemblés en un lien serré durcissent son visage, affûtent ses yeux plus tranchants que des rasoirs :

— Toi et tes gars, vous avez compris la leçon ?

— Oui, répond sobrement l'adolescent.

Puis, d'un air un peu crâne :

— Alors, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

Ryu se fend d'un sourire carnassier :

— Nous allons écraser tous les gangs de cette ville. Juste comme je l'ai fait avec le tien. Pour l'instant, ce sera ton objectif ; on y travaillera ensemble. Tu t'appelles Adrien Weltz, c'est ça ?

— Oui.

— Ton père est le PDG de *Weltz Pharmaceutique*.

Ryu esquisse un clin d'oeil :

— Évite de lui parler de moi.

Weltz hoche la tête, autant que ses contusions le lui permettent. Ryu sort alors de la poche arrière de son jean un sachet de came qu'il lance au gamin :



— Tiens, un aperçu.

Il désigne Ézéchiél d'un signe du menton :

— Je m'appelle Ryu. Lui, c'est Ézéchiél. Tu lui obéis comme à moi, et n'oublie jamais que si tu foires un truc, c'est lui qui te tue.

Ézéchiél joint ses deux doigts près de sa tempe en guise de salut. Le regard du gamin accroche son annulaire manquant, comme d'habitude.

Ryu se penche alors vers son nouveau subalterne pour lui murmurer :

— Tu en as peut-être entendu parler, mais... le fils d'Anthony Mariaquer est mort hier soir. C'est nous qui l'avons tué.



9. ADN

C'est un immeuble immense, un gratte-ciel de plus de cent dix étages qui abrite le siège du cabinet Calbot. Un homme et une femme prennent l'ascenseur pour le soixante et unième niveau. Ils n'ont pas de rendez-vous, mais une plaque qui leur donne accès aux locaux sans que quiconque ne leur pose la moindre question.

Les portes se rouvrent sur un couloir identique à celui du rez-de-chaussée : design moderne, linoléum anthracite marbré de blanc, panneaux coulissants en verre sur fond gris. Magnifique, vraiment. La vue depuis les baies vitrées est à couper le souffle.

Ils sont accueillis par un comptoir géométrique aux angles durs, d'un noir profond, peu engageant. L'homme qui a décoré l'intérieur sait comment s'y prendre pour intimider... Le tout respire la sévérité, la rigueur, et un mental écrasant.

— Je suis l'inspectrice Bell, et voici l'inspecteur Clervaux, dit la femme. Nous voudrions voir monsieur Calbot.

Elle exhibe sa plaque sous le nez de l'hôtesse d'accueil, qui la fixe à travers ses faux cils. Jeune, jolie, sophistiquée. À croire que les stéréotypes ne mourront jamais.

— Je regrette, mais monsieur Calbot est en conseil d'administration et ne peut pas être dérangé pour l'instant, répond l'hôtesse d'une voix de miel préprogrammée.

— Je crois qu'on ne se comprend pas bien, insiste l'inspectrice. Nous devons lui parler tout de suite. Alors vous allez décrocher votre téléphone et le prévenir de notre arrivée.

— Je ne peux pas faire ça.

— Parfait. Où est la salle de réunion ?

Bell regarde autour d'elle. Heureusement, l'immeuble est suffisamment grand pour qu'on ait jugé utile d'y indiquer les directions : un corridor sur la droite mène au conseil d'administration. Elle et son collègue s'engagent dans le couloir, poursuivis par l'hôtesse perchée sur ses talons aiguilles :

— Vous ne pouvez pas entrer ! Inspecteurs !

Elle les stoppe au seuil d'une porte vitrée :

— Laissez-moi au moins le prévenir.

Une douzaine de bureaucrates sont rassemblés autour d'une longue table ronde en bois sombre verni. La jeune femme entre et murmure à l'oreille de l'un d'eux : un quinquagénaire de forte carrure, les cheveux grisonnants aux tempes, des rides estampillées autour de son regard dur. Il jette un coup d'oeil au corridor où les deux policiers l'attendent. L'hôtesse ressort et il cesse de leur prêter attention.

— Monsieur Calbot va venir s'entretenir avec vous, indique la jeune femme. Suivez-moi je vous prie.

Elle les conduit dans une autre salle de réunion vide, la lumière des diodes se reflétant sur l'écran mat des systèmes de vidéoconférence. D'ici, ils bénéficient d'une vue plongeante sur la ville et sur son monstrueux Central Business District. Les voitures tout en bas s'écoulaient comme du sang dans les veines d'un géant mécanique.

— Comment comptes-tu lui en parler ? demande Clervaux à sa collègue dès qu'ils se retrouvent seuls.

— Directement. Il n'y a pas trente-six moyens d'annoncer ce genre de choses de toute façon.

Victor Calbot entre. Vu de près, il est encore plus impressionnant. On reconnaît l'homme qui s'est bâti un empire sur un océan de justice et de moralité. Le meilleur avocat du pays, sénateur, en passe de renouveler son mandat, si ce n'est plus encore.

— Inspecteurs Clervaux et Bell, c'est bien cela ? commence-t-il en les détaillant tour à tour.

— Oui, Monsieur.

Calbot ignore la place d'honneur et tire une chaise à lui, leur faisant signe de s'asseoir :

— Je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder, précise-t-il. Qu'y a-t-il de si urgent pour que vous m'interrompiez en plein conseil d'administration ?

— Nous sommes navrés, Monsieur. Mais comme vous l'avez dit, c'est urgent.

L'attention de Calbot se tourne vers Bell. Elle a trente-huit ans, inspectrice de police depuis des années, et elle n'a jamais perçu une telle tension chez un autre être humain. Pas d'angoisse, pas d'appréhension, rien que la pression d'un esprit incommensurable contre le sien. Elle pressent le poids des responsabilités que s'est infligé cet homme, et le combat qu'a été sa vie, chaque seconde.

— Il y a trois jours, la police a retrouvé le corps d'un adolescent dans une ruelle, raconte-t-elle. Un junkie, Michael Clerc. Il a été battu à mort.



— Je ne vois pas ce que ça a à faire avec moi, objecte aussitôt Calbot.

— Pardonnez-moi d'être directe. Mais nous avons relevé du sang sur lui, appartenant à votre fils.

Calbot se trouble. Un véritable éclair d'inquiétude emplit son regard :

— Noah ?

Bell secoue la tête. La gêne l'envahit malgré elle, mais les mots franchissent malgré tout ses lèvres :

— Non Monsieur, votre autre fils. Ézéchiël.

Calbot se raidit d'un seul coup. Les deux inspecteurs voient cet homme titanesque, terrifiant, diriger toute la force de sa rancœur droit sur eux :

— C'est une plaisanterie ?

Ses yeux pâles comme des toiles d'araignée les dévisagent l'un après l'autre, sans la moindre considération, comme on fixerait le pire résidu de médiocrité jamais né sur Terre.

— Croyez-moi, j'aimerais avoir tort, se défend Bell. Mais les résultats sont formels. C'est le sang de votre fils qu'on a identifié dans cette ruelle.

— Vous êtes en train de me dire que vous avez retrouvé le corps de mon fils ?

Nouvelle montée de panique ; une gêne plus étouffante que les autres, dépassée par l'horreur de ce qu'elle a à annoncer :

— Non, c'est... Le sang était sur le corps. Mais ce n'était pas celui de la victime.

Calbot garde le silence pendant de longues secondes. Son visage se fait vide de toute expression, Bell n'ose imaginer le néant qui doit se creuser en lui, la chute vertigineuse du passé qui avale le présent sans prévenir :

— Êtes-vous en train d'insinuer que mon fils, qui a disparu depuis dix-huit ans, est en vie quelque part là dehors, et qu'il est devenu un meurtrier ?

Calbot a parlé d'une voix basse, et ça n'en est que plus abominable. Comment annoncer cela à un père qui a perdu son enfant ? Comment ?

Bell se racle la gorge :

— On ne peut rien affirmer pour l'instant... Il a très bien pu être témoin de la scène. Le fait est que cela indique que votre fils est en vie, et...

— Comment osez-vous dire une chose pareille ?!

Calbot s'est levé d'un coup ; son poing cogne contre la table :

— Mon fils est mort ! Les monstres qui ont tué sa mère me l'ont enlevé lui aussi, et vous n'avez jamais été fichus de retrouver son corps ! Comment osez-vous vous présenter devant moi après ce qui est arrivé ? Avez-vous la moindre idée des dégâts que vous venez de causer ?

— Monsieur Calbot...

— Silence ! Il n'avait que cinq ans. De quel droit osez-vous...

Bell se mord la lèvre, émue et coupable, furieuse contre elle-même, mais sa conviction reste intacte. Elle fait signe à Clervaux, qui tend à Calbot un dossier avec les résultats des analyses A.D.N :

— Je suis désolée, mais l'A.D.N ne ment pas, insiste-t-elle. Le sang récolté sur les lieux correspond aux prélèvements que vous avez fournis à la police il y a dix-huit ans. Écoutez... Quelles que soient les circonstances, c'est la preuve que votre fils est en vie !

— Il y a forcément une erreur ! Refaites les analyses.

— C'est inespéré !

— Sortez ! Sortez avant de dire quelque chose que vous regretterez.

— Monsieur Calbot...

— **SORTEZ !**

Bell et Clervaux battent en retraite. Bell n'a jamais vu une colère aussi déchirante que celle de cet homme ; une colère qui le broie de l'intérieur.

— Nous vous tiendrons au courant, dès que nous en saurons plus, risque-t-elle.

Lorsqu'ils se résignent enfin à sortir, Victor Calbot se tourne vers le vide, vers les deux cent cinquante mètres qui le séparent du sol, et les dizaines de milliers de personnes qui vivent et meurent à ses pieds.

Loin de la tristesse et de la fureur, son regard cherche dans le hasard, dans ce qu'il ne peut pas voir, et s'interroge.



10. La Violoniste

Du haut de sa suite privée au cinquième étage de l'hôtel *Renaissance*, Ryu trempe ses lèvres dans une flûte de champagne. En fait, il a toujours détesté cet alcool, mais c'est une marque de pouvoir, et le pouvoir, il pourrait en déguster toute la nuit. C'est bien pour cela qu'il n'a pu résister à cette petite escapade en plein centre-ville, alors même que les hommes de Mariaquer le recherchent. Sans doute ont-ils posté des gorilles à l'entrée de l'hôtel, afin de surveiller toutes les issues possibles et les allées et venues des clients. Mais le *Renaissance* est un vieux bâtiment, pas une de ces structures modernes tout en verre ou en métal, dans lesquelles on s'infiltrer comme dans un gruyère. Il possède ses propres entrées, plus secrètes, connues de son seul propriétaire. Et même s'il pourrait faire pâle figure auprès de ses immenses voisins, avec ses six petits étages, c'est avant tout pour cela que Ryu l'aime bien. Quand on en fait trop, quand on prend trop de hauteur, on oublie de regarder ce qu'il y a sous ses pieds. Et l'endroit d'où l'on vient.

La plupart des gens se trompent au sujet de Ryu. Il n'apprécie pas cet hôtel parce qu'il possède une vue sur le centre-ville. Il apprécie cet hôtel parce que la face nord donne sur le centre-ville, et la face sud sur les bordels miteux des docks et des bas plateaux. Il voit constamment, en opposition, ce qu'il a quitté et ce qu'il est devenu. Il aime se tenir ainsi à la frontière. Là où la plupart fuiraient leur passé à tout prix, lui en a fait sa force. Sa source inépuisable de motivation.

Ryu n'était rien, à l'origine. Un fils de camés qui se rappelaient à peine de son prénom, dans leurs bons jours. Lorsqu'il a été suffisamment âgé pour comprendre sa situation, Ryu s'est juré de se bâtir une fortune sur ce qui avait détruit son enfance. La drogue. Et voilà où il en est aujourd'hui. En passe d'accéder à la tête du plus grand réseau de contrebande du pays à seulement vingt-trois ans, et sans n'avoir jamais fumé un seul joint. Oui, chaque fois qu'il contemple la vue depuis son hôtel, Ryu suffoque de fierté.

Il sort sur le balcon. La misère s'étend à ses pieds. Il aperçoit même le désert d'entrepôts où Ézéchiël doit déjà dormir de son sommeil chimique. Certains lui diraient : ' Tu te rends compte de la chance que tu as eue ? ' Ce à quoi il répondrait que la chance n'existe pas. Ce qu'il a voulu, il l'a pris, personne ne le lui a donné. Sa vie a été un combat de tous les instants, mais cela tombe bien : il adore se battre.

Ryu a réalisé depuis longtemps que des conneries comme l'enfer ou le karma n'existent pas. Il a vu suffisamment de pourritures s'en sortir en toute impunité pour s'en convaincre. D'ailleurs, cela vaut aussi pour lui-même. Voilà pourquoi il n'a aucun problème de conscience. Ce qui compte, c'est d'assurer son propre bonheur. Celui des gens à qui l'on tient si nécessaire. Pour le reste... Le monde est une vaste jungle où les âmes généreuses existent, c'est vrai, mais se font rares. Personne n'a jamais eu de pitié pour lui, et Ryu n'est pas assez faible pour commettre cette erreur. Il mène sa vie comme il le souhaite et aucune puissance supérieure n'est là pour l'en empêcher. Il se souvient d'une phrase qu'Ézéchiël lui a dite un jour... Quelque chose comme : ' Le destin d'un homme n'est écrit nulle part, pas plus que son devoir. À lui de choisir entre le royaume et les ténèbres. ' Très beau. Encore une de ces saloperies de philosophe dont il ne se rappelle plus le nom.

Ézéchiël... Ézéchiël n'est pas comme lui. Il est...

Ryu entend des cris. Une femme qui hurle à fendre l'âme et qui se débat, juste en dessous de lui :

— Lâchez-moi !

— Non, tu ne vas nulle part ! Ça fait des jours qu'on supporte ton crincrin improvisé. Tu te prends pour qui, une diva ? Je vais t'offrir un petit extrait moi aussi.

— Lâchez-moi ou je crie !

— Vas-y. Tu préviendras peut-être les chats de gouttière.

Ryu jette un coup d'oeil par-dessus la rambarde, mais il ne distingue rien dans le noir complet.

' Bordel... Je n'ai pas besoin d'un meurtre derrière mon hôtel ! Si jamais c'est une ruse de cet enfoiré de Mariaquer... '

Il enjambe la grille métallique et descend l'escalier de service. Les marches grincent sous son poids, mais les agresseurs, trop occupés à menacer la fille, ne le repèrent pas :

— Ça ne fait pas longtemps que tu vis ici, pas vrai ? lance une voix d'adolescent pleine de morgue. Quand on vient de débarquer, on évite de faire des vagues.

Une sorte de couinement s'élève alors dans la ruelle. L'espace d'une seconde, Ryu croit reconnaître des cris humains, puis il réalise que ce sont les cordes d'un violon que l'on torture.

— Ne le casse pas ! supplie la voix de la jeune femme. Il ne vaut rien, je te le jure ! J'irai jouer ailleurs si tu veux !

— Ailleurs ? Ce serait trop facile. Pas vrai, les mecs ?

— Je ne vous ai rien fait !



— Si, tu me tapes sur les nerfs.

Ryu sait désormais à qui il a affaire. Une musicienne de rue, qui joue devant son hôtel depuis quelques semaines. Il l'a entendue à peine une heure plus tôt, en se rendant au *Renaissance*. Un craquement sourd lui apprend que les agresseurs viennent de fracasser son violon sur le sol :

— Non !

Un hurlement, déchirant. Puis la même voix d'adolescent qui susurre :

— J'ai envie de te faire jouer un autre genre de musique maintenant.

Ryu n'hésite plus. La probabilité qu'il s'agisse d'une embuscade montée de toutes pièces par Mariaquer lui semble désormais bien mince, et de toute façon, Hoffman l'aurait averti si des types louches s'étaient aventurés à l'arrière du *Renaissance*. Non, il s'agit forcément d'un crime improvisé.

Il saute les dernières marches et se retrouve face à trois pauvres gamins qui l'attendent comme des imbéciles. L'un d'eux tente de l'agripper : Ryu retourne son mouvement contre lui et l'éclate contre la façade de l'immeuble. Un balayage rapide de ce qui se passe autour de lui... L'un des adolescents tient une fille en immobilisant ses bras derrière son dos. C'est bien la musicienne de rue. La jolie rousse qu'il a aperçue plus tôt dans la soirée. Elle est déjà à moitié nue, son haut déchiré et sa lèvre en sang.

— Oh, merde... Patron ?

Ryu se retourne vers le type qu'il a plaqué contre le mur :

— Tu bosses pour moi ?

— Oui, M'sieur. On est de la bande de Wertz. On deale à l'arrière de l'hôtel.

Ryu le saisit par le col et explose son épaule contre la pierre. Le gamin s'évanouit sous le choc. Les deux autres reculent, conscients d'avoir commis une bourde quelque part. Ryu décroche son téléphone :

— Hoffman, envoie tes hommes derrière l'immeuble. J'ai trois types sous la main, ils ont enfreint le code. Tu sais ce qu'il te reste à faire.

Il raccroche lentement, dans un silence de mort.

— Toi, lâche-la.

La fille se réfugie contre le mur, trop choquée pour s'enfuir, ses mains ramenées sur sa poitrine.

— On voulait rien faire de mal, M'sieur..., balbutie l'un des garçons. On voulait juste s'amuser un peu.

Ryu lui balance un coup de poing qui doit lui décrocher la mâchoire. Quant au deuxième, il s'enfuit sans demander son reste. Ryu ne s'en inquiète pas. Ses hommes doivent déjà l'attendre au bout de la rue.

Il s'approche de la fille, doucement. Elle tremble sans pleurer, comme un animal blessé. Il est suffisamment observateur pour voir qu'il ne s'est rien passé de grave.

— Est-ce que ça va ? lui demande-t-il d'une voix basse.

Elle se recule aussitôt :

— Ne t'approche pas de moi !

— Du calme. Je ne vais pas te faire de mal.

Il la regarde de haut en bas, et il se sent désolé pour elle. Ce n'est pas de la pitié, c'est juste... Il est en colère. Il n'a jamais aimé les victimes inutiles. Quelle bande d'imbéciles.

Il enlève sa chemise, qu'il avait laissée ouverte sur un T-shirt à l'emblème du *Renaissance* :

— Tiens, couvre-toi.

Elle le regarde à son tour. Elle n'a pas la réaction qu'il escomptait :

— Je n'ai pas du tout envie de porter ça ! s'écrie-t-elle. Fiche-moi la paix !

Elle rassemble son maillot autour d'elle et tente de s'enfuir :

— Attends ! la retient Ryu. Je t'ai sauvée !

— Je n'ai besoin de l'aide de personne. Maintenant, laisse-moi tranquille !

— Tu ne veux pas que je t'aide à rentrer chez toi ? Tu n'as personne à prévenir ? Tu as vraiment envie de partir toute seule dans l'état où tu es, après ce qui s'est passé ? Regarde-toi !

Elle attrape sa chemise et la lui balance à la figure :

— Va te faire foutre !

Puis elle disparaît sous ses yeux ébahis. Ryu s'avance pour la suivre du regard, piétinant au passage les fragments de bois éparpillés par terre. Une corde crisse sous sa semelle. Cette fille, longs cheveux auburn, couleur rare...

Ryu sourit, avec l'étrange pressentiment qu'il finira par la revoir.





11. Théories

En se réveillant ce matin-là, Cal avait les idées claires sur un certain nombre de choses. Premièrement, il ne fut pas surpris de retrouver la trace brune sur le miroir, qu'il tenta d'essuyer avec un mouchoir sans recueillir quoi que ce soit. ' *Après le délire que tu t'es déjà fait sur le tatouage, ça n'a rien d'étonnant...* '

Deuxièmement, son rêve lui était revenu comme les autres fois, mais il était moins... clair. Il se rappelait tout parfaitement, jusqu'au moment où il avait quitté le lycée avec Ryu. Ensuite, il s'enfonçait dans un flou confus de lieux et d'heures mélangés. Certaines images sortaient du lot, très nettes, tels de brefs repères chronologiques, mais c'était tout. Il avait une vague idée de ce qu'il avait fait, mais les gens autour de lui, les conversations, les sons, les odeurs, plus rien ne parvenait à son esprit. Comme s'il s'était isolé dans une bulle de verre, déformant sa vision, sans rien ressentir d'autre qu'une profonde sérénité intérieure. Les images se fondaient ensemble dans l'oubli, comme sont censés le faire, justement, les véritables rêves.

Ceci l'amenait à sa dernière conclusion : il était temps qu'il parle à quelqu'un, et vite. Car même au bout de son troisième réveil, il se sentait toujours aussi troublé, décalé. Angoissé jusqu'au plus profond de lui-même, ce qui devait être l'émotion la plus perturbante qu'il avait jamais éprouvée.

Il avait su à qui se confier avant même de se lever, c'est pourquoi, après les cours, Cal alla sonner chez les Lépervier. Anna lui ouvrit la porte, à peine étonnée :

— Tu aurais dû me dire que tu passais : on serait rentrés ensemble, sourit-elle.

— J'avais des trucs à faire avant, éluda Cal du mieux qu'il put. En fait, je voudrais parler à ton père, pour la dissertation de la semaine prochaine.

— Bien sûr, viens.

Anna suspendit sa veste à un crochet dans le couloir, puis lui bloqua la route avant qu'il puisse faire un pas de plus :

— Tu te décides enfin à profiter de ta position privilégiée ? lança-t-elle en le prenant par la taille.

— Quelle position ?

— Celle de sortir avec la fille du prof.

— Dis donc, le privilège est cher payé.

Elle prit son air faussement indigné, mais Cal l'embrassa sur la joue pour qu'elle le laisse passer :

— Il est dans son bureau, lui indiqua la jeune fille.

— Merci.

La maison des Lépervier avait tout d'une belle demeure à l'ancienne : sombre, lambrissée, plancher au sol et tapisseries aux murs, mais elle restait malgré tout modeste et donc : chaleureuse. Elle échappait à l'atmosphère lourde des vieilles résidences familiales, celles où les chambres se succèdent par dizaines sans personne pour les remplir, si ce n'était la poussière. Elle donnait l'impression de vivre perpétuellement : les craquements, l'odeur des vieux parquets cirés, le souvenir des feux de cheminée dans les fibres des tissus, et même le bruissement inévitable des souris d'un bout à l'autre de la maison ; tout cela en faisait une demeure tellement plus humble que celle de Cal et, en même temps, beaucoup plus respectable. Il y avait une histoire dans ces lieux. Celle de gens qui avaient vécu et aimé ensemble pendant des générations. Cal appréciait cette atmosphère.

Le bureau de Charlie se trouvait tout au bout d'un couloir étriqué, un peu inquiétant, tapissé de voliges noires. Cal ne se laissa pas impressionner par l'esprit des lieux et frappa à la porte :

— Cal, se réjouit Charlie dès qu'il l'aperçut. Tu restes dîner ce soir ?

— Je ne crois pas, non, on a trop de travail.

Charlie lui fit un clin d'oeil :

— J'ai bien peur d'en être responsable.

— Entre autres...

— Allons donc. ' *La notion d'inconscient introduit-elle la fatalité dans la vie de l'homme ?* ' C'est passionnant comme sujet de dissertation.

— Je ne dis pas le contraire. Mais, Charlie... Ce n'est pas vraiment de ça que je voulais te parler, en fait.

Charlie dut lire l'inquiétude sur son visage, car ses traits prirent aussitôt un air attentif. Cal s'était toujours senti transparent en sa présence. La seule personne capable d'anticiper ses émotions avec autant de justesse, c'était Ariane.



— Assieds-toi, lui intima Charlie d'une voix douce, mais ferme. Raconte-moi tout. Tu as des problèmes au lycée ? Anna m'a dit que tu avais l'air fatigué hier matin.

Cal tritura ses doigts quelques secondes, le temps de préparer ses mots. Une fois lancé, il ne s'arrêterait plus.

— Je n'en ai pas parlé à Maman ni à Anna, prévint-il.

— D'accord.

— Voilà, depuis trois ou quatre jours, je fais des rêves bizarres.

Charlie haussa un sourcil, et Cal se dépêcha de préciser :

— Des cauchemars, en fait.

— Et ça te perturbe ?

— Il y a quelque chose qui ne va pas. Tu sais, je ne me souviens jamais de mes rêves d'habitude, c'est la première fois que ça m'arrive. Mais le pire, c'est qu'ils ont l'air d'être reliés entre eux. Ils se suivent les uns les autres, comme s'ils racontaient une histoire, tu comprends ?

— Bon, et qu'est-ce qui se passe dans ces rêves ?

Charlie parlait d'un ton apaisant. Il avait cette qualité si rare chez un adulte de ne pas mettre sa parole en doute, de l'écouter jusqu'au bout avant de porter sur lui un jugement.

— C'est traumatisant, avoua Cal. Je t'assure, quand je me réveille... je suis soulagé ! J'incarne une espèce de tueur à gages. Je travaille pour un gang, dans une grande ville que je ne reconnais pas. Et dans chaque rêve, je massacre des gens. J'ai tué un ado de mes propres mains en le tabassant ! Ensuite, j'ai abattu une femme et son petit garçon, chez eux, avec un pistolet. La nuit dernière, c'était des lycéens.

— Des gens que tu connais ?

— Non, je ne reconnais personne. Sauf moi-même.

— Tu veux dire que c'est vraiment toi qui agis, tu ne joues pas le rôle d'une autre personne ?

— Non. J'ai vu mon reflet dans un miroir : c'était bien moi. Je vois à travers mes propres yeux. Et si ce n'était que cela ! C'est moi qui agis, qui pense, qui ressens ! Tout est si précis ! Je t'assure, au moment où je me réveille, j'ai encore les sensations de ces visions en moi. Je peux me rappeler de tout dans les moindres détails, jusqu'aux objets que j'ai touchés. Je ne sais pas à quoi sont censés ressembler les véritables rêves, mais ceux-là m'ont l'air trop réels.

— Explique-moi pourquoi cela t'angoisse autant.

— Tu ne te poserais pas des questions, toi ? Je fantasme que je tue des gens ! Pourquoi ? Je veux dire : je n'ai pas de violence en moi. Je ne suis pas en colère, je n'ai envie de frapper personne. Mais j'imagine que je suis un parfait salopard qui boit, qui fume, qui se drogue, l'exact opposé de ce que je suis ! Ça doit bien venir de quelque part, mais je ne comprends pas le message !

— Les rêves ne sont pas toujours là pour nous transmettre un message, tu sais, rétorqua Charlie posément. Techniquement parlant, pendant ton sommeil, le cerveau classe toutes les informations qu'il a reçues pendant la journée. Les images, les odeurs, les sons. Il crée des souvenirs ; il tisse des liens entre toutes ces données. C'est de là que viennent les rêves. L'afflux de stimuli archivés se mélange et se combine pour former des scénarios. C'est pour cela que les rêves renvoient souvent à la vie quotidienne, à la journée que tu viens d'avoir, et qu'ils n'ont ni queue ni tête. Ce n'est qu'un fatras d'informations en désordre. D'accord, ça peut parfois vouloir dire plus que cela, mais... Il ne faut pas chercher à y lire trop de choses non plus.

— Qu'est-ce que je suis censé faire alors, selon toi ?

— Déjà, ne pas paniquer pour rien. Faire de mauvais rêves, ça n'a jamais été synonyme de mauvaise santé.

— Il y a d'autres choses.

Cal baissa les yeux, le temps de décider s'il pouvait en dire plus ou non. S'il devait prendre le risque de passer pour un cinglé devant Charlie. Le visage ouvert de ce dernier le convainquit de parler :

— Quand je me réveille, je sais des choses que je ne suis pas censé savoir. J'absorbe une quantité d'informations qui ne sont pas apparues dans mon rêve. L'homme que j'incarne par exemple. Sans l'avoir vu, j'ai su qu'il lui manquait un doigt à la main gauche, et qu'il avait six ans de plus que moi. Et puis, il porte un tatouage sur l'avant-bras droit.

Cal fouilla dans son sac pour en ressortir son esquisse :

— Regarde. J'ai réussi à le reproduire alors que j'ai toujours été nul en art. Comment tu expliques ça ? J'ai posé mon crayon sur la feuille, et le motif est venu tout seul !

Charlie ne jeta pas un coup d'oeil au dessin. Au lieu de cela, il examina son visage, ce qui n'augurait rien de bon :

— Avec tous ces cauchemars, tu dois manquer de sommeil, non ? supposa-t-il.

— Non ! Maman m'a envoyé au lit hier soir alors qu'il ne faisait même pas encore nuit. Je me réveille un peu tôt,



mais je ne me sens pas fatigué. Au contraire : j'ai les idées claires. Mais j'ai la certitude maintenant que dès que je retournerai me coucher, je rendosserai la peau de ce type. Qui n'est pas moi.

— Et qu'est-ce que tu en penses, toi, personnellement ? Quelles explications te viennent à l'esprit ?

Cal haussa les épaules :

— Ça me fait peur. Hier, j'étais à la boutique de tatouage et... ne le répète pas à Maman, s'il te plaît, mais j'aurais pu me faire tatouer ce même dessin si je l'avais voulu. J'aurais pu réaliser un des éléments de mon rêve, avancer d'un pas de plus vers lui. J'ai peur que...

Cal trébucha sur les mots, mais il n'y avait pas d'autres façons de le formuler :

— J'ai peur que ce soit mon futur que je vois. Aussi débile que cela puisse paraître, j'en étais si proche hier... C'est ce qui m'a dissuadé de le faire. Je ne veux pas devenir comme lui, à aucun prix.

— Comment est-il ? Comment es-tu, dans ton rêve ?

— Il s'appelle Ézéchiël.

Sorti du contexte, cela ne signifiait pas grand-chose, mais Charlie comprit instantanément ce que cela impliquait :

— Je vois... Tu es sûr que tu ne devrais pas en parler à ta mère ?

— C'est si grave que ça ?

— Non, je ne dis pas que c'est grave, Cal. Mais c'est le genre de chose dont elle devrait être au courant. Si tu te sens inquiet, il vaut mieux qu'elle te soutienne.

— Et qu'est-ce que je devrais faire alors ?

— Pour l'instant, je te conseille d'aller voir un psychiatre. Ne t'affole pas, ça ne veut pas dire que tu es fou ou qu'il y a quelque chose qui cloche. C'est juste qu'il en saura beaucoup plus que moi sur le sujet, et que lui pourra t'apporter de vraies réponses. Je dois avoir un numéro quelque part...

Charlie extirpa de l'un de ses tiroirs une carte de visite un peu froissée :

— Voilà : le docteur Véies. On s'est connus à la fac, il est très bien, tu verras. Je te prends rendez-vous pour samedi prochain ?

— Oui, aussi vite que tu peux, ça me va.

Charlie griffonna une note sur un post-it et reporta son attention sur Cal quand il vit qu'il ne bougeait toujours pas :

— Ne te stresse pas trop, Cal, le rassura-t-il en lui pressant le bras. Ça arrive à tout le monde d'avoir des soucis, ou une petite perte de confiance en soi. Et puis, ce ne sont que des rêves. Tu ne dois pas les laisser prendre le dessus sur ta vie.

Cal poussa un long soupir, expirant tout l'air de ses poumons :

— Tu as raison, reconnut-il. J'en parlerai à Maman demain, si cela m'arrive encore ce soir.

— Tu me tiendras au courant.

— Oui. Merci, Charlie.

Cal sortit du bureau sans dire un mot de plus, rouge de honte. Il se sentait affreusement gêné par ce qu'il venait d'avouer, et ce fut seulement à cet instant qu'il réalisa à quel point ces rêves l'atteignaient. L'impression d'avoir été violé dans son identité la plus intime. Il prit le temps de saluer Anna et Caroline, mais il s'enfuit avant que leur instinct redoutable ne détecte son trouble. Le conseil de Charlie tournait en boucle dans son esprit. Même pendant le dîner, il eut du mal à décourager Ariane de lui poser des questions. Au moins, la dissertation de philosophie lui servit-elle à quelque chose : il la prit comme excuse pour sortir de table aussi vite que possible.

De retour dans la sécurité de sa chambre, il alluma son ordinateur et chercha sur Internet : ' Ézéchiël Calbot '. Dire qu'il n'écrivait jamais son prénom complet d'habitude, pas même sur ses copies de classe...

Il ne trouva aucune mention intéressante, si ce n'était le nom de son père, qui revenait plusieurs fois. Le cabinet Calbot était un véritable monstre sacré, après tout, le Saint Graal pour tout avocat aspirant à travailler un jour dans le secteur privé.

Cal se refusait à entendre la pensée qui germait en lui ; c'était trop stupide, trop surnaturel, et pourtant ses doigts bougèrent d'eux-mêmes sur le clavier, en attente d'une réponse. Il tapa : ' Ryu Hinata '.

Cette fois, il n'avait pas trop d'espoir. De ce qu'il en avait vu, Ryu n'était pas le genre de personne à laisser des traces. Le Web lui donna d'ailleurs immédiatement raison : il n'obtint pour seules réponses que des sites de mangas et autres produits asiatiques.

' Est-ce que tu t'entends penser, Cal ? ', intervint sa conscience.

' Tu commences à parler de lui comme s'il était une vraie personne. '

Et c'était bien ce qu'il s'efforçait de refouler. Mais parmi toutes les explications qu'il envisageait, une seule lui sautait aux yeux, de par son extrême simplicité. Si ses rêves lui paraissaient aussi réalistes, n'était-ce pas parce qu'ils étaient



justement... réels ? Il refusait d'y penser, il refusait de l'accepter, mais... c'était la seule hypothèse qui l'emportait sur l'autre théorie, infiniment plus terrifiante : une vision de son propre futur, inéluctable.

La notion d'inconscient introduit-elle la fatalité dans la vie de l'homme ? Cal espérait bien que la réponse à cette question était non.

En inscrivant ' *Anthony Mariaquer* ' dans la barre de recherche, le seul autre nom qu'il avait entendu dans son rêve, Cal tomba sur tout sauf sur l'histoire d'un chef de gang. Il essaya même le *Coxbomb*, mais... même s'il y avait bien une société qui portait ce nom, à l'autre bout du pays, c'était une entreprise spécialisée dans la sécurité informatique et rien de plus.

Cal se recula sur son siège et contempla l'écran vide. Il ne savait plus quoi chercher. Un monde de connaissances s'ouvrait à lui, et il ignorait où trouver des réponses.

Ryu pouvait être réel quelque part. Ézéchiël pouvait être réel quelque part. Cela signifierait que des gens étaient morts... Et, même si c'était peut-être lâche de sa part, Cal préférerait largement cette explication à la possibilité d'un avenir aussi funeste. Il ne le laisserait pas arriver. Définitivement, il refusait de devenir ce monstre.

Il pensait ne jamais réussir à s'endormir ce soir-là, mais ce fut une erreur : le sommeil le happa soudain et l'entraîna loin, très loin dans la gorge de Charybde et Scylla.

℘

Ariane se rendit chez les Lépervier tard cette nuit-là. Pendant qu'il dormait, la trame de la vie de Cal continuait à se tisser sans qu'il en ait conscience. Elle entra dans la maison sans avoir à frapper, sans avoir de clé, et retrouva Charlie, Caroline et Anna qui l'attendaient, debout devant la cheminée éteinte. Tous se tenaient très droits, les mains dans le dos, comme statufiés.

Ariane ferma le cercle qu'ils avaient formé :

— J'aurais dû me douter qu'il se confierait à toi, Charlie, commença-t-elle.

— Il te parlera demain.

— Comment a-t-il pris tes conseils ?

— Il les écouterait. Véies interviendra d'ici quelques jours, et je suis sûr qu'il acceptera la situation.

— Il est en train de chercher des preuves de leur existence.

— Il ne trouvera rien.

C'était Anna qui avait parlé, froide et professionnelle, même à l'égard de Charlie.

— Évidemment qu'il ne trouvera rien, renchérit son père. Après quelques séances chez le psy, les choses seront bien en place, et nous pourrons reprendre notre... petite vie tranquille.

Ariane sourit de cette allusion :

— À présent, Cal va s'en remettre à Véies, compléta-t-elle. Faisons en sorte qu'il soit suffisamment convaincant.

— Cela va de soi. Que fait Cal en ce moment ? Il dort ?

Anna les corrigea, avec pour la première fois sur le visage une once d'inquiétude :

— Il rêve.



12. Ryu et Eloïse

Ryu parcourt ses livres de compte des yeux, et les compare avec les données de l'hôtel. Il y a quelques mois encore, il ne comprenait rien à la comptabilité. Heureusement qu'Ézéchiël l'a un peu aidé sur ce coup-là. Il a peut-être arrêté le lycée avant le diplôme, mais il a un énorme potentiel. Un potentiel qu'il ne réalise même pas, mais que Ryu se charge d'exploiter. Les médicaments qu'il lui donne n'altèrent en rien ses capacités intellectuelles.

Au son du téléphone, Ryu décroche à la deuxième sonnerie. Une voix d'homme l'interpelle :

— Monsieur, une fille qui correspond à votre description va passer devant l'hôtel. J'ai envoyé sa photo sur votre portable.

Ryu jette un coup d'oeil et sourit :

— C'est elle. Abordez-la, mais en douceur. Dites-lui que le patron l'a entendue jouer, et voudrait lui proposer un travail. J'arrive tout de suite.

Ryu ramasse un gros sac de sport, prend l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée, puis sort dans le hall sans avoir l'air de se précipiter. Il repère un de ses hommes du coin de l'oeil, qui lui fait signe vers une jeune fille, adossée à l'une des colonnes en marbre de l'entrée.

Cela fait une semaine que Ryu l'a 'rencontrée' à l'arrière de l'hôtel. Pour une raison qu'il ne comprend pas lui-même, il a donné son signalement à certains de ses hommes et les a postés un peu partout dans le périmètre pour la repérer. Qu'espère-t-il exactement ?

Le fait est qu'il ne s'attendait pas à se faire insulter par une fille qu'il venait tout juste de sauver. Pour sûr, ça l'a ébranlé. Et il n'est pas quelqu'un que l'on choque facilement.

Ryu a toujours été doué pour deviner les intentions des gens. Il sent les personnalités, les réactions ; c'est presque un sixième sens. Mais cette fille est allée à l'encontre de tout ce qu'il croyait savoir sur le comportement humain. Elle l'a pris au dépourvu. Alors il voudrait juste... lui parler encore une fois. Se faire une idée plus précise.

Et puis, elle a oublié quelque chose dans cette ruelle. Ce n'est pas son genre de jouer aux objets trouvés, mais... ça lui fait un bon prétexte.

La fille ne l'aperçoit pas tout de suite, mais elle se fige dès qu'elle le reconnaît :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai le droit d'être là. C'est mon hôtel.

Elle ne réagit pas à ce qu'elle prend sans doute pour du pur baratin :

— Est-ce que tu m'as suivie ? C'est toi qui as ordonné à cet homme de venir me parler ?

— Non. Je me suis dit que tu finirais bien par repasser par là un de ces jours, c'est tout.

Il l'inspecte de la tête aux pieds. Elle porte un jean et un T-shirt informe :

— Tu as l'air d'aller bien.

Elle ne répond pas et fait mine de sortir du hall :

— Attends ! Je veux juste te parler !

— Fous-moi la paix !

— Mais c'est quoi ton problème ? Ça te tuerait de me remercier ? Je t'ai sauvée !

Elle s'arrête et plante ses yeux dans les siens :

— Tu ne m'as pas sauvée du tout. Je n'ai pas besoin de ton aide, laisse-moi tranquille.

— Tu aurais préféré que je n'intervienne pas ce soir-là ? Qu'est-ce qui se serait passé à ton avis ?

— Mais qu'est-ce que tu me veux, bordel ?!

— Une heure et un café.

Cette fois, il a réussi à la prendre au dépourvu. Parfait.

— Qu'est-ce que...

— J'ai juste envie de te parler.

— C'est hors de question

Elle se retourne déjà, mais lui reste sur place, et il lui dit :

— Tu as une dette envers moi. Tu peux le nier autant que ça te chante, mais je t'ai sauvée. J'aimerais m'assurer



que tu vas bien. Je ne peux pas te laisser te volatiliser comme ça, question de principe.

Là, il l'a mise en colère :

— C'est toi qui me parles de principes ? Tu n'as même pas proposé d'appeler la police cette nuit-là ! Tu n'as même pas proposé de m'emmener à l'hôpital !

Ryu hausse les épaules :

— Tu n'avais rien.

— Tu trouves que c'est une réaction normale ? Tu étales deux types et tu en fais fuir un troisième, ensuite tu décroches ton téléphone et tu appelles je ne sais qui pour qu'ils s'occupent d'eux ? Alors désolée, mais je crois que j'ai eu raison de m'enfuir cette nuit-là. Je n'ai pas besoin d'avoir des ennuis avec des racailles de ton genre. Je ne veux rien avoir à faire avec toi !

— C'est juste un café. Tu me le dois, et tu le sais. Après, je te laisserai tranquille, c'est promis. On sera quittes.

Il la voit qui hésite. Au moins, une chose est sûre : elle ne se laisse pas faire. Il s'approche d'elle et murmure :

— Je sais que tu te méfies. Mais honnêtement, si j'avais voulu te faire du mal, ce serait fait depuis longtemps.

Il lui fait peur ; peut-être pas la bonne méthode. Mais elle hoche la tête :

— Je ne vais pas chercher à comprendre tes délires de cinglé, crache-t-elle. Tu as une heure, montre en main. Après je serai débarrassée de toi.

Ryu retrouve aussitôt son sourire naturel :

— Excellent. Allez, viens.

— Non, on reste ici !

— Mais il y a des suites superbes à l'étage !

Elle l'attrape par la chemise sans lui laisser le choix :

— Tu ne me feras jamais monter dans une chambre avec toi.

Il aurait pu faire un sous-entendu douteux, mais dans le contexte, elle n'aurait sans doute pas apprécié. Ryu ravale donc ses remarques si bien trouvées et la suit dans le hall du *Renaissance*. Il l'emmène dans l'un des salons du rez-de-chaussée où le personnel le salue aussitôt :

— Vous désirez, Monsieur ?

— Un salon privé, David.

La fille le corrige immédiatement :

— Non, pas de salon privé ! Au milieu de tout le monde.

— Très bien, très bien : au milieu de tout le monde.

Il lève les bras en signe de reddition. David ne fait aucun commentaire et les conduit à une table un peu isolée du reste des clients. Ryu commande pour eux : un thé rare provenant d'Inde. La fille n'a pas l'air décidée à ouvrir la bouche, mais au moins, elle se trouve en face de lui. Elle ajoute deux cuillères de sucre dans sa tasse sans le regarder. Elle semble compter les secondes qui la séparent de sa liberté.

Ryu ne s'en plaint pas. Il en profite pour l'observer, l'étudier. Elle porte ses cheveux longs jusqu'à la poitrine, naturellement raides. La tête inclinée, ils suivent la courbe de son visage, épousent son épaule et viennent se perdre dans le creux de ses seins. Elle a l'air fatiguée, mais elle se tient à la perfection. Elle boit son thé à petites gorgées comme dans un cérémonial soigneusement étudié. Voilà qui le surprend. Sa tenue est en décalage avec ses manières : elle a la posture d'une reine. Elle n'est pas intimidée par le cadre luxueux qui l'entoure, ce serait même l'inverse : elle arrive à le faire se sentir déplacé. Habitée à ce genre d'environnement, donc. Pourtant, ses fringues sont bon marché, peut-être d'occasion ; elle ne porte pas de bijoux et il ne décèle aucun parfum sur elle. Il peut voir qu'elle est tendue. Plutôt normal, mais vu l'animosité qu'elle témoigne... elle doit être difficile à atteindre. Le genre de personne qui ne se confie jamais à quiconque, pas même sur son lit de mort.

Ses yeux sont verts, purs et clairs, sans aucun bleu pour les troubler. Cela lui va bien. Ryu l'imagine déjà plus sous les traits d'un félin que d'une femme.

Plusieurs questions lui viennent à l'esprit : qu'a-t-il bien pu lui arriver pour qu'elle rejette ainsi tout contact social avec autant de violence ? C'est vrai qu'ils ne se sont pas rencontrés dans les meilleures circonstances, mais... pourquoi repousser à ce point quelqu'un qui l'a aidée ? Elle lui fait vraiment l'effet d'un animal sauvage : elle sort les griffes devant tout ce qui lui semble être un danger.

De longues minutes s'écoulent, durant lesquelles ils ne se disent rien. Elle finit par relever la tête. Ryu soutient son regard. C'est elle qui va parler, enfin :

— Tu m'as fait venir ici pour ça ? lance-t-elle. Tu ne voulais pas discuter ?

— Puisque tu le proposes si gentiment.



— L'heure passera plus vite, c'est tout.

Il sourit :

— Je m'appelle Ryu.

Devant son absence de réponse, il se croit obligé de préciser :

— C'est là que tu me donnes ton prénom.

— Brenda.

— Brenda ?

Il éclate de rire :

— Ça ne te va pas du tout. Excuse-moi. Pour moi, Brenda, c'est l'archétype du prénom de pute.

— Je t'emmerde.

— Toujours aussi polie.

Ils s'observent, sur la défensive. Elle a vraiment des yeux de tigre quand elle est en colère.

— Je m'appelle Éloïse, finit-elle par avouer.

— Ah. Voilà qui est beaucoup mieux. Classique, sophistiqué.

Il la dévisage en se répétant ce prénom : Éloïse. Surprenant de voir à quel point cela lui fait plaisir. Il sait qui elle est...

C'est elle qui reprend la parole :

— Qu'est-il arrivé aux hommes qui m'ont agressée ? demande-t-elle.

— Ils sont morts.

Ryu n'a pas hésité une seconde. Il veut jouer la franchise avec elle. Quelque chose lui dit que c'est le seul moyen de l'atteindre. Il observe sa réaction : elle ne se démonte pas, n'exprime ni horreur ni surprise. Elle croit encore qu'il plaisante :

— Tu te prends pour qui ? raille-t-elle. Le parrain de la mafia ? Tu fais quoi, exactement ?

— Je te l'ai dit : je suis le propriétaire de cet hôtel. Tu peux demander à David, si tu veux.

Il désigne le serveur d'un signe de tête.

— Mais en fait, je dirige un réseau de contrebande, poursuit-il. Ça fait quelques mois maintenant.

— De contrebande ?

— Drogues, médicaments, armes, contrefaçons...

— ... Putes ?

Il lui oppose son sourire le plus charmeur :

— Non. Je ne fais pas dans le trafic d'êtres humains. Beaucoup trop difficile, risqué, et ça ne rapporte quasiment rien par rapport aux moyens investis. Sans compter que c'est... très cruel.

— Bien sûr, ce critère arrive à la fin de ta liste.

— Je ne veux pas te mentir. Je ne vais pas prétendre être quelqu'un que je ne suis pas. Tu peux me poser n'importe quelle question, je te répondrai franchement.

— D'accord.

Elle plisse les yeux :

— Pourquoi tu t'intéresses à moi, Al Capone ?

Ryu joint ses mains sur la table. Ce n'est pas le moment de l'effrayer :

— Quand on travaille pour moi, il y a un code, explique-t-il. Le viol est prohibé. Ces trois hommes travaillaient pour moi ; ils ont essayé d'enfreindre le code, alors ils ont été tués. Ils ne pourront plus jamais te faire de mal.

Quelques secondes de silence. Pourquoi le fixe-t-elle comme si elle allait se foutre de lui d'un instant à l'autre ?

Évidemment, ça ne rate pas :

— Regarde-toi : cette fois, c'est le noble et preux chevalier sur son blanc destrier, se moque-t-elle. Pourquoi tu interdis le viol ? Tes mecs ne doivent pas beaucoup apprécier : je croyais que les tocards dans votre genre adoraient ce genre de pratiques.

— Parce que c'est de la barbarie gratuite. Je prends toujours ce que je veux quand c'est nécessaire, je n'ai aucun état d'âme. Mais j'ai horreur des gens qui commettent des crimes pour le plaisir.

— Maintenant, on dirait un politicien.

— Je suis aussi menteur qu'eux.

— Voilà qui est rassurant.



Elle esquisse un sourire méfiant, mais c'est un début. C'est le moment de forcer la touche sentimentale :

— En plus, j'ai un ami très proche qui a vu sa mère se faire agresser de cette façon sous ses yeux. Alors, ne serait-ce que par respect pour lui, je me dois d'éradiquer cette pratique.

— Tu rêves. Tu es beaucoup trop naïf pour diriger un réseau de mafieux.

— Pas si naïf que ça. Bref. Je voulais te revoir pour te dire que tu n'avais plus rien à craindre. Et aussi parce que je ne m'attendais pas à être insulté pour une de mes rares actions de bonté... Je t'ai trouvée intéressante.

— C'est pour ça que tu m'as suivie comme un sale pervers ?

— Je ne t'ai pas suivie. Je voulais juste vérifier si tu allais bien. Et puis tu m'as... Encore aujourd'hui, tu as le don de me surprendre. Ça n'arrive pas tous les jours, tu peux me croire. D'habitude, les gens sont faciles à cerner pour moi. C'est utile, mais horriblement ennuyeux. C'est presque devenu un art d'être imprévisible.

Éloïse ne répond pas. Il sait que ce qu'il dit est étrange, mais elle a l'air du genre à aimer les déclarations grandiloquentes.

— Je n'ai pas envie d'être ton jouet de distraction quand tu t'ennuies, déclare-t-elle finalement.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Et tu sais qu'une fois que ton heure sera finie, je m'en irai.

— Exact. Comme une vraie Brenda.

Elle éclate de rire. Mais elle ne changera pas d'avis :

— J'ai peur que tu sois déçu à propos de moi, assure-t-elle. Je ne suis qu'une affreuse petite garce.

Ça, c'est intéressant...

— De quel genre ?

— Du genre qui hurle au visage de sa soeur qu'elle veut la voir morte le plus vite possible. Et le plus ironique dans l'histoire, c'est que ma soeur est morte une semaine plus tard.

Ryu hausse les sourcils :

— Tu es en train de me dire que tu l'as tuée ?

— Bien sûr que non !

Ça la fait rire, d'un rire doux-amer qui sert à cacher ce qu'elle ressent, sans aucun doute. C'est étrange. Elle n'hésite pas à parler de cela à un parfait inconnu. Elle doit vraiment avoir assez peu d'estime pour elle-même.

— Tu sais, moi aussi j'ai souhaité la mort de plein de gens, lui confie-t-il. Et ils sont morts, tous, sans la moindre exception. Bon, peut-être pas de façon très naturelle, je te l'accorde. Mais ça nous fait un point commun.

Elle le fixe avec beaucoup de sérieux, comme si, pour la première fois, elle se trouvait vraiment embarquée dans leur conversation :

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne chose, murmure-t-elle.

— Je n'ai jamais tué personne, si tu veux tout savoir.

Elle ignore toujours si elle doit le prendre au sérieux ou non. Tant pis, elle s'en rendra compte bien assez tôt. Si jamais ils se revoient. C'est le moment pour Ryu de sortir son dernier atout :

— Bon, il me reste quinze minutes, déclare-t-il. J'avais une bonne raison de vouloir te retrouver en fait.

Il ramasse le sac de sport, qu'il pose en équilibre sur ses genoux :

— Mes hommes ont fait de toi une victime inutile ; ils m'ont désobéi et ils ont cassé ton instrument. Alors voilà : en tant que leur employeur, il faut que je te dédommage.

Il tire la fermeture et en sort un étui qu'il pose sur la table, sous ses yeux médusés :

— Je t'ai racheté un violon.

Il fait claquer les serrures :

— Je n'y connais rien en musique, alors j'ai pris le plus cher qu'il y avait. Je t'ai noté l'adresse du luthier, en cas de besoin.

Éloïse ne le regarde plus, ne l'écoute plus. Elle fixe l'instrument :

— Ce violon coûte au moins dix mille...

— Je sais.

Une personne normale aurait rejeté son offre dans la seconde. Personne ne pourrait accepter un tel cadeau. Mais Éloïse, elle, ne fait rien comme tout le monde. Elle sort l'instrument de son étui comme un enfant le matin de Noël et le serre très fort contre son coeur ; elle examine chacune de ses pièces une par une du bout des doigts ; caresse la surface lisse et glacée de son épiderme verni. Elle a l'air émue au bord des larmes, et Ryu observe sa réaction avec



fascination.

C'est la première fois qu'il décèle une émotion aussi forte et sincère sur le visage de quelqu'un. Il est entouré de gens qui s'emploient à lui dissimuler ce qu'ils ressentent constamment. Des gens qui mentent, comme lui.

À cet instant, il regarde Éloïse comme une incarnation de la vérité sur Terre, dans sa plus belle et terrible clarté. Il éprouve un sentiment de confiance, plus que cela : il place sa foi en elle, un espoir fou ; celui qu'elle restera à jamais telle qu'il la voit en ce moment, une jeune fille assise dans le salon d'un hôtel, un violon pressé tout contre son coeur, plus touchante, plus pure et plus vraie que tout ce qu'il n'a jamais rencontré.

Ryu ne tire aucune satisfaction de l'avantage qu'il vient de se donner. Il est simplement heureux d'avoir pu provoquer toutes ces choses en elle.

Mais elle revient très vite à la réalité. Parfait. Artiste, mais pragmatique. Elle le surprend de plus en plus. Voilà qu'elle capture son regard ; ses yeux s'éclaircissent sous la lumière des lustres, et, comme l'autre soir, elle ne pleure pas :

— Cette fois, tu m'as vraiment sauvée, dit-elle.

Il comprend ce que cela signifie pour elle. C'est sa manière de lui accorder sa reconnaissance... Mais d'où lui vient ce don de l'atteindre si facilement ? Chaque phrase qu'elle prononce est totalement à contre-pied de ce qu'il l'imaginait dire.

— C'est drôle, s'entend-il murmurer. On dirait que tu aimes ce violon plus que ta propre vie.

— C'est ma vie.

Il n'a rien à répliquer à cela. Il ne la connaît pas encore assez. Elle regarde l'instrument puis s'en arrache à contrecoeur :

— Je suppose qu'il y a un prix, hasarde-t-elle.

— Comment ça ?

— Les mecs dans ton genre ne sont pas aussi généreux d'habitude. Tu vas me demander quelque chose en échange. Un moyen de profiter de moi, peut-être.

Ryu se mordille la lèvre, mais il finit par se lancer, impitoyable :

— Je veux un dîner.

— Un quoi ?

— Un dîner, et le violon est à toi. Avoue que ce n'est pas cher payé.

— Je...

Ça y est, la fureur revient :

— Tu avais dit qu'une fois l'heure terminée, tu me laisserais tranquille ! Qu'on serait quittes !

— Je sais, et si tu ne veux pas, ce n'est pas grave. Ce violon, c'est moi qui te le dois. Je me ferai une joie de te le donner. Mais si tu pars sans m'accorder le pauvre dîner que je te demande... Tu t'en voudras. Je le sais.

— Toi, je...

Elle ferme les yeux, serre les poings. Deux petites touches de couleur viennent rosir ses joues : c'est absolument charmant. Il voit qu'elle passe en revue tout ce qu'il lui a dit, tente d'évaluer s'il a raison. Elle essaye aussi, accessoirement, de ne pas exploser. Il décide de battre le fer tant qu'il est chaud :

— Je t'ai déjà entendue jouer, tu sais, une ou deux fois. Tu te débrouilles pas mal.

Elle inspire un grand coup avant de fixer son regard de prédateur sur le sien :

— Oui, je sais.

— Et elle est modeste avec ça !

— Je sais ce que je vau. Alors je ne vois pas l'intérêt de faire de la fausse modestie.

Ses yeux passent de lui au violon, très rapidement :

— Je ne veux pas m'endetter à nouveau auprès de toi ! s'exclame-t-elle. Je connais trop bien les magouilles de ce genre, c'est un cycle sans fin !

— Mais c'est juste un dîner.

— Et ça, c'était censé être juste une tasse de thé, et un adieu. On est quittes maintenant, je n'ai aucune envie de dîner avec toi ni de te revoir.

— Mais tu veux le violon. Et une bonne conscience.

Elle soupire un grand coup et ne dit rien pendant presque une minute. Ryu sent son coeur s'accélérer. C'est la première fois depuis longtemps qu'il n'est pas sûr d'une victoire ; la première fois qu'il risque de perdre véritablement un enjeu. Ce qu'il lit dans ses yeux le reconforte, néanmoins. Elle est déjà tombée amoureuse. Du violon, cela va de soi. Il compte les secondes dans sa tête : cinq — quatre — trois — deux, jusqu'à ce que... :



— Tu es un malin, toi.

Il lui sourit avec condescendance :

— Je sais ce que je vau.

Il se penche sur elle, peut-être un moyen de lui prouver qu'il est sincère :

— Je voudrais que tu me fasses cette faveur, Éloïse. Après, c'est promis, je ne te demanderai plus rien.

— Imbécile. Tu as déjà gagné.

— Je me disais bien qu'il me manquait une insulte.

Ils s'observent en chiens de faïence, et Ryu trouve cela étonnamment agréable. Il a réussi à la convaincre. Il l'a même fait rire, réagir. Il connaît son prénom. Et cette expression sur son visage, lorsqu'elle tenait le violon dans ses bras...

Rien que pour cela, il sait qu'il a eu raison. Il se demande si un jour, elle pourrait avoir cette expression pour lui. Il s'avance peut-être un peu, mais... quelque chose lui dit que ce serait bien.

David s'approche alors d'eux avec un plateau à la main :

— Une note, Monsieur.

Ryu s'empare du papier : un message pas vraiment urgent, mais au moins, cela lui permet de s'éclipser avec panache. Il se lève, jette un coup d'oeil à l'horloge :

— Éloïse, ton heure est expirée de deux minutes, l'informe-t-il. Nous nous verrons donc demain soir. Même endroit ?

Elle hoche la tête sans rien répondre. Elle est contrariée de s'être fait voler deux minutes sans s'en rendre compte. Il l'abandonne au milieu du salon, l'étui à violon ouvert devant elle, avec la promesse d'un nouveau rendez-vous.

℘

Le lendemain soir, la jeune Éloïse traverse la rue pour se rendre au *Renaissance*. Les hommes qui se tiennent en costard à l'entrée, derrière un long comptoir, lui jettent un regard méfiant. Elle-même se demande encore ce qu'elle vient faire là :

— Vous désirez, Mademoiselle ?

— J'ai rendez-vous avec... le directeur de cet hôtel.

Elle sent à leur désapprobation qu'ils ne vont pas tarder à la reconduire à la porte :

— Je suis désolée, je sais qu'il s'appelle Ryu, mais je ne connais pas son nom de famille.

— Mademoiselle, je doute que monsieur Hinata souhaite vous recevoir.

— Pensez ce que vous voulez : ce n'est pas moi qui lui rendrai des comptes si jamais vous ne me laissez pas entrer.

Sa remarque a l'air de faire mouche. Ryu ne doit pas être un patron très souple :

— Écoutez, vous n'avez qu'à vérifier, insiste-t-elle. Appelez-le, prévenez-le, faites ce que vous voulez.

Dans le doute, l'un des hommes s'esquive vers les escaliers.

— Dites-lui que c'est de la part de Brenda ! s'écrie-t-elle avant qu'il ne disparaisse.

Elle rit toute seule de son trait d'humour, sous le regard profondément critique des autres agents d'accueil. Mais quelques minutes plus tard, le maître des lieux en personne lui donne raison : Ryu dévale les escaliers, fait signe aux hommes que tout va bien, et s'immobilise devant elle.

Éloïse n'a pas voulu lui rendre la tâche facile. Elle a débarqué vêtue d'un vieux T-shirt trop large pour elle et d'un jean qu'elle utilise d'habitude pour le bricolage. La vérité, c'est qu'il l'exaspère tellement qu'elle a souhaité le mettre dans l'embarras, lui qui prétend posséder un hôtel — avec raison, apparemment. S'il veut l'impressionner avec son aura de luxe scandaleux, elle va lui montrer qu'on ne l'achète pas si facilement, parce qu'elle y est indifférente.

Mais voilà, elle se rend compte de son erreur à la seconde où elle pose les yeux sur lui. Il réussit à la surprendre, avant même d'ouvrir la bouche. Et cela l'exaspère encore plus.

— Bonjour, Éloïse, dit-il en souriant calmement.

Il porte un jean large qui retombe sur d'épaisses rangers noires. Un simple T-shirt blanc souligne une musculature travaillée : au moins, il n'a pas pu résister à ce détail... Ses cheveux frôlent ses épaules, mais dégagent son front en un lacet serré. Il a l'air de tout sauf d'un directeur d'hôtel : la dernière fois qu'elle l'a vu, il portait une chemise et un pantalon ajusté.

— Où est-ce qu'on va ? lui demande-t-elle à défaut d'autre chose.

— Oh, pas très loin.

En fait, il ne la conduit même pas hors de l'hôtel : ils remontent simplement le hall et s'engouffrent dans une enfilade de petits couloirs aux murs lambrissés. C'est intelligent de sa part, et probablement planifié. Il doit savoir qu'elle n'est pas



du genre à fréquenter les palaces étoilés du centre-ville. Et il a ainsi plus de chances de la surprendre, tout en dévoilant subtilement l'étendue de son empire...

Éloïse lui jette un regard en coin tandis qu'il marche à côté d'elle sans parler. Quelle étrange personnalité... Elle doit reconnaître qu'elle l'a sous-estimé. Elle commence à prendre la pleine mesure de l'homme qui l'accompagne : il a prévu sa réticence et a réagi en conséquence, il la devine mieux que personne d'autre... Et à présent, il l'emmène dans un restaurant minuscule, sombre et chaud, éclairé par des chandeliers électriques, où ils peuvent suivre le cours de la rue sans y être vus.

Il la surprend. Encore. Elle s'est fait une montagne de préjugés de cette soirée, et il les dénoue les uns après les autres avec un naturel désarmant.

— J'ai pensé que tu aimerais ce genre d'endroit, déclare-t-il sans se départir de son sourire.

— Oui, c'est... chaleureux.

Le mot qui lui est d'abord venu en tête est 'intimiste'. Mais hors de question qu'elle le prononce devant lui. Il y a très peu de monde autour d'eux ; un vieil homme prend leur commande puis s'efface avec discrétion. Éloïse se demande ce qu'ils vont bien pouvoir se raconter pendant toute cette soirée...

— J'ai vu que tu t'étais remise à jouer devant l'hôtel ce matin, commence-t-il, sans doute pour la mettre à l'aise.

— Oui. En général, je joue une petite heure le matin, et un peu plus longtemps le soir.

— Et entre les deux ?

— Je suis des cours.

— Tu es encore au lycée ?

— Je suis en retard. J'essaye d'avoir mon diplôme, histoire de commencer quelque part.

Ryu ne dit rien, mais médite ses paroles avec attention, alors qu'il n'y a pourtant pas grand-chose à en retirer.

— J'aime bien t'entendre depuis mon bureau, lui avoue-t-il alors. Tu sais, je n'ai jamais... comment dire... Je n'ai jamais eu beaucoup de temps pour tout ce qui touche à l'art. Ça ne m'a jamais vraiment intéressé, la musique classique ou quoi que ce soit d'autre. Mais ce que tu fais, c'est joli.

— Merci.

— Tu te produis dans la rue depuis longtemps ?

— Non, un peu moins de deux mois.

— Tu joues pour l'argent ?

— Pas vraiment.

Il hausse un sourcil, ce qui l'encourage à continuer :

— Bien sûr, j'ai besoin d'argent, mais... je joue surtout pour moi, je crois. Je loue une chambre de bonne à quelques pas d'ici. Je peux difficilement imposer mes crises de violon à mes voisins, c'est pour ça que j'ai commencé à pratiquer dans la rue. J'en avais envie, personne ne pouvait rien me dire, ça me rapportait même un peu d'argent... Et aujourd'hui, ça m'a servi à rencontrer un parrain de la pègre !

— Tu en parles comme si on t'avait interdit de jouer.

— Je me suis interdit de jouer. Pendant longtemps.

— Pourquoi ?

Il a l'air sincèrement curieux, ce qu'Éloïse a du mal à comprendre. Mais elle n'hésite pas un instant à lui répondre. Elle est comme ça : son passé n'est un tabou pour personne, surtout pas pour un inconnu. Il y verra sans doute une marque de sa désaffection pour elle-même, et il aura sans doute raison :

— Tu n'es pas le seul à avoir des faits d'armes surprenants, énonce-t-elle, énigmatique.

Il la regarde sans comprendre, alors elle se lance :

— J'étais joueuse professionnelle avant. Premier violon, pour le meilleur philharmonique du pays. Mes parents m'ont offert mon premier violon quand j'avais cinq ans. J'ai été repérée à huit, et à dix ans, j'étais la bête de foire préférée des plus célèbres orchestres internationaux.

Elle se tait quelques instants. Elle pense qu'il va dire quelque chose, mais il respecte son silence : un bon point pour lui.

— Avec le temps, ma carrière a commencé à devenir plus sérieuse, poursuit-elle. Je n'étais plus seulement un phénomène, j'étais reconnue. À seize ans, le philharmonique m'a engagée pour une longue tournée de concerts à travers le monde entier. Et j'étais incroyablement fière de ma réussite. J'étais fière, tout simplement.

Elle fait une pause, le temps de trouver ses mots :

— Tu comprends, j'ai grandi dans ce milieu. J'ai été élevée entourée de gens qui m'ont félicitée toute ma vie, qui m'ont dit et répété que j'étais la meilleure, un génie, un prodige, que personne ne valait mieux que moi. J'étais devenue



une affreuse petite garce. J'avais une telle confiance en moi... C'est un sentiment enivrant, tu ne peux pas savoir. Mais je traitais tous les autres comme des inférieurs. J'étais quelqu'un et je le savais, je prenais plaisir à apparaître sur le devant de la scène et à écraser mes semblables, j'étais bouffie d'orgueil. Extérieurement, j'avais tout de la jeune violoniste charmante, souriante, talentueuse. Mais pour tous ceux qui me connaissaient, je n'étais qu'une insupportable starlette, pourrie jusqu'à la moelle. Et je l'étais, c'est vrai. À tel point qu'un jour, tous les musiciens de l'orchestre se sont ligüés contre moi. Ils ne voulaient plus travailler avec moi, aucun d'entre eux. Et moi, je les ai traités avec mon indifférence habituelle. Je ne les ai pas pris au sérieux. Au concert suivant, j'ai commencé mon solo. Et l'orchestre ne m'a pas suivie. J'ai continué à jouer, dans le doute, pendant quelques minutes. Il y avait un silence de mort dans la salle. Jamais je n'avais été aussi mortifiée de toute ma vie. Je me suis arrêtée, je me suis tournée vers eux, et... l'un des musiciens a dit au chef d'orchestre qu'ils ne se lanceraient pas tant que je serais là. Le chef d'orchestre m'a regardée sans rien dire, mais j'ai su qu'au fond de lui, il voulait que je parte. Je suis restée plantée là cinq minutes entières, sans oser comprendre, sans me rendre à l'évidence, en les suppliant de démarrer, alors que toute la salle se mettait à bruisser. Pendant un moment, j'ai envisagé de continuer toute seule. J'aurais pu le faire : ça aurait été magnifique, et ça leur aurait coupé l'herbe sous le pied, à tous. Et puis j'ai vu tous leurs regards posés sur moi. Pas ceux du public, non : ceux de l'orchestre... Des gens que j'avais côtoyés depuis mon enfance. Des gens que j'avais aimés, et dont je croyais qu'ils m'aimaient, eux aussi... Toute ma colère, toute ma fierté se sont effacées d'un seul coup. C'est là que j'ai aperçu ce gouffre immense au fond de moi... Je me suis rendu compte que j'étais vide à l'intérieur, moi tout entière. Je venais d'être trahie de la pire des manières, mais... je n'avais plus envie de rendre les coups. Je n'ai jamais été plus désespérée qu'à cet instant. C'était comme me voir à travers d'autres yeux, et prendre conscience que j'étais quelqu'un de lamentable... Si lamentable que plus personne ne voulait de moi. Que tous les miens s'unissaient pour me trahir. Mais surtout, j'ai vu ce jour-là que j'avais perdu tout le goût que j'avais pu avoir un jour pour la musique. Je n'avais plus pris le moindre plaisir à jouer depuis mes premiers succès vers l'âge de dix ans. Tout était devenu trop grand trop vite : la célébrité, les voyages, la publicité, les concerts par dizaines sans rien d'autre à penser... J'ai songé quelques secondes à me battre, et quelque chose de nouveau en moi s'est demandé : ' À quoi bon... ? ' J'ai quitté la scène et je suis retournée en coulisse. Le deuxième violon a joué ma partie, sa remplaçante est montée sur scène pour jouer la sienne. L'orchestre a démarré en douceur, et le concert a été une réussite. J'étais déjà morte et enterrée.

Le serveur vient ponctuer ses paroles en apportant les plats. Ryu ne lui accorde pas une seconde d'attention. Ce qu'elle lui raconte le captive trop et il ne cherche pas à le cacher :

— Je suis rentrée chez moi tout de suite après ça, enchaîne-t-elle. Quand j'ai vu que dans ma famille, le résultat était le même, j'ai plié bagage et je suis partie. Tout ce qui s'est passé m'a fait prendre conscience... qu'il fallait absolument que je change. Je ne veux pas rester la personne que je suis devenue. J'ai laissé tomber la musique, la scène, tout... Je suis venue ici en me promettant de me bâtir une vie saine. Ça commence par mon diplôme. Seulement voilà, je n'avais pas prévu au programme que mon envie de jouer reviendrait, plus forte que tout... Je crois qu'on ne peut pas se séparer totalement de son ancienne vie. C'est tout ce qu'il me reste.

Elle lui sourit, parce qu'elle ne veut pas avoir l'air de s'apitoyer sur son sort :

— Voilà, et maintenant tu sais tout de moi.

Ryu secoue la tête :

— Non, je ne crois pas... Mais ce que j'ai découvert est déjà bien intéressant. Tu te rends compte que tu te livres facilement ?

— C'est parce que ça m'est égal.

— Tu penses que tu as si peu de valeur que tu ne mérites aucune compassion, aucune considération ?

— Bravo. Tu lis toujours aussi clair dans l'esprit des gens ?

— J'ai plus de mal avec toi. Mais plus tu me parles, plus j'apprends.

Elle détourne les yeux en se concentrant sur ses couverts. La façon dont il la regarde est dérangeante ; cela lui rappelle l'intensité de ceux qui prônaient son talent et, par conséquent, de mauvais souvenirs.

— Je ne te comprends pas, déclare-t-elle quand même, ce à quoi il éclate de rire.

Il oriente très vite la conversation sur des sujets différents. Ils parlent de tout et de rien : le temps, la ville, les études, la musique...

Éloïse est surprise de l'agilité avec laquelle Ryu la guide. Il la met à l'aise, elle est forcée de l'avouer. Tous ses doutes sur l'ennui qu'elle aurait pu ressentir disparaissent. Elle se laisse prendre à son jeu, petit à petit. Elle en a conscience et lui aussi, mais c'est agréable.

Il parle bien. Avec aisance et assurance, deux qualités qu'Éloïse a toujours appréciées. Il ne la force pas, ne s'écoute pas discourir et, s'il a de toute évidence assez peu de culture personnelle, son humour démontre une grande vivacité d'esprit.

Ils n'abordent plus de questions sérieuses. Ryu reste un mystère pour Éloïse, mais il parvient à le lui faire oublier. En fin de compte, la soirée passe doucement, délicatement, et Éloïse apprécie chaque seconde de cette discussion, la



première depuis bien longtemps. Lorsque le serveur vient débarrasser leur table, il n'apporte aucune addition, et Éloïse est forcée d'admettre que Ryu disait vrai : il est bel et bien celui qui dirige, ici...

Tous deux se dévisagent alors quelques instants, unis par cette interrogation silencieuse : ' Et maintenant ? '

Éloïse ne sait pas. Elle devrait partir : elle s'est acquittée de sa dette, elle peut l'effacer de sa vie. Cela vaudrait mieux, si ce qu'il a raconté sur son travail est vrai. Mais un seul mot de lui et elle pourrait rester sur sa chaise à l'écouter encore un peu plus. Elle se sent faible, craintive et stupide. Qu'il soit à l'origine de ces émotions la fait se méfier d'autant plus.

— Je crois que notre dîner est terminé, dit-il enfin.

— Oui, acquiesce Éloïse. Et je vais partir comme une vraie petite Brenda.

Il pose sur elle un regard très doux. Empreint de gravité, ce qui lui donne un air inquiétant. Éloïse a remarqué une chose au cours du repas : c'est que Ryu, derrière une insouciance déconcertante, dissimule un caractère dur d'obsidienne. Un caractère qu'il lui révèle à cet instant lorsqu'il glisse un papier vers elle :

— Je ne veux pas te forcer la main, énonce-t-il. J'ai promis que je te laisserai tranquille et je le ferai. On ne s'est pas rencontrés dans les meilleures circonstances et je te rappelle peut-être une mauvaise expérience. Je comprends que tu te méfies de moi, et que tu ne m'apprécies pas forcément. Mais si, malgré tout cela, tu veux bien... rester en contact avec moi... je te donne mon numéro.

Éloïse saisit le papier qu'il lui tend et l'étudie quelques instants, plus pour éviter de croiser son regard qu'autre chose. Ryu Hinata... En fait, c'est ce numéro qui la décide à partir. Si elle a des regrets, elle aura toujours un moyen de le recontacter.

— J'ai passé une très bonne soirée, le remercie-t-elle. Étonnamment.

Il retrouve son sourire perpétuel :

— Ça te dirait que je te montre quelque chose ? risque-t-il. Avant que tu partes.

Elle hésite. La phrase a des allures de piège : il la retient, il trouve encore une excuse pour s'accrocher à elle. Il perçoit sa réticence, immédiatement :

— C'est juste pour te faire comprendre quelque chose, précise-t-il. Sur moi. Après, tu pourras t'en aller si tu veux, tu pourras porter tous les jugements que tu voudras. Mais pour ça, il faut au moins que tu me connaisses.

— C'est d'accord, le coupe-t-elle aussitôt.

Ils quittent le restaurant pour retourner dans le hall de l'hôtel. L'atmosphère bruyante et les allées et venues des clients transpercent le cocon dans lequel ils s'étaient isolés.

— Ne t'inquiète pas, on monte juste sur le toit, indique-t-il en lui tenant la porte de l'ascenseur.

Éloïse sourit de cette attention nouvelle. Elle distingue dans ses manières quelque chose de plus empressé, de moins assuré, une certaine réserve : il a peur de ses réactions. Au moins, cela veut dire qu'elle ne lui est pas encore totalement prévisible...

Ils prennent l'ascenseur sans qu'il lui adresse un seul mot. Enfin, ils gravissent un dernier escalier bétonné qui les conduit sur le toit du *Renaissance*. La vue d'ici n'est pas spectaculaire, mais suffisamment élevée pour offrir un panorama complet des lieux. Des immeubles par dizaines, à perte de vue, éclairés à tel point que la lumière des fenêtres vient presque remplacer celle des étoiles.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? demande Éloïse tandis que Ryu la dirige vers la balustrade.

Il reste silencieux quelques instants. Puis il fait soudain un grand geste de la main qui la surprend, qui englobe tout le paysage, avant de se concentrer sur elle :

— Tout cela n'a pas d'importance, déclare-t-il. Ce que je veux te montrer, c'est l'autre côté de la ville. Là d'où je viens.

Éloïse se retourne. Elle sait déjà ce qui l'attend : c'est là-bas qu'elle vit.

— Je te l'ai dit, reprend Ryu, je ne veux pas te mentir. Et je ne veux pas essayer d'être quelqu'un que je ne suis pas. Tu as dû le remarquer : je suis un peu trop franc pour mon propre bien.

— C'est vrai...

— Je t'ai amenée ici parce que cet endroit... c'est ce qui permet le mieux de me comprendre, je crois. Et je veux que tu saches qui je suis.

— Mais pourquoi...

— S'il te plaît. On réglera ces questions plus tard.

Éloïse se tait pour le laisser continuer. Après tout, elle lui a longuement parlé d'elle. C'est à son tour de s'exprimer :

— Je ne suis pas né à la capitale, raconte Ryu, mais dans une autre grande ville à six cents kilomètres d'ici, et le résultat est le même. Mes parents étaient deux junkies qui ne savaient rien faire à part se défoncer du matin au soir et fuir leurs dettes. À tous les coups, je n'étais pas l'enfant le plus désiré de la Terre. Mais quand j'étais petit, je ne m'en



rendais pas compte. À la naissance, j'étais déjà accro à l'héroïne. Je me demande encore comment j'ai réussi à atteindre l'âge de huit ans. Quoi qu'il en soit, un jour, une femme des services sociaux nous a repérés et elle a cherché à me venir en aide. Elle a rendu visite à ma mère ; elle l'a avertie que si mon père et elle ne se faisaient pas soigner, elle viendrait leur retirer ma garde. Je me rappellerai toujours du visage de ma mère à cet instant. Elle était effondrée sur le canapé. L'appartement n'était qu'une décharge ambulante ; il y avait des seringues partout. Et puis il y avait cette odeur... indéfinissable. Je ne l'ai jamais retrouvée depuis, et je l'ai toujours associée à mes parents. Enfin bref, ma mère a émergé de son trip pendant quelques secondes. Elle a regardé l'assistante sociale, et elle lui a arraché le paquet de seringues qu'elle avait ramassé sur le sol. Elle n'a pas dit un seul mot. Mais c'est à cet instant-là que j'ai compris. J'avais huit ans. Mon enfance m'avait toujours semblé normale jusqu'à présent, puisque je n'avais jamais rien connu d'autre. Je croyais que tout le monde vivait comme cela. Mais la réaction de ma mère à cet instant... J'ai compris qu'elle aimait beaucoup plus la drogue que moi. Que je n'avais jamais eu la moindre importance pour elle.

Ryu dit tout cela avec une gravité sans émotion. Éloïse ignore comment réagir, partagée entre le caractère très personnel de cette confession, l'horreur de ce qu'elle révèle, et son incapacité totale à deviner ce que Ryu ressent.

— Je sais que cela peut paraître terrible de dire ça, continue-t-il, mais ce jour m'a ouvert les yeux. Ce fut la fin de mon enfance : j'ai grandi, j'ai écarté mes parents de ma vie comme eux m'avaient toujours écarté de la leur, et j'ai pu prendre ma première décision sérieuse. J'ai regardé autour de moi, j'ai vu cet appartement miteux... Ma mère étalée dans son vomi au milieu des déchets... Notre quotidien passé à fuir de bordel en taudis. J'ai ressenti de la colère, et en même temps une telle volonté... J'ai décidé que je ne laisserais pas mes parents détruire mon avenir, que jamais je ne finirais comme eux. J'ai décidé que puisque personne ne voulait de moi, j'allais m'imposer quand même. J'ai jeté un défi à l'existence ; j'ai voulu me venger du fait que je n'avais rien reçu dès le départ, et je me suis juré que je me bâtirais une fortune sur ce qui avait détruit mon enfance : la drogue. Cette décision, c'était une véritable prise de conscience. Cela a conditionné tout ce que je suis devenu aujourd'hui. Et si je te raconte tout cela, c'est parce que si nous sommes amenés à nous revoir un jour... tu ne peux pas me connaître sans savoir que j'ai un but. Que tout ce que j'accomplis chaque jour, c'est dans ce seul et unique but. Et que j'ai fait des choses absolument abominables pour y parvenir.

Il inspire à fond et détache son regard du sien :

— À quinze ans, j'ai trouvé mes parents allongés par terre, morts, dans le squat que l'on utilisait à l'époque. Overdose. J'ai ramassé mes affaires et je suis parti. Je me suis installé ici à la capitale. J'ai commencé par dealer pour dix cents pièce. J'ai noué des relations, je me suis fait connaître en douceur. J'avais suffisamment l'expérience de la rue pour ne pas me faire écraser. Une réputation, ça se monte vite, surtout quand tu ne trouves pas une seule personne en ville capable de te mettre à terre. Bref, aujourd'hui j'ai réussi, et je suis en passe de réussir encore plus... Grâce à la drogue, et sans jamais m'être drogué. Mais je ne suis pas quelqu'un de bien. Je détruis la vie de beaucoup de gens.

Il la regarde dans les yeux pour conclure avec dureté :

— Je n'ai aucun remords, et j'ai la ferme intention de continuer. Je crois que c'est nécessaire que tu le saches.

Il n'ajoutera pas un mot de plus, Éloïse le sent. Elle le dévisage sans parvenir à démêler le monstre d'émotions que ses paroles ont provoqué en elle. Elle a peur ; elle se méfie ; elle sait qu'en temps normal, n'importe qui tournerait les talons sur-le-champ... À défaut de cela, elle se raccroche à sa dernière phrase :

— Pourquoi tu me racontes tout ça ? souffle-t-elle.

— Je te l'ai dit : je veux que tu saches qui je suis.

Il la regarde avec une pointe d'impatience.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, je...

Consciente qu'elle se perd, Éloïse opte pour la solution la plus simple :

— Pourquoi moi ?

Ce n'est plus de l'appréhension, mais de la surprise qui se peint sur le visage de Ryu. Elle peut suivre sa réaction, pour une fois : tout ce monologue, et elle ne lui demande que ça ?

Il esquisse un sourire perdu, et ses yeux hésitent entre elle et le ciel pendant plusieurs secondes :

— Je ne sais pas, finit-il par admettre en reculant d'un pas. Il faut que ce soit toi, c'est tout. Je ne sais pas pourquoi. C'est vrai que l'on n'a pas passé beaucoup de temps ensemble. On ne se connaît même pas. Mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est que dans cinq minutes, tu seras partie, et qu'alors ta présence me manquera. Je ne me l'explique pas, je...

Pour la première fois, Ryu semble ne plus trouver ses mots. Il accroche son regard en désespoir de cause, pour y puiser la source de ce qu'il exprime :

— J'aime être avec toi. J'ai l'impression de pouvoir être moi-même. J'ai envie d'être franc avec toi, je veux que tu me connaisses... Parce que si tu décides de rester en contact, je veux que tu le fasses en toute connaissance de cause. Pour ce que je suis entièrement. Les moments que je passe avec toi me surprennent, comme je ne l'ai plus été depuis... Tu n'as pas idée de la présence que tu as. Je sais que quand tu ne seras plus là, je ne vais pas arrêter de penser à toi. Il faut que ce soit toi.



Il se livre de la façon la plus naturelle qui soit, avec une chaleur surprenante, sans l'approcher. Éloïse peut affirmer que c'est la conversation la plus étrange qu'elle ait jamais vécue. Pourtant, les premiers réflexes craintifs s'effacent déjà de son esprit. Peut-être à cause d'un curieux instinct de contradiction, elle se refuse à entrer les activités criminelles de Ryu dans l'équation. Elle sait que son raisonnement est à moitié fou, mais le bon sens lui inspire un dégoût inimaginable. C'est le bon sens qui a conduit tous les siens à la rejeter.

Éloïse tente d'analyser ce qu'elle ressent, ce qu'elle désire, ce qui la rendrait heureuse, tout simplement, et elle réalise soudain qu'elle ne veut pas avoir peur de l'homme qui se trouve en face d'elle. Elle ne veut pas le fuir, et pour cela, elle ne veut pas réfléchir à tout ce qu'il a fait. Peu importe la part de vérité ou de mensonge dans tout ceci. Là où n'importe qui fuirait, haïrait ou jugerait l'homme qui se trouve en face d'elle, Éloïse écarte ses crimes d'un geste de l'esprit pour ne plus se concentrer que sur une seule chose : la façon dont il la regarde, cet appel au fond de ses iris qui la supplie, presque avec désespoir.

Plusieurs facteurs entrent sans doute en ligne de compte. Des facteurs dont elle a conscience, mais qu'elle se refuse à affronter. Ryu ne peut pas savoir l'avantage que lui procure la cuisante sensation de rejet qu'elle a éprouvée dans son passé, l'impression de s'être trouvée seule, inutile et insignifiante, trahie par son orgueil.

Les mots de Ryu remuent le chagrin d'Éloïse au fond d'elle-même. Depuis des années, toutes les personnes qu'elle a connues l'ont quittée les unes après les autres. Elle a expérimenté l'abandon, le refus, la sensation de valoir moins que le pire des rebuts sur cette Terre, de n'avoir aucun attrait aux yeux de quiconque, de sombrer dans une transparence malade qui l'effaçait chaque jour un peu plus de la surface du monde.

Ryu, lui, est bien réel ; il se tient là devant elle et il veut d'elle. Dans le désert émotionnel dans lequel Éloïse se trouve, encore blessée par ses souffrances et profondément marquée au cœur d'elle-même, c'est le plus précieux des cadeaux... Le sentiment le plus heureux qu'elle puisse éprouver. C'est pour cela qu'elle n'a pas la force de protester, de renoncer à la joie qu'elle ressent, malgré tous les crimes et les intentions que Ryu lui a décrits.

Il lui apparaît sous un nouveau jour : elle ne voit plus l'homme qui l'a harcelée, effrayée, importunée ; elle ne voit plus que l'homme qu'il est, tout simplement, et le désir qu'il a d'elle-même.

Elle repense les événements en une fraction de seconde. La façon dont elle l'a rencontrée est singulière. Mais il a réussi à la retrouver, et, même s'il le dément, il a dû guetter son apparition jour après jour pendant toute cette semaine... Il lui a racheté un violon, à elle, cette inconnue sortie de nulle part. Qu'a-t-elle bien pu éveiller en lui, elle n'est pas sûre qu'il le comprenne lui-même. C'est le dernier point sur lequel son inquiétude s'arrête ; après cela, elle n'a plus que cette certitude absolue : Ryu veut d'elle. Il l'a remarquée et elle a de la valeur à ses yeux.

C'est pourquoi, sans dévoiler un mot des réflexions qui l'animent, Éloïse lui accorde son premier sourire sincère, et elle dit :

— Merci de m'avoir sauvée, Ryu.

Il reste interloqué par cette réponse. Sans doute est-il surpris qu'elle n'évoque pas davantage tout ce qu'il lui a révélé. Elle lui signifie que c'est inutile :

— Je suis contente que tu aies été franc avec moi. Je comprends ce qui te motive, je comprends ce que tu fais. Mais tout cela n'a aucune importance. Tant que je n'y suis pas impliquée... Je sais que je suis folle et que je ne devrais pas réagir comme ça...

Elle ajoute en riant, plus pour elle-même :

— Tu es sans doute la dernière relation dont j'ai besoin pour me bâtir une vie saine. Mais jusqu'ici, la morale ne m'a jamais servie, alors... Peut-être que je ne suis pas faite pour ça.

Elle peut se féliciter de voir qu'il est médusé par ses réactions. Il finit par combattre sa stupeur pour lui demander :

— Est-ce que ça veut dire que tu vas me revoir ?

— Je ne sais pas exactement ce que tu attends de moi...

Éloïse sort de sa poche le papier qu'il lui a donné avec son numéro de téléphone :

— Mais tu m'as secourue et tu m'as offert un violon.

Alors, sans réfléchir, parce qu'elle n'a plus devant elle qu'un homme excessivement séduisant, elle s'approche très vite de lui et prend le risque de laisser entrevoir sa faiblesse une fois de plus : elle l'embrasse sur les lèvres, légère et furtive, puis elle s'éloigne vers les escaliers sans qu'il puisse réagir :

— Ça vaut bien deux ou trois rendez-vous de plus.

Et Ryu n'a rien à ajouter à cet heureux constat.



13. Le Psychiatre

— Ézéchiel Calbot, c'est bien cela ?

— Juste Cal.

— Parfait.

Le docteur Véies se redressa dans son fauteuil. C'était un homme d'âge mûr, aux cheveux gris peignés en arrière, de petites lunettes rondes cernant son regard plissé. Avenant, intelligent, prêt à l'écoute.

Cal se sentait bien en sa présence, aussi à l'aise qu'il est possible de l'être quand on consulte un psychiatre pour la première fois.

— Charlie m'a brièvement parlé de ce qui vous arrive, entama le médecin. Mais ce serait mieux si je pouvais l'entendre de votre bouche.

Cal avait préparé son petit discours. Il raconta à Véies tout ce qu'il avait confié à Charlie, en termes plus clairs et plus précis.

— Depuis combien de temps faites-vous ces rêves ? s'enquit alors Véies, armé d'un stylo et d'un petit calepin spiralé.

— Une semaine.

— Avez-vous noté un changement ?

— Je m'en souviens moins bien maintenant. Ils sont plus flous. J'ai du mal à voir les détails, les... décors. Mais à part ça, c'est toujours la même chose : Ryu confronte des gangs de lycéens pour obtenir leur loyauté, et moi, je l'aide.

— Vous parlez de lui comme d'une vraie personne.

— C'est parce que je lui parle, dans mes rêves. Et il s'adresse à moi. Je vous l'ai déjà dit : je joue mon propre rôle. J'ai le même nom et le même visage, je ressens chacune de ses pensées. La seule différence, c'est ma... sa... personnalité.

— Très bien. Vous disiez connaître des précisions sur des choses qui n'ont pas eu lieu pendant vos rêves : des souvenirs, des informations. Que savez-vous sur vous-même ?

— Pas grand-chose. Que des instants présents : j'ai vingt-trois ans, je suis déprimé, je prends des antidépresseurs pour rester dans les vapes. D'ailleurs, je crois que c'est pour cela que mes rêves sont devenus moins précis.

— Vous pensez que la condition physique d'un personnage imaginaire peut influencer sur vos rêves ?

— Vous savez au stade où j'en suis, Docteur, plus rien ne m'étonnerait.

Véies prit quelques notes, faisant instantanément regretter à Cal ses paroles, puis il croisa les mains sur ses genoux :

— Bon, parlez-moi de Ryu.

Cal soupira. Il se sentait parasité, à la fois par l'amitié d'Ézéchiel, et par son angoisse personnelle :

— Ézéchiel tient beaucoup à lui, répondit-il néanmoins. Ils se connaissent depuis l'adolescence : ils se sont rencontrés dans la rue. Ils ont fait les quatre cents coups ensemble. Essentiellement des histoires de racket, de vol ; ils gagnaient aussi beaucoup d'argent en pariant sur leurs combats avec des bandes rivales. Ryu est orphelin, et Ézéchiel, c'est tout comme, alors... Ils sont très vite devenus tout l'un pour l'autre. D'ailleurs, quand Ryu a décidé de venir s'installer à la capitale, Ézéchiel n'a pas mis très longtemps à le rejoindre.

— Mais vous, qu'est-ce que vous en pensez personnellement ? insista le psychiatre.

Cal haussa les épaules :

— Je ne sais pas quoi en penser. Ryu ne me fait pas peur en rêve puisqu'il est mon allié, mais... il a l'air d'être le genre de personne capable de tuer père et mère pour obtenir ce qu'il veut. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui dans la réalité. C'est un dealer, il fait des choses horribles, mais en même temps, il est drôle, sympathique, charismatique... Je crois que je l'apprécie, mais je ne voudrais pas être son ennemi. Je n'arrive déjà pas à comprendre comment je peux aimer un type pareil... C'est comme si les émotions d'Ézéchiel restaient ancrées en moi lorsque je suis éveillé. Cela m'arrive parfois.

— Et il n'y a jamais aucune trace de vos propres émotions dans vos rêves ?

— Aucune. Je n'ai pas ma place là-bas.

— Que feriez-vous si vous rencontriez Ryu face à face un jour, en étant vous-même ?



— Je m'enfuirais.

— Vraiment ? Donc vous le craignez.

— La dernière chose que je voudrais, c'est qu'il s'approche de moi et de ma famille... Il a un mauvais fond, vous voyez ce que je veux dire ?

— En vous rappelant qu'il n'existe que dans vos rêves.

— C'est là que réside tout le problème. Comment être sûr qu'il n'est pas réel ?

Véies fronça les sourcils :

— Expliquez-vous.

— Je veux comprendre pourquoi je fais ces rêves. Ce qui les a déclenchés. Pour être honnête avec vous, je n'ai pas l'impression de rêver : j'ai l'impression de vivre une double vie. Je n'arrive plus à envisager que ces gens ne soient pas réels. J'ai essayé de trouver des renseignements sur eux sur Internet, mais...

— Qu'attendez-vous de notre travail ici, Cal ?

Cal évita le regard du psychiatre le temps de formuler sa réponse :

— Je voudrais arrêter de rêver, déclara-t-il finalement. Vous pouvez faire ça ?

Véies soupira. Il considéra le garçon un long moment, le pendule d'un balancier rythmant délicatement leur silence. Les rayons du soleil prenaient forme sur les motifs tarabiscotés du tapis.

— Je peux essayer de vous donner des somnifères pour dormir, concéda alors le médecin. Ça vous plongera dans un sommeil profond, mais ça ne veut pas dire que vous ne rêverez pas. L'effet est variable d'un patient à l'autre. À part ça, je ne vois pas quelle solution vous proposer pour l'instant. Les rêves sont difficilement contrôlables. Nous allons nous revoir, d'ici trois jours.

— J'ai cours à ce moment-là.

— Après les cours, cela va de soi. Je vais essayer de vous entraîner à faire des rêves lucides. Vous savez ce que c'est ?

— Des rêves que l'on peut contrôler ?

— Exactement. Cela demande du temps et de la patience, mais si vous y arrivez, vous pourrez vous passer de médicaments, ce qui sera nettement mieux pour tout le monde.

— Très bien...

Véies referma son petit carnet sur ses genoux :

— Ryu, que représente-t-il pour vous, à votre avis ? ajouta-t-il.

Si vos rêves sont récurrents et remplis de messages, que pourrait-il incarner ?

Cal haussa les épaules :

— Le Mal. Il est incompréhensible.

— Et Ézéchiël ?

— Tout ce que je ne veux pas devenir.

— Alors, ne seraient-ce pas tout simplement vos peurs qui prennent vie dans vos rêves ?

— Je n'avais jamais eu peur jusqu'à présent.

— Je vois...

Cal jeta un coup d'oeil à l'horloge :

— Nous avons fini ?

— Oui. En attendant de voir comment la situation évolue.

Véies signa son ordonnance, qu'il lui tendit :

— Je voudrais au moins vous rassurer sur un point, précisa-t-il. Ce ne sont que des rêves. Cela ne veut pas dire que vous souffrez de quoi que ce soit. Même s'ils persistent, ils ne doivent pas vous empêcher d'aborder votre vie sereinement.

Cal se leva en enfilant sa veste :

— Merci, Docteur. De toute façon, je crois que je commence à m'y habituer.

La porte du cabinet se referma en grinçant. Véies jeta ses notes sur la table et murmura pour lui-même :

— Cela vaudrait mieux.

Lucides ou non, les rêves n'étaient pas près de s'arrêter.



Deuxième Partie / 1. Guérison

Par un bel après-midi d'été, Cal claqua la porte de sa toute dernière séance de psychothérapie avec le docteur Véies. Dans la salle d'attente, illuminée par un beau rayon de soleil, Anna haussa un sourcil surpris :

— Tu as déjà fini ?

Il lui prit les mains pour la relever et l'embrassa :

— Je suis libre !

— C'est vrai ?

— Plus de rendez-vous sordides le mercredi après-midi : Véies a dit que je m'en sortais très bien et que je pouvais me débrouiller tout seul !

— Mais c'est super !

Folle d'enthousiasme, Anna le dirigea vers la sortie sans cesser de l'interroger :

— Tu es d'accord avec lui alors ? Ça va aller ?

— Anna, ça fait des mois que j'en ai ma claque de ces séances. Je vais bien ! Regarde autour de toi : il fait beau, le soleil est magnifique, tu es avec moi... Je ne veux plus discuter d'autre chose. C'est ridicule : je fais des rêves qui débloquent, c'est tout, personne ne passe sa vie à en parler.

Anna l'embrassa à son tour :

— Je suis contente, sourit-elle. On y va ? Tu me dois une glace et un soda.

— Depuis quand ?

— Depuis que j'ai perdu une heure de mon temps dans la salle d'attente surchauffée d'un psychiatre pour toi.

Il la prit par la taille :

— Argument imparable.

Cal avait beaucoup consulté le docteur Véies au cours de ces derniers mois. Pendant leurs premières séances, il était passé par plusieurs phases difficiles, allant d'une colère sourde contre lui-même à une angoisse impossible à refouler. La sensation de ne pas être celui qu'il croyait être, mais d'abriter un monstre, de se mentir continuellement. Une culpabilité sans fondement, pour toutes les pensées meurtrières qui l'habitaient. D'autant plus que les visions n'avaient cessé d'augmenter.

Toutes les nuits, impitoyablement, Cal redevenait Ézéchiél, ce prénom qu'il avait refusé de porter. Les rêves lucides avaient été un échec. Tout comme les somnifères, l'hypnose. Il était passé par une période où il voulait se sentir seul en permanence. C'était Anna qui lui avait fait réaliser son erreur.

Elle était venue le voir un week-end où il s'était barricadé dans sa chambre, tous les volets fermés, recroquevillé dans son lit en refusant de se lever ou de manger. La nuit d'avant, Ézéchiél avait dû assassiner Adrien Weltz, qui ne voulait plus travailler pour eux plus longtemps. Il était entré chez lui par effraction, mais sa soeur de dix ans l'avait aperçu et avait crié tout l'air de ses poumons. Ézéchiél avait dû exécuter toute la famille.

— Cal, il faut que tu te reprennes, lui avait dit Anna ce jour-là. Tout cela n'est pas réel.

Il avait laissé entrer la jeune fille dans sa chambre, et le simple fait de la voir avait provoqué en lui une sorte de réaction en chaîne. Elle était inquiète. Il ne lui avait jamais vu un visage aussi apeuré que celui qu'elle lui avait présenté, aussi triste, aussi malade. Elle souffrait au moins autant que lui, si ce n'était plus, et il avait soudain eu la sensation de s'observer à travers le regard d'un autre. Il s'était vu prostré dans ses couvertures comme un fou dans un asile, affamé, les yeux rougis par la peur de les fermer, insensible aux paroles de la fille qu'il aimait. C'était ça, le véritable monstre.

Cette brusque vision l'avait changé du tout au tout : il s'était levé, avait ouvert les fenêtres en grand, ébloui par la lumière du jour, et il s'était tourné vers Anna qui pleurait au bord du lit :

— Je suis désolé pour tout ce que je t'ai fait, avait-il déclaré. Ça n'arrivera plus, je te le promets... Je ne m'apitoierai plus jamais sur mon sort comme ça.

Elle l'avait dévisagé, remplie de doutes, sans oser espérer, se demandant probablement s'il avait les épaules pour assumer sa promesse. Après tout, il devait avoir l'air sur le point de se briser au moindre souffle...

En gage de bonne volonté, Cal avait alors ouvert sa porte et était sorti dans le couloir. Il n'avait pas osé approcher Anna. S'il avait tendu la main pour la toucher, elle ne l'aurait peut-être pas laissé faire. Il s'était vraiment senti comme le dernier des idiots, sur le moment. Avec tout le mauvais sang qu'il avait dû lui causer, il n'était pas sûr qu'elle lui pardonne un jour.



Mais elle était restée. Anna avait vu le pire en lui ce jour-là, mais elle avait continué de l'aimer. Et pour la première fois, Cal avait songé qu'il ne méritait pas cet amour. Qu'il avait été le plus chanceux des imbéciles sur cette Terre, et qu'il fallait désormais qu'il s'en montre digne.

Ce soir-là, il était allé à la rencontre du sommeil comme on affronte un vieil ennemi, comme on fixe un cobra dans les yeux juste avant qu'il n'attaque. Il avait vécu une autre nuit dans la vie d'Ézéchiël, mais, le matin au réveil, il l'avait expulsée et effacée de son esprit. À partir de ce jour, il avait repris le droit chemin.

— Que font Ézéchiël et Ryu en ce moment ? le questionna la jeune fille tandis qu'ils prenaient la route de chez lui.

Cela aussi, c'était devenu leur petit rituel. Une fois par semaine, quand il revenait de ses séances chez Véies, Anna lui demandait où en étaient les monstres de sa vie imaginaire. Une façon pour lui de se confier à elle, de ne pas la laisser à l'écart de ses troubles et, surtout, de ne pas avoir à porter tout seul le poids de ses cauchemars.

Cal haussa les épaules :

— Ryu a prêté de l'argent à un type, un chirurgien, directeur d'hôpital : Louis Alverne. Il n'arrive pas à le rembourser, alors Ryu lui met la pression pour qu'il lui cède la clinique.

— Qu'est-ce qu'il a à y gagner ?

— De l'argent, sûrement. Si tu crois que je comprends toutes ses magouilles... Enfin bref, Ézéchiël lui a déjà rendu visite une ou deux fois, mais le type ne craque pas. Ryu a commencé à parler de le tuer... Ézéchiël pense que ce sera pour bientôt. Ce soir, peut-être.

Anna ne répondit rien. Cal espérait qu'avec cette ultime séance chez Véies, ce rituel prendrait fin, lui aussi. Il se sentait enfin prêt à reprendre une vie normale.

Arrivés chez lui, les deux adolescents s'attablèrent à la terrasse pour quelques révisions intensives de mathématiques. Anna gribouilla copieusement sur leurs classeurs respectifs : sa manière à elle de se montrer assidue. Puis vint l'heure du dîner, auquel Anna s'invita sans même y penser. Cal avait déjà mis Ariane au courant pour Véies, alors ce repas fut jour de fête. Il pouvait voir les dernières traces d'inquiétude s'effacer du visage de sa mère.

Cal se coucha ce soir-là en songeant à son après-midi avec Anna, à leurs discussions anodines, au bonheur qui étouffait enfin les peurs en lui. Il ferma les yeux, l'esprit perdu d'avoir résolu trop d'équations. Il voyait des nombres et des symboles se succéder les uns aux autres sans aucune suite logique derrière ses paupières.

Cal était toujours un lycéen de dix-sept ans. Mais dans ses rêves, trois années s'étaient écoulées.



2. Trois Années de Rêve

Les spéculations de Ryu s'étaient réalisées au-delà de toutes ses espérances. En six mois, Anthony Mariaquer avait fait déménager sa famille à l'autre bout du pays, lancé tous ses hommes à la recherche de Ryu, et acquis la réputation d'un vieillard sénile. Plusieurs de ses seconds s'étaient ligués contre lui pour l'éliminer, avant de s'entre-déchirer pour prendre la tête de l'organisation. Privé de leader, le réseau de Mariaquer s'était effondré comme un château de cartes, à moitié démantelé par la police, laissant une immense place vide dans le commerce de stupéfiants de la ville.

Un vide que Ryu avait vite repris à son avantage : il avait été le seul à prédire les événements, le seul capable de réagir en conséquence. Les six premiers mois écoulés n'avaient servi que pour cet instant : il avait écumé tous les lycées de la ville pour recruter des adolescents paumés, facilement influençables, au-dessus de tout soupçon et pourtant plus utiles qu'ils ne le croyaient. Chaque jour lui avait apporté plus d'hommes, et quand il en avait eu assez, il avait capturé leur loyauté par la plus persuasive des manières : la culpabilité.

Les batailles déclenchées entre gangs de lycéens étaient devenues de plus en plus violentes au vu du nombre d'assaillants. Une rixe avait eu lieu un soir à la sortie d'une boîte. Ryu avait rassemblé toutes ses recrues pour l'occasion, et délibérément provoqué ceux qui refusaient encore de se ranger de son côté. La soirée avait tourné au vrai désastre : le club entièrement ravagé, excités par l'alcool et le sang, certains jeunes avaient fini par commettre l'irréparable. Dix-huit morts en tout, cinquante-six arrestations, sans compter les blessés.

Une fois le chaos terminé, Ryu avait payé la caution de tous ses fidèles. Les caméras de vidéosurveillance avaient été miraculeusement détruites, aucun témoin de la scène n'avait été en mesure d'identifier les coupables. Ce jour-là, ceux qui n'avaient pas encore rejoint Ryu l'avaient supplié de les aider à sortir de prison.

Ryu avait payé pour tout : les cautions, les frais d'avocat, jusqu'à ce que tous soient relaxés avec une simple peine de sursis. Ézéchiél avait regardé son ami, petit à petit, étendre son emprise sur la ville comme on enserme la nuque d'un animal sans défense. Ryu s'était entouré d'hommes qui avaient commis le crime dont on ne revient jamais, l'unique acte qui les liait définitivement à lui, sans aucune échappatoire possible. Il s'était rendu indispensable à leur existence. Le seul capable de les protéger.

La longue croisade d'intimidation avait pu prendre fin. Ryu était passé aux choses sérieuses en confrontant ses recrues à de véritables gangs, des monstres deux fois plus âgés qu'eux qui les avaient taillés en pièce. En faisant cela, il avait tissé un second niveau d'allégeance entre ses hommes : il les avait liés par la haine. La haine que ces gosses avaient dû éprouver en voyant leurs amis se faire étripés par des barbares sans une once de conscience. Ryu avait donné une cause juste à leur engagement : tous ces gamins terrifiés, assaillis par leur culpabilité, perdus par leurs actes, avaient pu voir en leurs adversaires de véritables criminels. Ryu leur avait insufflé l'envie de les vaincre, de se venger, de les anéantir eux aussi ; il n'avait fait qu'exploiter leur mal-être croissant pour qu'ils le canalisent sur une cible souhaitée.

À partir de cet instant, Ryu avait hérité d'hommes loyaux, et même reconnaissants. Ils avaient l'impression d'avoir libéré leur conscience en ayant été confrontés à plus terrible qu'eux. Ce qu'ils ne savaient pas, c'était que Ryu les conduisait déjà sur des chemins bien plus sombres.

Était arrivé le jour où Anthony Mariaquer avait été défait de son trône. Pendant que ses successeurs se disputaient les commandes, Ryu avait attaqué les points névralgiques de l'organisation inlassablement. Tous les clubs, tous les bars, toutes les sociétés autrefois sous contrôle de Mariaquer avaient fait l'objet d'une véritable guerre d'usure, un harcèlement qui avait duré une année entière, jusqu'à ce que rien de ce que Mariaquer avait bâti ne puisse se relever de ses cendres. Ryu avait récupéré les établissements les uns après les autres. Il avait fait éliminer les prétendants éventuels au pouvoir, et tandis qu'il gagnait en force et en influence, il avait convaincu une grande partie de ses ennemis de se rallier à lui.

Dix-huit mois après la mort de Mariaquer, Ryu avait acquis la totalité de son empire, qu'il lui avait fallu une vie pour construire. Son nom était désormais connu partout dans le monde souterrain. Il était un incontournable du marché noir, mais pas seulement : son ambition l'avait conduit dans d'autres directions.

Son principal revenu restait bien évidemment la drogue : il vendait la meilleure, la plus pure, et de toutes les sortes. Mais il y avait aussi les armes. Les night-clubs, les bars, les hôtels, les restaurants. Sa réussite tenait en une chose : une confiance inébranlable de la part de ses hommes. Il ne laissait jamais tomber personne. Il ne trahissait pas, n'assassinait pas au sein de son propre camp, du moins officiellement.

Dans un milieu où le profit personnel guettait au moindre coin de rue, travailler pour Ryu Hinata était une valeur sûre. La garantie de faire partie d'un clan, qui soutiendrait ses frères coûte que coûte.

Au sortir du conflit avec les successeurs de Mariaquer, Ryu avait abandonné à la police ceux qui refusaient de le suivre. Son nom avait alors été délivré aux autorités, immanquablement. Mais l'organisation qu'il avait créée réservait bien des



surprises aux enquêteurs de la brigade des stupps : malgré de multiples arrestations, de multiples perquisitions... la ligne de conduite de Ryu portait ses fruits. Aucun de ses hommes ne parlait. En trois années de machinations sordides pour s'élever des profondeurs, Ryu ne fut pas une seule fois impliqué pour ses crimes. Et Dieu savait qu'ils étaient nombreux.

Et puis, il lui restait son atout secret. Ézéchiél.

Ryu avait conservé le hangar, même s'il n'y logeait plus depuis longtemps : il préférait son hôtel particulier avec vue sur le CBD, en plein centre-ville. Très peu de personnes étaient au courant de son existence. Ryu y entreposait les marchandises les plus rares et les plus chères, celles qu'il ne pouvait confier à aucun autre homme de confiance, celles qui lui permettraient de remettre le pied à l'étrier si jamais il faisait faillite.

Mais il y gardait surtout son meilleur élément. Son assassin privé, comme il se plaisait à l'appeler secrètement — car Ézéchiél aurait risqué de mal le prendre.

Pendant les trois années qui s'étaient écoulées, Ézéchiél avait déblayé le chemin pour permettre à Ryu d'obtenir tout ce qu'il voulait. Il avait été l'instrument de toutes les menaces, de toutes les exécutions. Tous les successeurs de Mariaquer étaient passés entre ses mains. Quelques dirigeants de clubs, aussi. Les junkies qui ne payaient pas leurs dettes, car Ryu ne pouvait pas se permettre d'avoir une image laxiste.

Le visage d'Ézéchiél n'était connu que de très peu d'hommes au sein de l'organisation. Uniquement les plus haut placés. Il était pourtant le second, celui qui dirigeait quand Ryu n'était pas aux commandes. Tous connaissaient son existence, mais il était devenu une sorte de légende urbaine. Une malédiction que l'on sortait du placard dans les situations extrêmes. L'avoir contre soi était synonyme de mort.

Dans l'imagination populaire, dans les multiples rumeurs qui agitaient les bas-fonds de la ville, Ézéchiél était presque devenu un nom de code pour désigner une menace fatale et imminente. La plupart ignoraient s'il fallait y voir l'oeuvre d'un seul homme. C'était Ryu qui avait répandu ce nom comme on inocule la peste à l'intérieur d'une cité : parce qu'il avait créé un fantôme, une terreur dont on ne savait rien si ce n'était qu'elle travaillait pour lui. La peur était la plus persuasive des armes.

À mesure que le temps passait, Ézéchiél avait perdu tout ce qui faisait de lui un être de chair et de sang. Il était devenu exactement ce que l'on disait de lui : une créature insaisissable, éthérée, sans la moindre volonté propre. Ses hommes refusaient de croiser son regard, car ils n'y voyaient que du vide. Il se jetait à corps perdu dans tout ce qu'il faisait avec la détermination de celui qui n'a rien à perdre. Son esprit et son coeur demeuraient loin sous la surface, dans un ailleurs que nul ne pouvait appréhender.

Ézéchiél avait vingt-six ans, et c'était un meurtrier, plus que jamais.

Mais il y avait pourtant une chose qu'il ne savait pas. Une chose qui était encore en mesure d'ébranler ce qui restait de brisé au fond de lui. Ce matin-là ne serait pas comme les autres, car il allait rencontrer la personne qui marquerait le tout dernier tournant de sa vie.



3. La Rencontre

Beaucoup de personnes avaient participé à l'élaboration de ce qu'Ézéchiel finirait par devenir à l'âge adulte.

Tout d'abord sa mère, Ariane Calbot, pour être morte sous ses yeux quand il avait cinq ans.

Charles et Caroline Lépevier, ensuite, pour lui avoir donné un aperçu de ce que pouvait être une famille unie.

Anna Lépevier, pour avoir brillé au ciel de sa vie un si bref instant qu'elle n'avait rien laissé derrière elle qui puisse lui survivre.

Son père, Victor Calbot, pour l'avoir abandonné, puis arraché à ceux qu'il avait appris à aimer.

Et enfin Ryu. Ryu qui l'avait sauvé et condamné de toutes les façons possibles.

La dernière personne à jouer un rôle dans cette histoire s'appelle Éloïse Feuray. Elle a vingt-deux ans. Elle traîne derrière elle son propre passé, mais elle a décidé de s'en relever. Peut-être ouvre-t-elle ainsi, sans le savoir, une voie qu'Ézéchiel n'avait encore jamais discernée.

℘

Ézéchiel marche le long d'un grand boulevard dans le centre-ville. La circulation reste fluide ; pas de chaos assourdissant aujourd'hui. L'air dégage cette essence particulière de gaz d'échappement et de conglomerat humain. Certains pourraient s'en plaindre, mais Ézéchiel a presque toujours été un enfant des villes. Et puis, ce genre de choses ne l'atteint plus vraiment désormais.

Il défile le long des rues qu'il connaît par coeur. Il ne voit pas les enseignes, les gens qu'il croise, l'activité vibrante autour de lui. Il ne retient rien de ce qui l'entoure ; il pourrait heurter un passant si tous ne s'écartaient pas déjà devant lui. Il y a longtemps qu'il n'identifie plus son reflet dans un miroir, mais le résultat ne doit pas être très engageant.

Il poursuit un but à la fois vague et précis ; il n'y pense même pas. Il doit se rendre à l'hôtel de Ryu pour une histoire dont il ne se rappelle déjà plus. Il ne voit plus aussi loin désormais, que ce soit dans le passé ou l'avenir.

Un vendeur ambulant agite sous ses yeux ses breloques bariolées. Cela fait un bruit de métal bon marché, évoque des images dont il ne peut plus se souvenir. Des gens discutent à la terrasse des cafés. C'est une rue animée ; il y a des restaurants partout, des salles ouvertes aux concerts de jazz, des boutiques qui exposent des paires de chaussures comme des oeuvres d'art sans en indiquer le prix. Difficile d'imaginer que l'un des hôtels de Ryu se trouve juste au bout de l'avenue, au milieu de tous ces gens si merveilleusement normaux, du moins est-ce ce qu'ils veulent bien faire croire.

Ézéchiel perçoit tous ces détails par la force de l'habitude, sans les retenir. Son cerveau reste enserré dans une gangue de brume laiteuse, où le moindre bruit lui parvient avec une résonance sourde, où chaque action se dépouille de son intérêt, de ses conséquences, de sa raison d'exister. Ézéchiel a replongé dans cette étrange cacophonie silencieuse qu'il a ressentie la toute première fois qu'il a goûté aux pilules de Ryu, la fois où il a tué cet adolescent dans une ruelle. Sauf que sa transe enivrante dure depuis maintenant plus de trois ans.

Dans sa tête, il n'entend que la pulsation profonde de son coeur. La chose horrible qui ne vivait en lui que pour le torturer semble avoir cédé sous le coup des molécules chimiques. Il a toujours cette sensation étrange que l'on a rempli sa poitrine, comblé le vide avec il ne sait quelle substance apaisante. Un concentré d'aplomb, un antidote contre la conscience mortifère.

Il traverse le boulevard et remonte une rue interminable jusqu'au carrefour suivant. Il intercepte des bribes de conversation. Des gens sont au téléphone, d'autres fument à l'extérieur. Un serveur emporte sur un plateau une cruche à moitié remplie de sirop de menthe. L'odeur chatouille ses narines ; cela lui rappelle les pharmacies, les médicaments pour le rhume. Il se souvient maintenant de pourquoi il est là. D'habitude, il ne se rend jamais dans le centre-ville quand ses missions ne l'exigent pas, et certainement pas de si bon matin, mais Ryu a insisté. Il va lui demander de tuer cet homme qui refuse de leur céder la clinique. Ézéchiel voit défiler un visage et des informations dans son esprit, comme une machine recracherait sur commande sa fiche technique. Il sait déjà où l'éliminer et comment. Cela ralentira leurs projets, mais son successeur se montrera sans doute plus conciliant avec eux. Ryu désire acquérir un hôpital, car outre l'accès à certaines drogues difficiles à obtenir, il a flairé l'opportunité qui se terre dans le domaine médical. Il ne tardera pas à se lancer en bourse, tel qu'Ézéchiel le connaît.

Des notions d'économie viennent compléter son raisonnement. Il ne se rappelle pas où il les a apprises, ni avec qui ou dans quelles circonstances, mais cela ne provoque plus aucun écho en lui. Les comprimés n'effacent pas sa mémoire ; ils sélectionnent simplement ce qui est utile et repoussent le reste, tout ce que sa conscience l'empêchait de fuir depuis trop longtemps.

Comment s'échapper d'une prison où tous les pensionnaires cherchent à vous tuer, si cette prison n'est autre que votre



esprit et les pensionnaires vos propres souvenirs ? La réponse est simple : enfermer tous les détenus ensemble et jeter la clé.

Ézéchiël arrive en vue de l'hôtel *Renaissance* où Ryu habite la plupart du temps. Un étage est réservé à son usage personnel ; le reste est dédié à une clientèle du haut de la classe moyenne. Ce n'est pas sa résidence la plus prestigieuse, mais c'est celle qu'il préfère. Peut-être parce que l'hôtel domine ce monde auquel il a toujours voulu accéder.

Ancien, né des influences grecques et latines mêlées, c'est un trésor d'architecture, impossible à oublier. Ryu finit inmanquablement par y revenir en dépit de ses nombreux déplacements. Le nom dont il l'a rebaptisé trois ans plus tôt, le '*Renaissance*', est un clin d'oeil autant au style architectural du monument qu'à la première pierre de son nouvel empire.

En face se tient un très grand bistrot qui fait l'angle, ouvert sur la rue, dans des tons noirs et lambrissé, comme un cabaret à l'ancienne. C'est là qu'Ézéchiël entend la musique.

Il marche comme d'habitude dans sa brume perpétuelle, et soudain quelque chose pénètre son monde de force, sans préavis ni décision. C'est un violon. Concerto pour violon de Félix Mendelssohn. Réadapté pour le jouer sans orchestre, bien sûr, mais impossible de s'y tromper...

Ézéchiël ne lève pas les yeux tout de suite. Il s'arrête au beau milieu du trottoir, aussi sonné que si on lui avait donné un coup de poing en pleine poitrine. Il a du mal à respirer ; de la sueur coule le long de son dos ; son coeur s'accélère comme lorsque sa vieille tachycardie se réveille et le remplit d'air et d'angoisse. Le timbre clair du violon perce la bulle de son univers isolé, celui qu'il s'est inventé afin d'en exclure tout le reste, tous les stimuli de la réalité affrontée. Il est en train de vivre l'un de ces instants rares et précieux, de ceux qui nous capturent parfois, un instant suspendu comme à la pointe d'une lame et d'une inexprimable perfection. Peu de gens peuvent se vanter d'avoir saisi la grâce l'espace d'un soupir, d'avoir été possédés par elle, en fait, ou même par un fragment de son essence.

Ézéchiël lève les yeux sur le violon, mais c'est son âme tout entière qui se déploie vers lui. Il se sent comme un voyageur assoiffé après une longue marche dans un désert d'émotions, poignardé en traître par un éclat de pure beauté. Il a soudain le coeur au bord des lèvres, comme si un flot de paroles voulait s'en déverser, et il ressent le monde autour de lui comme il ne l'a plus senti depuis des mois. C'est comme arriver au terme d'une très longue nuit ; se jeter dans le vide depuis un ciel vertigineux. Il sent le poids écrasant des immeubles qui l'entourent, des êtres, des choses. Il perçoit la douceur de l'air, l'éclat du soleil, les regards posés sur lui, les dizaines de consciences qui le contemplant, et la mélodie, par-dessus tout. Ézéchiël renaît à l'existence, contre sa volonté, comme si trois années de sa vie venaient de disparaître, et le voilà transpercé sur l'autel de la grâce.

La musique a ce pouvoir, parfois. À partir du moment où les premières notes s'élèvent dans les airs, elle impose son atmosphère ; nos sens ne peuvent plus y échapper. C'est une véritable invasion émotionnelle. La musique transporte dans ses envolées lyriques ; elle nous emmène vers les horizons qu'elle a elle-même décidés ; c'est une traversée vers l'inconnu dont elle est le seul maître et nous le navire ballotté par les flots.

Ézéchiël est submergé par toutes ces sensations à la fois. La vivacité de Mendelssohn le conduit de force vers une bataille d'émotions qu'il ne peut pas contrôler. Il ne veut pas partir. Il est même incapable d'y songer. Il s'assoit à la terrasse du café juste en face de l'hôtel, sans une seule pensée pour Ryu, son existence tout entière perdue dans cet unique instant. Il met plusieurs secondes à se rendre compte que le serveur veut prendre sa commande, et il le renvoie d'un geste agacé en ne commandant que du thé. Son premier réflexe aurait été l'alcool. Mais pas cette fois. Il est d'une lucidité effrayante, et elle est totalement dévouée à la mélodie.

Il remarque que c'est une toute jeune femme qui joue. Elle ne regarde pas son auditoire qui s'accumule pourtant autour d'elle au milieu de la rue. Ézéchiël bénéficie d'une place de choix : en retrait, mais vue dégagée.

Elle n'est pas nerveuse. Elle ne se demande pas ce que les gens autour d'elle peuvent penser. Ézéchiël perçoit dans la posture de son corps un écho de ce qu'il ressent : elle est tout entière vouée à sa musique. Le violon et elle ne font plus qu'un comme s'il n'était qu'une extension d'elle-même. Elle ferme les yeux quand elle joue et sa musique est si claire, si vive, si terriblement franche, qu'on en dirait presque une voix humaine. C'en devient magique, alchimique ; la musique la transforme et la condamne à part du commun des mortels à tout jamais.

Elle n'est pas qu'une simple joueuse de rue. C'est évident : elle a le talent, la justesse, l'assurance d'une professionnelle, avec son univers et son interprétation propre, au-delà de toute compréhension.

Ézéchiël ignore combien de temps il reste là à l'écouter. Les passants vont et viennent ; certains déposent une pièce dans son étui ouvert sur le sol. Il la fixe presque sans ciller, en suivant le moindre de ses mouvements, qui s'accordent avec chaque variation de note. Il est comme captivé, il n'y a pas d'autre mot. Le don de cette fille exerce sur lui un pouvoir semblable à celui d'un charmeur de serpents. Il est tout simplement incapable de quitter ce minuscule périmètre où la pureté a pris corps en elle. Ce serait comme renoncer au Paradis céleste après en avoir ouvert la porte.

Ézéchiël est lui-même, pour la première fois depuis près de trois ans, et il ne souffre pas.

La fille croise son regard, de loin, une ou deux fois. Comme elle le fait pour tous ceux qui la contemplant. Ézéchiël se sent rempli d'une curiosité pour elle qu'il croyait perdue depuis longtemps. Il n'est qu'une marionnette pendue à son



archer, abandonnée à sa virtuosité.

Jusqu'à ce qu'elle dépose la note finale du concerto pour violon en mi mineur, opus soixante-quatre, de Félix Mendelssohn.

Une demi-heure s'est écoulée. Un tonnerre d'applaudissements secoue les badauds qui n'ont sans doute aucune idée du trésor qu'ils viennent d'entrapercevoir. Ézéchiël, lui, l'a vu. Le silence martyrise son esprit en dépit des bruits de la rue. Il reste assis, incapable de bouger, incapable de décider ce qu'il ressent. Des gens s'approchent pour féliciter la jeune fille, qui leur accorde à tous un sourire fatigué.

Elle transpire ; ses longs cheveux raides collés à sa peau, mais ses yeux brillent d'une lueur unique. Celle que doivent éprouver tous les explorateurs, tous les découvreurs de la vie dans ce qu'elle a de plus extrême et de plus abouti.

Ézéchiël essaye d'accrocher son regard une nouvelle fois. Il voudrait se lever lui aussi, lui donner quelque chose pour ce fragment d'étrange qu'elle vient de lui offrir. Il n'arrive pas encore à se remettre de son voyage extatique, mais une pensée surnage pourtant déjà parmi toutes les autres. Il la réalise alors qu'il est en plein milieu de la rue, à mi-chemin pour aller lui parler.

Elle est en train de remballer ses affaires : pas de partition, juste le violon et son étui. Elle claque les serrures dans leurs gonds, et Ézéchiël comprend soudain ce courant froid qui remonte le long de sa gorge, cette douleur ascendante et pointue qui le déchire littéralement.

Il ne veut pas lui parler. Il ne veut pas entrer dans sa vie, de quelque manière que ce soit. Car il a vu quelque chose de si pur aujourd'hui... Il a déjà gâché suffisamment de belles choses sur cette Terre.

Ézéchiël passe donc lentement son chemin ; il remonte la façade de l'hôtel jusqu'au grand hall d'entrée du *Renaissance*. Éloïse l'aperçoit alors qu'elle se redresse, inconnu vêtu de noir à la silhouette interminable, difficile à oublier. Elle le regarde disparaître au coin de la rue, sans réel intérêt.

Elle ignore à cet instant qu'il ne lui reste que quatre mois à vivre.

Bonjour amis lecteurs,

Ceci était le dernier chapitre que je publierai. Si vous êtes arrivés jusqu'ici, vous avez désormais lu 16 chapitres sur les 55 qui composent mon roman, et 159 pages sur les 529 qu'il compte au total.

J'espère que cet aperçu vous aura plu, amusés, intrigués, attristés, séduits, et qu'il vous aura donné envie, peut-être, de poursuivre l'aventure ?

Si tel est le cas, je vous remets ici le lien vers les **éditions Edelweiss** où mon roman a été publié :

<https://www.edelweisseditions.com/product-page/ez%C3%A9chiel>

N'hésitez pas également à vous abonner à ma page **Facebook** pour être mis au courant de tous mes travaux d'écriture :

<https://www.facebook.com/SophieGriselle/>

Et à me suivre sur **Twitter** (Natalhea_) et **Instagram** (sophiegriselle).

Voilà, je vous remercie infiniment de m'avoir accompagnée jusque-là, et j'espère de tout coeur vous retrouver au bout du chemin avec Ezéchiël, Ryu et Éloïse =)

Natalea



Les autres fictions de Natalea :

Pions Doublés	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5166.htm
Perfect Sense	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5122.htm
Into the Deep	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5152.htm
Pandemonium	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5013.htm
Irrépressible	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4912.htm
Echec et Mat	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5108.htm
L'Absinthe des Rêves	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5119.htm
Les Jeux du Sort	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5068.htm
Clones	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5091.htm
After The Fall	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5074.htm
Carpe Noctem	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4990.htm
Dessine-moi	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5042.htm
Le Gendre Idéal	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5021.htm
A Coeurs Perdus : 2e Génération	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4891.htm
Reste	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4987.htm
Sunlight	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4939.htm
Ateliers d'écriture	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4929.htm
La Jeune Fille et la Mort	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4917.htm
Zodiaque	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4787.htm
A Coeurs Perdus	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4640.htm
Angel Heart	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4763.htm
Soleil	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4678.htm
L'Héritier	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2698.htm
La Foi des Réprouvés	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3582.htm
Rosaria	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4470.htm
Départ manqué	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3499.htm
La Cible	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3330.htm
To pop or not to pop, that is the question !	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3246.htm



Le Dernier Feu	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3208.htm
Une Larme	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2940.htm
Bright Star	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2870.htm
Ça	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2860.htm
L'Exercice 1	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2737.htm
Qui suis-je ?	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2668.htm
La nuit où Harry Potter fut vaincu... ..	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2654.htm
La Vision	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2644.htm